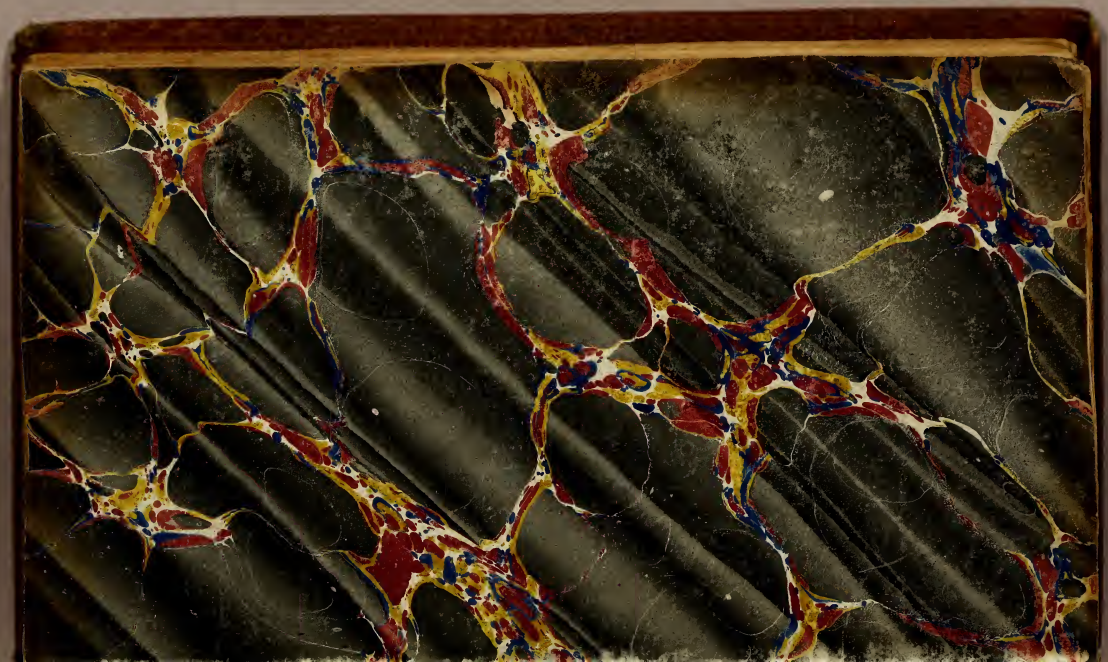
John Carter Brown.



DERNIERES DECOUVERTES DANS L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE

de M. DE LA SALE;

Miſes au jour par M. le Chevalier TONTI, Gouverneur du Fort Saint Loüis, aux Iſlinois.

A PARIS AU PALAIS,

Chez JEAN GUIGNARD, à l'entrée de la Grand' Salle, à l'Image ſaint Jean.

M. DC. LXXXXVII.

Avec Privilege du Roy.

RPJCB

JOHN CARTER BROWN

EXTRAIT DV PRIVILEGE du Roy.

PAr Privilege du Roy, donné à Paris le 9. jour de Septembre 1696. Signé par le Roy en son Conseil, CARPOT : Il est permis à JEAN GUIGNARD, Libraire, d'imprimer ou faire imprimer un Livre intitulé, *Relation des dernieres Découvertes du Sieur de la Sale, dans l'Amerique Septentrionale*, redigées & mises au jour par le Chevalier Tonti, Gouverneur du Fort S. Loüis aux Islinois, &c. pendant le temps de huit années, à compter du jour que ledit Livre aura été achevé d'imprimer pour la premiere fois ; avec deffences à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient, d'imprimer ou faire imprimer ledit Li-

vre, n'y d'en vendre de contrefaits sous quelque pretexte que ce soit, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende, & de tous dépens, dommages & interests ; ainsi qu'il est plus au long porté par lesdites Lettres de Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, le 10. *Decembre* 1696. *Signé*, P. AUBOÜIN, *Syndic.*

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le 21. Janvier 1697.

NOUVELLE

NOUVELLE RELATION DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

LES Relations ne ſont à eſtimer qu'autant qu'elles ſont fidelles & ſinceres : celle-ci a l'un & l'autre caractere ; la maniere même dont elle eſt écrite, le découvre aiſément : on y voit d'abord le motif qui engagea M. *Cavelier de la Sale*, natif de Roüen, à penetrer dans ces vaſtes Contrées qui reſtoient à découvrir dans l'Amerique Septentrionale. Le Ciel qui l'avoit doüé d'un genie capable de toute ſorte

d'entrepriſes, lui ſuggera le deſſein d'aller depuis le Lac appellé *Frontenac*, juſqu'au Golfe de la Mer Mexique. En effet il ſe reſolut d'entrer dans ces Terres juſques alors inconnuës, pour faire connoitre aux Habitans, malgré leur barbarie, la verité de la Religion Chrétienne, & la puiſſance de nôtre grand Monarque. Plein de cette idée, il vint à la Cour pour la communiquer au Roi. Sa Majeſté ne ſe contenta pas d'approuver ſon deſſein, elle lui fit expedier des ordres, par leſquels elle lui accordoit la permiſſion de l'aller exécuter; & pour lui faciliter l'exécution d'un ſi vaſte projet, on lui fournit peu de tems aprés, les ſecours neceſſaires, avec liberté entiere de diſpoſer de tous les Païs qu'il pourroit decouvrir.

En ce tems-là, aprés huit an-

nées de service, tant sur Terre que sur Mer, aïant eu en Sicile une main emportée d'un éclat de grenade, j'étois à la Cour, à dessein d'y soliciter de l'emploi : M. *de la Sale* aprés avoir obtenu de nôtre genereux Prince tout ce qu'il souhaitoit, & même plus qu'il n'avoit demandé, se disposoit à partir pour l'Amerique. M. le Prince de Conti, qui l'avoit beaucoup appuïé dans sa demande, & qui m'honoroit de sa protection, eut la bonté de me proposer à lui pour l'accompagner dans ses voïages. Il n'en fálut pas davantage pour engager M. de la Sale à me recevoir au nombre de ceux qu'il vouloit emmener avec lui pour son expedition. Ce nombre qui pouvoit aller à trente hommes, tant Pilotes que Charpentiers ou autres Artisans, étant complet,

nous partîmes de la Rochelle le 14. Juillet 1678. & nous arrivâmes à *Quebec* le 15. Septembre ſuivant. Nous y ſejournâmes quelques jours, & aprés avoir pris congé de M. *le Comte de Frontenac*, Gouverneur general du Païs, nous montâmes le Fleuve S. Laurent juſqu'au Fort de *Frontenac*, & nous prîmes terre au bord du Lac de même nom, à ſix vingt lieues de Quebec, ſur le 44. degré de latitude.

Lac de Frontenac.

Ce Lac a trois cent lieuës de tour ou environ, & communique avec quatre autres d'une pareille ou plus grande étenduë: ils ſont tous d'une navigation trés-commode, & ſont fournis de toute ſorte de pêche. L'entrée de ce premier Lac eſt défenduë par un Fort ſoutenu de quatre gros baſtions, dans le fonds d'un baſſin, capable de contenir une

nombreuſe flotte: Comme c'étoit l'ouvrage de M. de la Sale, le Roi lui en avoit donné la proprieté avec celle de tous les autres Lacs & de leurs dépendances: Les environs en ſont charmans, ce ne ſont que belles campagnes, que vaſtes prairies, que grands bois de haute fuſtaïe, que côteaux garnis de toutes ſortes d'arbres fruitiers. Ce fut-là le terme de nôtre premiere courſe, & d'où nous prîmes reſolution de pouſſer nos découvertes juſqu'aux dernieres contrées de ce vaſte Continent.

Comme entre tous ceux qui accompagnerent Monſieur de la Sale, nul n'eut plus de part que moi à ſes travaux, ſoit pour m'être toûjours fortement attaché à les ſeconder, ſoit pour m'être vû chargé par ſa mort prématurée, de tout ce qui man-

quoit à l'accompliſſement de ſon deſſein, je puis me flater que perſonne ne ſauroit donner plus de lumieres que moi, ſur une ſi glorieuſe & ſi importante entrepriſe; les Memoires que j'ai faits par jour, me ſerviront de guide pour en retracer toutes les particularitez; je repreſenterai naïvement les choſes telles que je les ai vûës; & ſi la neceſſité de m'éloigner quelquefois d'auprés de lui, m'en a fait manquer quelques-unes, je ne les rapporterai que ſur le témoignage oculaire des perſonnes, de la foi deſquels je ſuis garand comme de la mienne. Qu'on ne s'attende pas ici à des deſcriptions pompeuſes, dont on a coûtume d'embellir ces ſortes d'Ouvrages; on verra regner par tout une grande ſimplicité jointe à une grande exactitude; mon ſtile ſemble-

ra peut-être rude & groſſier, & c'eſt en cela qu'il paroîtra plus conforme au naturel de ces Païs ou de ces Peuples ſauvages.

Cependant à conſiderer la grandeur de cette entrepriſe, les perils & les difficultez qu'il a falu ſurmonter pour la conduire, ou pour la conſommer; ſans parler même des avantages qu'on peut retirer de la connoiſſance de ces climats éloignez, on peut dire que cet Ouvrage merite bien la curioſité du Lecteur, puiſque c'eſt une découverte de plus d'environ dix-huit cent lieuës, tant du Nord au Sud, que du Levant au Couchant; En un mot c'eſt cette grande étenduë de Terre qu'on a nommée la *Loüiſiane*, depuis qu'on en a pris poſſeſſion au nom de Loüis le Grand.

Ces terres, toutes incultes

Fertilité du païs. qu'elles ſont, portent la plûpart des fruits, que l'art & la nature font naître dans les nôtres ; les champs y produiſent leurs moiſſons deux fois chaque année ſans le ſecours d'une penible agriculture ; la vigne y porte en certaines contrées de gros raiſins ſans le ſoin du vigneron ; les arbres fruitiers n'ont beſoin ny de la coupe, ny des greffes pour y donner les meilleurs fruits ; tout y vient fort naturellement & en abondance ; le ſol & le climat y eſt preſque par tout doux & temperé ; on y voit certaines Regions traverſées par une grande quantité de ruiſſeaux ; d'autres arroſées par de tres-grands fleuves, d'autres entrecoupées par des valons, par des montagnes, par des bois & par des prairies ; Au travers de ces vaſtes forêts errent des animaux

de toute eſpece ; des bœufs, des orignacs, des loups communs, des loups cerviers, des aſnes ſauvages, des cerfs, des chevres, des moutons, des renards, des liévres, des caſtors, des loutres, de gros & de petits chiens, avec une abondance infinie de toute ſorte de gibier ; & tout cela à la merci de ceux qui ont la force ou l'adreſſe de s'en rendre les maîtres. On y a découvert des mines de fer, d'acier, de plomb ; l'on pourroit bien y en trouver d'or & d'argent, ſi on ſe donnoit la peine d'en chercher ; mais ces hommes qui habitent ces Regions, ne meſurant le prix des choſes que par rapport aux neceſſitez de la vie, & non par cette valeur imaginaire uniquement fondée ſur l'avarice, ſe ſont peu ſoucié de ces tréſors, & ne ſe ſont nulle-

ment mis en peine de creuſer la terre pour les en tirer.

Mœurs de ſes habitãs.

Ces hommes au reſte n'ont preſque rien de l'homme que le nom ; les noms mêmes en ſont preſque auſſi barbares que les mœurs : Ils vivent ſans loi, ſans art, ſans religion ; ils ne connoiſſent ni ſuperiorité, ni ſubordination ; l'indépendance & la liberté ſont leur ſouverain bien. Leur vie eſt preſque toujours errante ; ils n'ont rien de fixe, rien de borné dans leurs poſſeſſions, ni même dans leurs mariages ; ils prennent une ou pluſieurs femmes, ſelon leur fantaiſie ; ils les gardent ou les quittent quand il leur plait ; s'ils ſe dégoutent de quelqu'une, un autre s'en accommode ; ils en uſent à peu prés de même pour les terres qu'ils cultivent, ou qu'ils habitent aprés les avoir quelque tems

travaillées, ils les abandonnent pour aller ailleurs ; alors un nouveau-venu s'en empare, & laisse à quelqu'autre les fonds qu'il vient de cultiver ; ainsi chacun choisissant à son gré tantôt une habitation, tantôt une autre, & vivant tous dans une espece de communauté de biens ; ils se croyent tous égaux, & s'imaginent que l'Univers n'est fait que pour eux : car chacun d'eux se croit le maître de la Terre.

Pour ce qui concerne la Religion, quoi qu'ils aïent quelque sombre idée d'un Dieu, ils vivent comme s'il n'y en avoit pas ; quelque puissant qu'ils croïent ce Dieu, ils le croïent trop occupé de sa propre grandeur, pour se persuader qu'il prenne le moindre soin de leur conduite. Les uns adorent le Soleil, les autres pensent que tout est plein de certains

Leur Religiõ

Esprits, qui président à toutes leurs avantures; ils croyent même que chaque chose a son genie particulier, & qu'elle ne nous est profitable ou nuisible, que selon qu'il plaît à ce genie; de-là viennent leurs folles superstitions pour leurs *Iongleurs* ou pour leurs *Monitous*, qui sont comme leurs Prêtres, ou plûtôt leurs Sorciers.

Sentiment qu'ils ont de leur ame.

A l'égard de leurs ames, la plupart sont incapables de porter leurs reflexions jusques-là, ou s'il y en a quelques-uns qui semblent persuadez de l'immortalité, ce n'est que sur les principes de la Metempsycose, dont ils se forgent mille songes creux, & cent sortes de rêveries impertinentes. Je croirois me rendre plus ridicule qu'eux, si je voulois entrer dans le détail de leurs extravagances sur ce sujet; ce qu'il y

a de vrai, c'eſt qu'ils ſont ſi durs, ſi indociles ſur le chapitre de la Religion ou de la Divinité, qu'ils ne ſont convaincus ni de leur propre croïance, ni de celle des autres, & qu'ils ne prennent que pour chanſons tout ce que les plus ſaints Miſſionnaires tâchent de leur inſpirer là-deſſus.

Leurs bonnes qualitez.

Cependant au travers de cette humeur brute & barbare, on remarque en eux un certain fonds de bon ſens, qui leur fait tres-bien demêler leur propre intereſt d'avec celui des autres, qui les rend capables de negociation, de commerce, de conſeil, qui leur fait enfin prévoir les ſuites des grandes entrepriſes, & prendre de juſtes meſures, ou pour en avancer l'heureux ſuccez, ou pour en détourner les dommages; S'ils ont à déliberer ſur quelque importante affaire,

ce n'eſt qu'étant tous aſſis dans un lieu ſeparé du bruit, prenant ou fumant du tabac, tout le monde gardant un profond ſilence, tandis qu'un de la compagnie propoſe avec beaucoup de gravité l'état de l'affaire & ſon ſentiment.

Leurs manieres particulieres.

Sur quoi il eſt à remarquer que quelque traité, quelque accommodement qu'ils aïent à faire, ils ne font jamais aucune convention, qu'auparavant ils ne ſe ſoient fait des preſens reciproques, & qu'ils ne ſe ſoient regalez. C'eſt pour cela qu'ils ont leur chaudiere de paix, & leur chaudiere de guerre; ils annoncent la paix avec un bâton ou pieu fiché en terre, qu'ils appellent *Calumet*, ou avec des colliers, qui ſont le ſymbole de l'union; mais pour la Guerre, ils ne la declarent que par des cris & par des hurlemens épouvantables.

Ils savent non seulement se camper, mais se retrancher, se palissader, se fortifier, & garder même quelque espèce d'ordre dans leurs attaques & dans leurs combats. Leur science en l'art militaire.

Quoi que la terre leur donne indifferemment toutes sortes de grains & de plantes, comme ils en ont observé quelques-unes plus propres pour la nourriture que les autres, ils prennent plus de soin de les semer & de les cultiver; de sorte qu'ils ont leur semaille & leur recolte comme de leur bled d'Inde, dont ils font une boüillie tres-nourrissante & d'un fort bon goût, de leur *Touquo*, dont ils font leur cassave; & de certains navets, dont ils font leur *cassamite*. Leur soin de l'agriculture.

Ils tirent de certains arbres des baumes tres-excellens, ils ont même une espece d'instinct Ont cõnoissance des simples

pour connoître les simples, tant ceux qui leur sont salutaires, que ceux qui leur sont nuisibles, & savent fort bien s'en servir pour se guérir des plaïes ou des morsures les plus envenimées.

De l'Astronomie. Ce n'est pas tout, ils portent leur connoissance jusqu'au Ciel, ils savent quel est le cours du Soleil, de la Lune & des autres Etoiles; par là ils prevoyent les changemens des Saisons, des jours & des vents.

Leur adresse. Ils joignent à ces lumieres l'adresse de faire des ouvrages aussi utiles que merveilleux; ils travaillent en certains païs à des nattes d'un tissu tres-fin, tant pour se couvrir eux-mêmes, que pour orner leurs cabannes: En d'autres endroits il y en a qui savent apprêter les peaux pour s'en faire des vestes ou des souliers; mais leur industrie excelle sur-tout

dans

dans la construction de ces Canots qui n'enfoncent jamais : ils les fabriquent avec de l'écorce d'orme, de noïer ou de sureau, longs de dix ou douze pieds, larges à proportion, les bords vers le milieu tournez en dedans en forme de gondole, pour les faire aller au lieu de rames ou d'avirons : ils se servent de deux battoirs comme des deux mains, avec quoi ils repoussent l'eau d'un côté & d'autre, ils appellent cela *nager*; & comme le Canot ne va qu'à fleur d'eau à cause de sa legereté naturelle, ils voguent tant en montant qu'en descendant avec une viteſſe incroïable ; c'est par le moïen de ces legers vaisseaux, qu'ils parcourent ou remontent les fleuves les plus longs, qu'ils franchissent les courans les plus rapides, qu'ils affrontent même

Leur industrie en la construct. des Canots.

les mers sans craindre les écueils ni les orages.

Leurs voïages par terre.

Pour leurs voïages par terre, n'y aïant dans ces immenses deserts ni route certaine, ni sentier fraïé, ils se conduisent par quelques marques qu'ils gravent de distance en distance sur l'écorce des arbres ; c'est à la faveur de ces indices, que les femmes mêmes vont quelquefois rejoindre leurs maris à la chasse, ou chercher dans le fond des bois le gibier qu'ils y ont laissé ; Rarement le Sauvage se donne-t-il la peine de l'apporter ; il charge sa femme du soin de l'aller chercher, de l'apprêter & de le boucanner.

Leur ménage.

Je ne saurois me dispenser ici de faire une legere peinture de leur maniere d'agir, de se loger, de se couvrir, en un mot de leur ménage.

Pour leur logement, s'ils en ont, car il y en a beaucoup qui errent dans les bois, & qui gîtent à l'avanture: s'ils ont un logement, ce ne sont que des cabannes faites de boussilage ou de branches d'arbres fichées en terre, entrelassées de fort prés les unes des autres, réünies par en haut, ou recouvertes de feüilles ou de cannes: le dedans est pour l'ordinaire assez proprement natté; le plancher est ou le sol même de la terre, ou une espece de parquetage soutenu sur de gros troncs d'arbres, ou sur des pieux. Leur logement.

Leurs lits sont aussi bâtis de quelques pieces de bois appuïées sur de grosses souches, & entourez de quelques claïes, la plûpart garnis de grosses peaux fourrées de laine, ou remplies de paille: pour couverture, ils ont Leurs Lits.

des fourrures ou des nattes assez bien travaillées.

Leurs ustenciles de cuisine.

Ils se font aussi des caves ou des huttes pour y garder leur bois, leur bled d'inde, ou leur provision ; toute leur batterie consiste en quelque espece de vaisselle ou de poterie qu'ils façonnent avec de l'argile, & qu'ils font ensuite recuire avec de la fiente de bœuf : Au defaut de moulins ils broïent leurs grains & leurs bleds avec de grosses pierres rabboteuses, qu'ils tournent, à force de bras, l'une sur l'autre ; certaines pierres trenchantes leur servent de couteaux, à moins qu'ils n'en aïent par le commerce des Européans.

Leurs armes.

Ils ont pour armes l'arc & la fléche ; l'extremité meurtriére du dard est garnie au défaut du fer, ou de quelque pierre, ou

de quelque dent, d'une force & d'une dureté à tout fracaſſer; ils portent de groſſes maſſuës, ou des bâtons pointus au lieu d'épées ou de hallebardes; ils ſavent ſe cuiraſſer avec des corcelets de bois, ou avec de groſſes peaux miſes les unes ſur les autres, & ſe font des boucliers de même.

Leurs vêtemens.

A l'égard des vêtemens, la plûpart ne s'en ſervent pas, & vont tout nuds; leurs corps ſont accoûtumez & endurcis à toutes les injures de l'air, & leurs pieds inſenſibles aux cailloux & aux épines; il eſt vrai que les femmes par un reſte de pudeur naturelle qui paroît au travers de leur brutalité, portent au deſſus des reins une groſſe ceinture d'où tombent deux peaux en forme de banderolle, qui voilent un peu leur nudité.

Au dessus de Quebec & plus avant vers le Nord où les froids sont extrêmement âpres, les Sauvages sont couverts de peaux d'ours, de cerf ou d'élan, qu'ils cousent ensemble le mieux qu'ils peuvent; mais dans les climats les plus chauds, comme vers la Mer Mexique, la plûpart sont vêtus de certaines nattes tres-fines & tres-déliées, tissuës de leurs propres mains.

Soin du ménage partagé entre l'homme & la femme.

Le soin du ménage se partage entre le mary & la femme : celui-ci se donne la peine d'aller chercher la provision, & de fournir à l'entretien de sa famille, soit par la chasse, soit par le trafic. La femme prend le soin de cultiver la terre, & de recüeillir ce qu'elle a semé. Quelquefois elle va glaner dans les bois, soit pour y choisir quelque herbe potagere ou quelque racine

bonne à manger, soit pour en rapporter quelques fruits, comme figues, pommes, poires, melons, pêches, raisins, meures, & autres.

Dés que le Sauvage est de retour dans sa famille, il prend sa pipe, fume, & tout en fumant declare à demi-mot ce qu'il veut, ce qu'il a fait, ou gagné; s'il a tué quelque bête, il indique legerement l'endroit où il l'a laissée; sa femme comprend d'abord ce qu'il veut dire, s'en va & déméle parfaitement bien les routes qu'elle a tenuës. Ce que fait un Sauvage au retour de la chasse.

On remarque dans le Sauvage beaucoup de gravité & d'autorité; dans la femme beaucoup de soupleſſe & d'obéïſſance; & comme ils ne suivent en tout ce qu'ils font que leur instinct & leur sensualité; leur maniere d'agir est toûjours sans fard & Caractere des Sauvages.

ſans affectation, & l'on peut dire que l'union conjugale entre eux eſt moins l'effet d'une veritable amitié, que de cette inclination qui nous eſt commune avec les animaux.

Leur vie étant toujours dans l'action, toûjours dans les courſes & dans les fatigues, on remarque que les femmes ſauvages ſont exemtes de ces incommoditez naturelles que les autres femmes ſouffrent; mais ce qui doit le plus ſurprendre en elles, c'eſt qu'on pretend qu'elles accouchent ſans douleur, du moins c'eſt ſans aucun appareil, ſans autre façon, chemin faiſant; tout leur trouſſeau n'eſt que leur propre ceinture, ou quelques peaux qu'elles portent en pareils cas.

Des femmes ſauvages.

La maniére dont elles élevent leurs enfans eſt aſſez extraordinaire,

maire, sans linge, sans langes ; elles ont trouvé le moïen de les tenir mollement, & à couvert, bien propres, bien nets, sans avoir presque besoin de les remuer : Toute leur layette consiste en une espece de mâne ou de huche pleine de poudre de ver moulu ; on sait qu'il n'est point de duvet plus fin ni plus mol que cette poudre, rien n'est en même tems plus propre à consumer les ordures & les humiditez ; Elles posent leur enfant là-dessus, le couvrent bien proprement avec de bonnes fourures, & le sanglent avec de fortes courroïes pour l'empêcher de tourner ou de tomber ; ensuite pour le changer elles n'ont qu'à remuer cette poudre, & à recoucher l'enfant ; il est d'abord à sec, & aussi mollement qu'auparavant. Quand cette

Leur maniere d'élever leurs enfans.

poudre a suffisamment servi, elles la renouvellent & continuënt le même manége jusqu'à tant qu'elles l'aïent sevré.

Nourriture qu'elles leur dõnent.

Elles continuënt ensuite de le nourrir avec leur boüillie de bled d'Inde : à peine peut-il se servir de ses mains & de ses pieds, qu'ils lui donnent un petit arc ; l'enfant s'accoûtume à tirer, & suivant son pere & sa mere dans les bois, il en apprend les routes, & prenant incessamment leur même train il s'abandonne enfin à ce libertinage si naturel à tous ces peuples, & se fait à cette vie sauvage, qui leur est commune avec les bêtes.

Je ne finirois point si je voulois ici expliquer toutes les coûtumes & façons d'agir de ces Sauvages ; ce que je viens d'en dire, suffit pour faire comprendre que leur intelligence est bornée

aux seules necessitez de la nature ; qu'ils semblent s'être fait une loi de vivre sans loix ; étant nez dans les bois, leur plus forte passion est pour la chasse & pour les armes ; aussi ont-ils tous une ferocité naturelle, qui les anime sans cesse les uns contre les autres, & qui les porte à faire la guerre aux animaux, quand ils ne peuvent pas la faire aux hommes.

Inclination des Sauvages.

C'est au travers d'un nombre innombrable de ces Nations barbares que *M. de la Sale*, accompagné de trente hommes tout au plus, entreprit de pénétrer dans le milieu de ces spatieuses Provinces, & d'en traverser toute l'étenduë ; peut-être croira-t-on qu'il ne s'y engagea que tres-bien pourvû de tout ce qui pouvoit lui être necessaire dans un si long voïage. Ses meil-

M. de la Sale entreprend avec 30. hõmes d'entrer dans le païs.

leures munitions consistoient en poudre, en plomb & en armes. Il ne fit fonds pour sa bouche, que sur ce que le hazard de la chasse ou de la pêche lui pourroit fournir, & sur quelque peu de *Cassamite* & de lard pour le temps de sa navigation; toute sa voiture ne fut au commencement qu'une barque & quelques canots. La plûpart du tems sur terre nous n'avions que des traîneaux, avec lesquels nous étions obligez de conduire nôtre équipage; souvent même n'aïant ni Barque ni Canot nous nous vîmes reduits à passer des fleuves ou des rivieres sur des branches d'arbre entrelassées en forme de cayeu; Pour tout guide au milieu de ces vastes deserts & de ces païs inconnus nous avions seulement la bousfole ou le genie de nôtre con-

ducteur, qui selon les diverses inclinations de l'aiguille aimantée, & par la science qu'il avoit des étoiles & des vents, connoissoit à peu prés le climat où nous étions, & se formoit au plus juste la route que nous devions tenir.

C'est avec ces foibles secours que nous parcourûmes ces vastes campagnes, tantôt forcez de combattre de petites Armées de Sauvages, qui faisoient mine de vouloir nous arrêter, ou plûtôt nous devorer; tantôt & presque toujours en peine de nous défendre la faim; contre aprés un grand nombre de perils & de traverses nous eûmes la satisfaction de trouver la mer Mexique comme le terme de nôtre longue & dangereuse course; nous eûmes même la consolation, aprés de tres-grandes af-

flictions, de revenir au terme d'où nous étions partis; mais avant que d'entrer dans le détail de toutes nos avantures, il faut dire d'abord que nous fûmes obligez de nous faire passage au travers de quatre grands Lacs, qui sont autant de grands Golfes.

Lac superieur. Le premier de ces quatre Lacs est sur le 47. degré de latitude. On l'appelle *Lac Superieur*, autrement *Lac de Frontenac*; sa traversée est d'environ quatre-vingt lieuës, & il en a bien trois cent de circuit: il se joint avec un autre, nommé le *Lac Herié* ou de *Conti* par un canal de vingt lieuës, dont le courant se precipite dans le premier Lac par un saut de cent toises de hauteur; on appelle ce courant *le Saut Niagara*. Le Lac de *Conti* se communi-

que, par un autre détroit tres-rapide, à un troiſiéme nommé *des Hurons* ou d'*Orleans* : celui-ci ſe joint du côté du Sud par un détroit d'environ quinze lieuës, avec un quatriéme qu'on nomme le *Lac des Iſlinois*, autrement *Lac Dauphin*, & du côté du Nord avec le dernier & le plus grand de tous, qu'on appelle *Lac de Condé* : nous laiſſâmes celui-ci à côté, mais nous paſſâmes les quatre autres.

Ce fut le 18. Novembre de l'année 1678. qu'aprés un ſejour de quinze jours au Fort de Frontenac, nous nous embarquâmes dans un Vaiſſeau de quarante tonneaux, pour faire le trajet du premier Lac ; ce fut la premiere Barque qui ait jamais paru ſur cette petite mer ; nous eûmes toujours les vents contraires, & aprés une tres-

Embarquemẽt de l'équipage.

perilleuſe navigation d'un mois, nous nous trouvâmes à la hauteur d'un Village qui a nom *St. Onnontoüane*, où M. de la Sale envoïa quelques Canots chercher du bled d'Inde pour nôtre ſubſiſtance : nous continuâmes cependant à faire voile vers *Niagara* ; mais le courant étoit trop impetueux, & d'ailleurs les vents trop contraires pour en approcher de plus prés que de neuf lieuës ; ce qui nous obligea de débarquer à un bord aſſez commode, d'où nous allâmes par terre juſqu'à Niagara ; c'eſt un Village ſitué ſur le Lac Conti, auprés du Saut de même nom, dans les Terres des Iroquois.

Iroquois. Cette Nation la plus belliqueuſe & la plus cruelle qui ſoit dans l'Amerique, s'étend depuis Montréal, ou plûtôt depuis le

confluent de deux rivieres, qui forment le fleuve St. Laurent, juſqu'à l'extremité du Lac Conti, dans l'eſpace de plus de deux cent lieuës vers le Sud. Ce peuple jaloux de ſa gloire, & de l'honneur de commander à tous les autres, dés qu'il ſait qu'il y en a quelqu'un qui ſe rend plus puiſſant que les autres, ou par le nombre de ſes combattans, ou par l'étenduë de ſes terres, ne ſe fait pas une affaire de l'aller chercher juſqu'à deux ou trois cent lieuës pour le dompter, & pour le ſoumettre: Il eſt infatigable dans la peine, intrepide dans les dangers, d'une conſtance à l'épreuve de tous les ſupplices: il ne fait ni ne demande jamais quartier; il ſe nourrit du ſang de ſes ennemis, & joint à cette extrême cruauté toute la ruſe, toute l'adreſſe,

& même toute la prévoïance qu'on peut souhaiter dans les plus grands Guerriers.

Reçoivent biẽ les François.

Cette Nation toute intraitable, toute farouche qu'elle est, ne laissa pas de nous recevoir fort humainement: Nous couchâmes une nuit dans leur Village, & le lendemain nous allâmes à trois lieuës plus haut chercher un lieu propre à batir un Fort. Aprés en avoir trouvé un, M. de la Sale en fit le plan, en jetta les premiers fondemens; aussi-tôt on y travailla avec diligence; mais les Iroquois en aïant conçû de l'ombrage, nous jugeâmes à propos, pour ne pas nous attirer un si puissant ennemi, d'en interrompre la continuation, mais seulement de fortifier par de bonnes palissades ce qu'il y avoit de fait.

M. de la Salle ayoit déja don-

né ſes ordres pour la conſtruction d'une Barque ; la ſaiſon étoit avancée, le froid tres-rude, & les rivieres priſes par tout : ces vaſtes étangs n'étoient plus qu'une grande campagne glacée, ſur laquelle on pouvoit aller comme ſur un marbre uni ; Content d'avoir connu le terrain, il voulut auſſi reconnoître les Habitans, & s'étant mis en état de les tenir en reſpect par ſon ouvrage à demi-fait ; il voulut, en attendant le Printems, emploïer le reſte de l'hyver à ramaſſer des pelleteries, & toutes ſortes de munitions pour fournir aux frais de ſon voïage. Ces raiſons l'obligerent de s'en retourner à *Frontenac* ſur les glaces ; il commanda auparavant quinze hommes pour aller chercher les Iſlinois, le devancer, & lui preparer les voies : & me

Iſlinois.

laiſſa pour Commandant à Niagara avec trente hommes & un Pere Recollet.

Dés le printems il y fit tranſporter de Frontenac toutes ſortes de proviſions & de marchandiſes par la Barque qui nous y avoit conduits ; mais enfin le malheur voulut qu'aprés pluſieurs trajets, la Barque périt auprés du rivage, par la faute du Pilote; on en ſauva les meilleurs effets ; cette perte fut reparée par le nouveau bâtiment qui ſe trouva achevé vers le commencement du printems.

M. de la Sale qui avoit l'empreſſement de revoir ſa nouvelle Barque, & de renouveller ſes liaiſons avec les Iroquois, ne tarda pas à nous venir rejoindre. Il entra auſſitôt en commerce avec eux, tâcha par toutes ſortes de voïes de leur imprimer

de la crainte & du reſpect pour le Roi, s'accommoda de leurs meilleures marchandiſes, en remplit ſon nouveau magazin, & m'ordonna cependant d'aller à ſix-vingt lieuës de là reconnoitre les côtes & les terres qui ſont au delà des Lacs vers le Nord-Eſt. Je m'embarquai dans un Canot avec cinq hommes ; aprés deux jours de navigation, j'arrivai au détroit du Lac *Herié* : C'eſt un canal d'environ trente lieuës de long, par où ce Lac ſe joint avec celui des Hurons : j'allai prendre terre à un de ſes bords du côté du Nord : étant là je m'informai auſſitôt de nos gens ; l'on m'apprit qu'ils avoient paſſé plus haut ; le deſir de les rencontrer me fit faire une reveüe exacte du païs ; c'étoit une eſpece de preſqu'Iſle en forme de cœur compris entre ces trois

Lac Herié.

Lacs. Aprés avoir assez parcouru ces terres, je remontai dans mon canot, pour aller rendre compte de ma commission à M. de la Sale, qui durant l'espace de mon petit voïage, étoit reparti pour Frontenac, où il porta de nouvelles marchandises, & d'où quelque tems aprés il rapporta de nouvelles provisions & de nouveau monde à Niagara: Il y arriva le 7. Aoust de l'année 1679. accompagné de trois Peres Recollets. Toutes ces courses l'occuperent non seulement le Printems, mais une bonne partie de l'Eté: En cas de nouveaux établissemens ces frequentes reveuës sont d'une necessité indispensable; non seulement elles affermissent les nouvelles possessions, mais encore elles fortifient dans un commencement d'habitation.

M. de la Sale, étant de retour à Niagara, disposa tout pour la continuation de son ouvrage : nous montâmes au nombre de quarante personnes dans sa nouvelle Barque vers la mi-Aoust, & aïant heureusement traversé le Lac *Herié*, nous entrâmes dans le Lac des *Hurons*, beaucoup plus grand que les deux premiers : nous emploïâmes le reste du mois à le parcourir à cause du mauvais tems, & aprés y avoir essuïé la plus affreuse tempête qu'on puisse éprouver dans les mers les plus orageuses, nous vînmes surgir à une rade de la contrée nommée *Missilimachinac*, c'est une espece d'Isthme d'environ vingt lieuës de large & de plus de six vingt lieuës de long, situé entre le Lac des Islinois d'un côté, & les deux Lacs

Lac des Hurons

d'Orleans & de Conti de l'autre ; ce pais eſt auſſi riche par l'abondance de la pêche, que par la bonté de ſon terroir.

M. de la Sale en fit une exacte reveûë, y trafiqua de peaux, jetta les fondemens d'un Fort, laiſſa le ſoin de le conſtruire à quelques-uns de ſa troupe, & m'ordonna de remonter en canot plus haut vers le Nord-Eſt, juſqu'à un détroit nommé *le Saut Sainte Marie*, tant pour voir, ſi je ne decouvrirois pas quelques-uns de ſes deſerteurs, que pour lui donner de plus amples lumieres touchant les terres qui ſont au delà de ce Lac.

Saut SteMarie. Ce Saut eſt un double canal qui ſe forme à la derniere pointe du Lac par deux branches, qui ſe ſeparant l'une de l'autre, laiſſent dans le milieu une Iſle d'une grandeur raiſonnable, & qui

qui venant à se réünir, forment un bras de riviere comme un torrent tres-rapide, par où le Lac des Hurons se joint avec le dernier plus spatieux que tous les autres. J'abordai bien-tôt sur une des côtes du Lac des Hurons prés du canal tourné au Nord; je découvris de-là un tres-beau Païs, & suivant toujours la côte, je pouſſai jusqu'à la riviere des *Outa*, qui sortant de ce Lac, va se jetter à plus de cent lieuës de-là dans le fleuve Saint Laurent. Le plaisir de parcourir un si beau rivage m'en faisoit oublier la peine, je vivois pendant ce tems-là, de la chasse plus que de mes munitions: aprés huit jours de course le long de ces côtes, je remontai dans mon canot, & aïant regagné la pointe du Lac, j'entrai dans ce bras d'eau qui re-

Riviere des Outa.

garde le Sud, & j'allai prendre terre à un bord qui n'en eſt pas loin. Là je découvris une grande plaine ſituée entre le dernier Lac & celui des Iſlinois. Les Peres Jeſuites y ont une tres-belle habitation.

Ce fut là que je joignis la plupart de nos deſerteurs; je les trouvai tous mal intentionnés, j'eus pourtant le bonheur de les ramener à leur devoir, en les obligeant de me ſuivre.

Cependant M. de la Sale, s'étant rembarqué, & aïant levé l'ancre à *Miſſilimachinac* vers la fin du mois de Septembre, traverſa le canal qui va du Lac des Hurons au Lac des Iſlinois, & aïant paſſé ce dernier Lac, il alla aborder à la Baïe *des Puans* vers le 8. d'Octobre.

Baïe des Puans. Cette Baïe n'eſt qu'un regonflement du Lac des Iſlinois, cau-

sé par l'embouchure d'une groſſe riviere, nommée *Oniſconeing*, qui prend ſon origine d'un aſſez grand Lac, à cent lieuës de là: Ce qu'il y a de merveilleux en ceci, c'eſt que de ce Lac ſort, par ſon autre extremité, une autre Riviere qui ſe jette dans le fleuve *Miſſiſſipi*, ainſi il peut être regardé comme un Lac de communication entre les deux grands Golfes de la mer du Canada & de la mer Mexique, comme il eſt aiſé de le voir en jettant les yeux ſur les cartes.

M. de la Sale, aprés avoir débarqué ſur le rivage de cette Baïe, prit de nouvelles meſures, & renvoya ſa Barque chargée de pelleteries à *Niagara*, enſuite il s'embarqua avec dix-ſept perſonnes & un Pere Recollet, en divers Canots, & aprés avoir côtoyé la plus grande partie du Lac des

Iſlinois, il vint aborder le 1. de Novembre de l'année 1679. prés de l'embouchure de la petite riviere des *Miamis*.

Païs des Miamis

Ce païs ſitué entre le 35. & le 40. degré de latitude, confine d'un côté à celui des Iroquois, & de l'autre à celui des Iſlinois à l'orient de la Virginie & de la Floride : il eſt tres abondant en toutes choſes, en poiſſons, en bétail, & en toute ſorte de grains & de fruits. M. de la Sale en viſita les Habitans, ſonda leur eſprit qu'il trouva traitable ; tâcha de les gagner par ſa douceur, & par ſes preſens ; les accommoda de ſes marchandiſes, profita des leurs, leur fit concevoir par le moïen de ſon negoce, le peu d'aſſurance qu'il y avoit pour eux, tant avec les Iroquois, qu'avec les Anglois ; & les ayant aſſuré de la

protection puiſſante du Roi, il les porta à une ſoumiſſion volontaire aux loix de nôtre grand Monarque : Cependant ayant reconnu que ce peuple étoit inconſtant, infidéle, incapable de ſe ſoutenir par lui-même, mais propre à ſe laiſſer toujours entraîner par le plus puiſſant, il crut devoir y bâtir un Fort, tant pour affermir l'autorité du Roi, que pour s'y faire une habitation ſolide, qui lui tint lieu en même tems d'un petit arſenal & d'un honnête magaſin. Le plan de ce Fort fut bientôt dreſſé, & ſon deſſein executé en tres-peu de tems ſur le bord de la petite riviere des *Miamis*, qui ſe jette dans le Lac des Iſlinois.

Naturel de ce peuple.

Cependant l'impatience que j'avois de rejoindre M. de la Salle avec les quinze hommes,

que j'avois retrouvez, me faisoit pousser à toutes voiles vers les mêmes bords où il étoit ; mais le défaut de vivres & les vents contraires s'opposant à mes efforts, m'obligerent de relâcher à trente lieuës de-là, tant pour tâcher d'y trouver de quoi satisfaire à la faim, que pour laisser un peu calmer l'orage. Dés que nous fûmes à terre, le premier secours qu'elle nous offrit, fut une tres-grande abondance de gland, ensuite quelques cerfs s'étant presentés on en tua deux, & j'eus la consolation de voir mes gens se rafraîchir ; ils étoient si fatigués, que je ne pûs jamais les resoudre à se rembarquer le même jour. Pour moi je preferai à mon repos le soin d'aller au milieu de la tempête chercher nôtre Commandant.

Je quittai mes gens aprés leur

avoir promis de revenir bien-tôt vers eux pour les ramener à M. de la Sale. Je revins donc à la voile, & malgré toute la fureur des vagues, j'eus le bonheur de rejoindre M. de la Sale, aprés six jours de tourmente; Je lui rendis un compte fidele de mon expedition & de mes découvertes; il me témoigna en être assez content, mais il me dit qu'il l'auroit été beaucoup davantage, s'il avoit vû ses gens avec moi.

Ces dernieres paroles me parurent un commandement: Je pris dés ce moment congé de lui, & apres m'être fort legerement rafraîchi, je repassai dans mon Canot. A peine fus-je avancé environ quinze lieuës vers ces bords où j'avois laissé mon monde, qu'aussi-tôt, comme si le Ciel eût voulu pour jamais me separer d'avec ces perfides, je

fus accüeilli de la plus furieuſe tempête, qu'on puiſſe eſſuïer ſur les plus grandes mers; nôtre canot balotté par les vents & par les vagues, tantôt élevé dans les airs, tantôt précipité dans les abîmes, ne laiſſoit pas de ſe ſoutenir toûjours ſur ſon fond ſans tourner; mais un coup de vent l'aïant tout d'un coup renverſé, nous ne ſûmes où nous étions: La violence du mal étoit au deſſus de l'art & de nos forces, lors qu'un ſecond coup releva nos eſperances, en redreſſant nôtre petit vaiſſeau, & nous porta dans un moment ſur la rade où nous nous jettâmes à corps perdu: ainſi nous voïant garantis de la tempête par la tempête même, nous continuâmes par terre nôtre voïage, & le Pilote & moi tirant nôtre Canot & nôtre équipage ſur des traîneaux,

neaux, nous arrivâmes le lendemain à l'endroit où nous avions laiſſé nos gens. Nous emploïames le reſte de la journée à les rallier, le calme étoit revenu ſur les flots, & nôtre petite mer nous preſentoit une navigation tranquille & commode; nous nous y rengageâmes tous enſemble, & en moins d'une journée nous vînmes moüiller au pied du Fort où M. de la Sale nous attendoit. C'étoit vers la fin du mois de Novembre de la même année.

M. de la Sale nous reçut avec une entiere ſatisfaction, il avoit compté ſur cette petite recrûë, comme ſur un ſecours neceſſaire pour avancer ſes affaires, & pour achever ſa traitte; cependant ce furent ces malheureux qui contribuerent le plus à le ruiner & à le perdre. Tel eſt l'a-

veuglement des hommes, de fonder le plus souvent leurs esperances sur ce qui dans la suite est l'unique source de leur malheur.

Nôtre conducteur aïant en moins de deux mois tres-bien fait ses affaires en ce païs, mit son nouveau Fort en état de défendre l'entrée du Lac, & de tenir en bride ses voisins; aïant d'ailleurs rempli son magasin de tres-bons effets, & gagné les principaux de la Nation: Pour retenir les autres dans l'obéïssance, il resolut de pousser jusques chez les Islinois à plus de cent lieuës du port où nous étions. Pour penetrer dans le cœur de cette Nation, il faloit gagner à 40. lieuës de là le portage de la riviere des Islinois, qu'on a depuis appellée *Lac de Segnelai*. Elle prend sa source

Riviere des Islinois.

d'une éminence à six lieuës du Lac des Islinois, & va se jetter aprés deux cent lieuës de cours, dans le fleuve *Mississipi*, qu'on a depuis appellé *Fleuve Colbert.*

Nous pârtîmes de cette contrée des Miamis au commencement de Decembre, aïant seulement laissé dix hommes dans le Fort pour le garder. Il falut conduire nôtre équipage & nos canots par des traîneaux. Aprés quatre journées de traite nous nous trouvâmes sur un des bords de cette riviere tres-navigable; nous nous y embarquâmes au nombre de quarante personnes sans compter trois Peres Recollets. Nous la descendîmes à petites journées, tant pour nous donner le tems de reconnoître les habitans & les terres, que pour nous fournir de gibier; il est vrai que

tous ſes bords ſont auſſi charmans à la veuë, qu'utiles à la vie; ce ne ſont que vergers, bois, prairies; tout y eſt rempli de fruits, en un mot on y voit une agreable confuſion de tout ce que la nature a de plus delicieux pour la ſubſiſtance des hommes & pour la nouriture des animaux.

Cette varieté ſi agreable qui entretenoit nôtre curioſité, nous faiſoit aller lentement : enfin aprés ſix mois de navigation, nous arrivâmes ſur la fin de Decembre à un Village des Iſlinois, nommé *Pontdalamia*, de plus de cinq cent feux; ce lieu nous aïant paru vuide & abandonné, nous y entrâmes ſans reſiſtance; toutes les maiſons en étoient ouvertes & à la diſcretion des paſſans : Les bâtimens n'étoient que d'une charpente groſſiere

Village d'Iſlinois abandõné.

avec de groſſes branches d'arbres, recouvertes de diverſes pieces d'écorce; le dedans aſſés proprement natté, tant par terre que par les côtés: chaque maiſon contenoit deux appartemens capables de loger diverſes familles; au deſſous il y avoit des caves, dans leſquelles étoit renfermé leur blé d'Inde; nous y en trouvâmes quantité, & comme les vivres commençoient à nous manquer, nous en fîmes nôtre proviſion.

De-là aïant pourſuivi nôtre voïage juſqu'à trente lieuës plus bas, nous nous vîmes tout d'un coup au milieu d'un étang d'environ ſept lieuës de tour; nous y pêchâmes de tres-bon poiſſon, & nous laiſſant inſenſiblement conduire au courant de l'eau, nous retombâmes bien-tôt dans le lit de la riviere. A peine y

fûmes-nous rentré, que nous nous trouvâmes entre deux camps : tous les Sauvages s'étant partagés en deux corps d'armée, campés d'un côté & d'autre du rivage : Dés qu'ils nous eurent apperçûs, ils coururent aux armes, & aprés avoir renvoïé leurs femmes dans les bois, ils se rangerent en bataille, comme s'ils avoient voulu nous attaquer. De nôtre côté nôtre petite flotte se mit en disposition de se bien défendre. Les Illinois étonnés d'une si fiere contenance, & d'ailleurs plus portés à repousser la guerre qu'à la commencer, se contenterent de nous demander qui nous étions ; nous leur fîmes entendre par nos truchemens, que nous étions *François*, que nous n'étions venus-là, que pour leur faire connoître le vrai Dieu du Ciel & de la Terre,

Illinois se rangent en bataille.

Leur demande & réponse que leur font les François.

& pour leur offrir la protection *du Roi de France ;* Que s'ils vouloient se soûmetre à son obéïssance, c'étoit l'unique moïen de se rendre heureux, & de se mettre à couvert des insultes de leurs ennemis ; qu'aïant en abondance tous les biens de la terre, il ne leur manquoit que l'art de s'en servir utilement ; que nous étions prets de leur faire part de nôtre industrie, pourvû qu'ils voulussent entrer dans nôtre commerce & dans nôtre societé. Ils reçurent nos offres & nos propositions, non comme des Sauvages, mais comme des hommes tout-à-fait civilisez : Nous aïant donné des marques tres-respectueuses de leur veneration pour nôtre auguste Monarque, ils nous presenterent le *Calumet* : c'est, comme nous avons déja dit, le signal de la paix parmi

tous ces peuples, ils se servent des termes de *chanter* ou *danser le Calumet* : on le chante, lors qu'au pied d'un pieu, ou d'un bâton fiché en terre, chacun vient apporter les dépoüilles de ses ennemis en forme de trophée, & raconter ses exploits guerriers : On le danse lors qu'aprés toutes ces harangues, on fait des danses tout au tour.

Pendant qu'ils faisoient toutes ces ceremonies, nous ne manquâmes pas de répondre de nôtre côté à leur demonstration de joïe par des presens & par des assurances d'une amitié inviolable : Nous leur païâmes leur blé d'Inde en outils ou en eau de vie ; convaincus par-là de nôtre bonne foi, ils voulurent fortifier leur nouvelle union avec nous par de bons festins à leur maniere : ils firent revenir leurs fem-

Bons traitemens qu'ils leur fõt

mes & leurs enfans ; leurs chaſſeurs revinrent chargés de gibier ; on travailla d'abord aux appreſts d'un grand repas : on y étala le bœuf & le cerf boucanné ; ce fut un ambigu merveilleux de toutes ſortes de gibier & de fruits ; l'eau de vie n'y fut point épargnée de nôtre part ; pendant deux ou trois jours ce ne fut que joïe & que feſtins, mais au milieu de tous ces divertiſſemens deux ou trois décharges de nôtre artillerie inſinuerent dans leurs eſprits, avec ces commencemens d'amitié, quelque reſpect mêlé de terreur pour nos armes ; ils nous careſſoient, mais ils nous craignoient en même tems ; nous faiſions de nôtre part tout ce que nous pouvions pour les affermir dans leurs bons ſentimens ; chacun de nous ſe fit parmi eux des ſocietez agréa-

bles : nous nous traitions tous d'amis, de compagnons, de freres, quelques-uns même des nôtres furent adoptez par des Principaux d'entre eux, si bien qu'au travers de cette inconstance commune à tous les Peuples Ameriquains, nous reconnûmes en ceux-ci beaucoup d'humanité, & une tres-grande disposition au commerce de la societé civile.

Caractere des Illinois. En effet ce sont des hommes caressans, flateurs, complaisans au dernier point, mais aussi fort rusez, adroits, vifs, prompts & souples à toutes sortes d'exercices; il sont tous fort bien faits, robustes, de belle taille, & d'un teint basanné; leur passion pour les bois & pour la chasse les rend extrémement libertins, & tout-à-fait indociles : ils sont fort ardents pour les femmes, &

encore plus pour les garçons, auſſi deviennent-ils tous preſque effeminez par leur trop grande molleſſe, & par leur abandonnement au plaiſir, ſoit que ce ſoit le vice du climat, ſoit que ce ſoit un effet de leur imagination pervertie. On remarque parmi eux un grand nombre *d'Hermaphrodites*. Ce qu'il y a de merveilleux en ceci, c'eſt que malgré ce malheureux penchant qu'ils ont pour ce vice infame, ils ſe ſont fait de-tres ſeveres loix pour le punir: dés qu'un garçon eſt proſtitué, il eſt dégradé de ſa qualité d'homme, on lui défend d'en porter l'habit & le nom, d'en faire la moindre fonction; la chaſſe même lui eſt défenduë, on le renferme dans le rang & dans l'occupation des femmes; celles-ci le haïſſent autant que les hommes le mépri-

ſent, ſi bien que ces malheureux ſe voïent en même tems le rebut & l'opprobre de l'un & de l'autre ſexe. C'eſt ainſi que reconnoiſſant eux-mêmes leur brutalité naturelle, ils y ſavent mettre un frein, & que tout libres & independans qu'ils ſont, ils ſe mettent au-deſſus de leur propre ſenſualité par un effort de leur raiſon. C'eſt auſſi pour aſſouvir leur fureur qu'ils ſe permettent de prendre pluſieurs femmes; mais afin d'entretenir la paix dans leurs familles, ils épouſent les ſœurs, ou les parentes, & le mari ſert d'un nouveau nœud entr'elles pour redoubler les liaiſons du ſang; ils en ſont extrémement jaloux, & s'ils les ſurprennent dans la moindre infidelité, ils les défigurent & les puniſſent tres-cruellement. Les femmes & les garçons effemi-

nez y travaillent une tres-fine & tres-belle natte, dont ils tapiſſent le dedans de leurs cabannes. Pour ce qui eſt des hommes, les uns y vont à la chaſſe, les autres défrichent la terre, la cultivent pour y ſemer du blé d'Inde, & en recüeillent de fort bons fruits. Leur contrée eſt le long de la riviere qui porte leur nom : ils ſont diſperſez en plusieurs Villages, ils étoient environ dans celui-ci au nombre de quinze cent, tant de l'un que de l'autre ſexe, tant jeunes que vieux, & on y pouvoit compter cinq cent combattans.

Occupation des hõmes.

M. de la Sale aïant reconnu l'étenduë & les forces de cette Nation, crut devoir les fixer dans l'obéïſſance & dans la ſoûmiſſion par une eſpece de Fort qu'il fit deſſein de bâtir ſur une hauteur prés de la ri-

viere; il fit son plan, il donna ses ordres, on y travailla aussitôt; & comme les matereaux & les hommes ne lui manquoient pas, le bâtiment fut en peu de tems fort avancé. Cependant n'apprenant aucunes nouvelles de la Barque qu'il avoit renvoïée du Lac des Islinois à Niagara, richement chargée, il en étoit beaucoup en peine, & la douleur qu'il en conçut jointe au chagrin que lui causoit l'impatience & la malice de ses gens, le consumoit à veuë d'œil, mais renfermant ses chagrins au dedans de lui-même, il se contenta de les faire éclater par le nom de *Crevecœur*, qu'il donna à son nouveau Fort.

Jusques-là nous ne pouvions nous plaindre du Ciel ni de la fortune; nous avions heureusement poussé nos decouvertes

juſqu'à cinq cent lieuës au de là du Lac appellé *Frontenac*, & nous avions ſoutenu par d'aſſez bons Forts les divers établiſſemens que nous avions faits en pluſieurs contrées. La plupart des Sauvages s'étoient volontairement rangez ſous nos loix, & les moins traitables d'entre eux nous avoient laiſſé tranquillement pouſſer nos progrés ; car nous ne trouvâmes point d'autres ennemis que nous-mêmes, & ce fut dans nos diſſentions que nous rencontrâmes la ſource de nos plus grandes diſgraces.

La plupart de nos gens, fatiguez des longueurs d'un voïage dont ils ne voïoient point la fin, & rebutez de traîner une vie vague au travers des bois & des terres incultes, toujours parmi les bêtes, ou parmi les Sauvages, ſans guide, ſans voiture, & la plupart

du tems ſans vivres, ne pouvoient s'émpêcher de murmurer contre le chef, ou l'auteur d'une ſi fatigante & ſi perilleuſe entrepriſe. M. de la Sale à la penetration de qui rien ne pouvoit échapper, n'entrevit que trop leurs mécontentemens & leurs mauvaiſes intentions ; il n'oublia rien pour en prévenir les ſuites ; les promeſſes, les bons traittemens, la gloire, la raiſon, l'éxemple des établiſſemens faits par les Eſpagnols dans l'Amerique, tout fut mis en uſage pour remettre les eſprits dans une bonne ſituation, & pour les tourner du bon côté, mais tout cela fut inutile, rien ne fut capable de les gagner, les careſſes, les conſeils, les raiſonnemens ne faiſoient que les irriter davantage. Quoi, *ſe diſoient-ils*, ſerons-nous toujours les eſclaves de

Mécontentement parmi les François.

de ſes caprices, toujours les duppes de ſes viſions, & de ſes folles eſperances? Faut-il que les peines que nous avons eſſuïées juſqu'ici, nous ſoient un engagement pour en ſouffrir de nouvelles? Que ſous pretexte qu'un barbare nous tient ici tranſplantez dans un nouveau Monde, il nous traîne dans une ſuite perpetuelle de fatigues & de miſeres? Que nous revient-il de toutes nos courſes, qu'une eſpece d'eſclavage, qu'une malheureuſe indigence, & qu'un épuiſement entier de nos forces? Qu'eſperons-nous gagner quand nous ſerons arrivez aux extremitez de la Terre? Nous y trouverons des mers inacceſſibles, & nous nous verrons enfin forcez de revenir ſur, nos pas auſſi vuides & auſſi miſerables que nous le ſommes à preſent. Prévenons un ſi grand

malheur, & tandis que les forces nous reſtent, ſervons-nous-en pour regagner les païs que nous avons quittez ; ſeparons-nous d'un homme qui nous veut perdre en ſe perdant lui-même ; abandonnons-le à ſes recherches auſſi penibles qu'inutiles. Mais quel moïen de pouvoir lui échaper ? il s'eſt fait de tous côtez des intrigues, des intelligences ; il a des forces, & des richeſſes qu'il ne doit qu'à nos peines & à nos travaux ; ſi nous le quittons, il ſaura bien-tôt nous r'attraper & nous punir enſuite comme deſerteurs ; d'ailleurs où aller ſans proviſions, ſans aucuns effets, ſans aucune reſſource ? faiſons mieux, coupons l'arbre & la racine, finiſſons nos miſeres par la perte de celui qui les cauſe, & profitons par ſa mort des fruits de nos courſes & de nos

peines. Voilà par quels discours ces esprits mécontens se préparoient & s'excitoient eux-mêmes au plus detestable complot que la rage puisse inventer. Mais soit que l'horreur du crime, soit que la crainte du suplice les arrêtât, ils ne purent d'abord se déterminer à un attentat si horrible ; ils prirent le parti de porter ce peuple inconstant à un soulevement general contre lui pour le faire perir par leurs mains, & recueillir par ce moïen le fruit du crime, sans paroître y avoir aucune part.

Artifice des mécontens

Ils crurent donc devoir les surprendre par de fausses confidences jointes à tous les faux-semblans de la plus sincere amitié : ils leur dirent qu'ils étoient trop sensibles à leurs bons traitemens, pour n'être pas touchez du peril qui les menaçoit; qu'ils croïoient

être obligez par toutes sortes de devoirs de les avertir que M. de la Sale étoit entré dans de tres-forts engagemens avec les Iroquois, leurs plus grands ennemis; qu'il ne s'étoit avancé jusques dans leurs terres, que pour reconnoître leurs forces; que s'il avoit bâti ce Fort, ce n'étoit que pour les tenir en bride; que le voïage qu'il meditoit pour Frontenac, n'étoit que pour aller avertir les Iroquois de la disposition où ils étoient, & pour les presser même à venir faire une prompte irruption sur eux, afin qu'unissant leurs forces avec les siennes, ils pussent plus facilement ensemble envahir de leurs biens, les reduire à l'esclavage, & partager entre eux leur butin & leurs conquêtes; C'est à vous maintenant, *leur dirent-ils*, à prendre vos mesures & à profi-

ter des avis que nous vous donnons.

Jugez quelle impreſſion firent de pareils diſcours tenus par nos gens mêmes, ſur des eſprits foibles, legers & credules. Auſſitôt des murmures ou des bruits ſourds ſe répandirent parmi ce Peuple ſoupçonneux; nos grandes ſocietez ſe rompirent, les défiances & les refroidiſſemens ſuccederent aux empreſſemens de ſe voir. En un mot les Iſlinos conçurent une inimitié générale contre nous, mais ſurtout contre nôtre Chef qu'ils regarderent dés-lors comme leur ennemi capital, & dans la perte duquel ils mirent toute leur eſperance.

M. de la Sale ne manqua pas de s'appercevoir d'un ſi grand changement & de l'extrême danger où il étoit, craint

ou plutôt haï des siens, & d'ailleurs exposé à la fureur d'un peuple barbare; mais il ne pouvoit augurer d'où venoit un si grand changement; il tâcha de sonder les esprits, il pressa, il conjura les uns & les autres, il leur fit entendre qu'il n'étoit ni juste ni raisonnable de prendre légérement l'épouvante, & de rompre sans fondement avec des gens avec qui on étoit entré en de si grandes liaisons.

Les Islinois se rendant à ses raisons, lui declarerent que c'étoit de ses gens mêmes qu'ils venoient d'être informez de son intelligence avec les Iroquois, & qu'ils n'avoient pû se défendre de tomber en de pareils soupçons aprés de telles ouvertures.

Perfidie des traîtres découverte.

M. de la Sale leur fit d'abord toucher au doigt la malice & la

perfidie de ses gens qui ne cherchant qu'à se defaire de lui sans infamie & sans danger, tâchoient d'emploïer des Etrangers pour le perdre; il leur fit concevoir le peu d'apparence qu'il y avoit, de son union avec une Nation aussi perfide, que celle des Iroquois; qu'il y alloit non seulement de la gloire de son Prince, mais de l'interêt même de toute la Nation Françoise de faire une telle societé: Quelle seureté, quelle gloire pour lui de s'associer avec des sauvages, avides du sang humain, sans foi, sans loi, sans humanité, & qui enfin ne suivent que leur interest & leur brutalité? qu'au surplus il avoit declaré fort sincerement ses sentimens à toute la Nation Islinoise, qu'il n'étoit venu que pour leur faire connoître le vrai Dieu, & pour leur of-

frir la protection d'un Roi dont le seul nom pourroit les maintenir dans la paisible possession de leurs biens & de leurs terres. L'assurance & la sincerité dont il accompagna ses discours, dissipa leur défiance, rassura les esprits, & remit le calme dans toute cette multitude tumultueuse.

Mais à peine ce mouvement fut-il appaisé, qu'on en vit aussitôt renaître un autre beaucoup plus dangereux que le premier, par l'arrivée d'un nommé *Maufolea*, secret Emissaire des Iroquois, de la Nation voisine des *Mascontans*, homme fin, éloquent & seditieux. Cet homme venant sous le nom d'ami, & comme député de sa Nation, prit à dessein l'entrée de la nuit pour s'introduire plus secretement dans le camp des Islinois, &

Arrivée de Maufolea chez les Islinois.

pour

pour avoir le tems de mieux ménager ses pratiques, ou de mieux conduire sa negociation; d'abord il visita les uns & les autres, & aprés avoir attiré dans ses interests ses plus affidez, il convoqua les plus considerables, ensuite pour autoriser son ambassade, il fit divers presens, & declara à toute l'Assemblée le motif qui l'amenoit vers eux : il leur representa que ce n'étoit pas seulement l'interest commun de tous les Peuples de l'Amerique, mais celui de toute leur Nation & de la sienne, qui avoit engagé son peuple à l'envoïer vers eux pour deliberer ensemble sur le danger commun qui les menaçoit; Qu'ils étoient tres-bien informez que les François n'étoient venus dans leurs Terres, qu'en vûë de subjuguer tous les peuples de l'Amerique

Ses intrigues.

Ses discours.

Septentrionale jusqu'à la Mer Mexique : Que pour parvenir à leurs fins ils ne prétendoient pas seulement se servir de leurs forces, mais de celles des Ameriquains mêmes; Que nous avions assurément contracté de secrettes alliances avec les Iroquois, leurs ennemis communs ; Que ce Fort que nous avions construit sur leur riviére, n'étoit qu'un commencement d'une tyrannie & d'une domination usurpée, en attendant que nous pussions achever nôtre conquête par la descente de nos Confederés ; Qu'ils n'avoient qu'à prendre leurs précautions, ou plûtôt que s'ils attendoient que nous fussions tous unis, il ne seroit plus tems, & que le mal seroit sans remede ; mais que tandis que nous étions en si petit nombre, & qu'ils étoient les plus forts, il leur se-

roit aisé de nous accabler, & de se mettre à couvert de nôtre prétenduë conjuration. C'est par ces sortes d'avis que *Mausolea* machinoit nôtre perte dans l'esprit de ce peuple crédule, & tous ces discours avoient d'autant plus de poids & de force, qu'ils convenoient parfaitement avec ceux que nos François leur avoient déja tenus. Telle fut l'adresse & la politique des Iroquois pour nous troubler dans nos établissemens, & pour tâcher de s'emparer des terres des Islinois; ils se garderent bien d'emploïer quelqu'un de leur Nation, ils n'auroient pas manqué de donner par-là quelqu'ombrage aux Islinois; ils susciterent leurs voisins pour jetter chez-eux des soupçons contre nous, & tenterent de nous perdre par les mains de nos Alliez, afin de pou-

Adresse des Iroquois.

voir ensuite plus facilement détruire les autres. Cependant toute la nuit se passa en conseil, en deliberation ; on y conspira nôtre ruine, M. de la Sale qui se reposoit sur l'apparence d'une parfaite reconciliation, ne savoit rien de ce qui se passoit : Impatient de mieux cimenter les nœuds de sa réunion, il se leva dés la pointe du jour, & s'en alla dans le camp des Illinois, accompagné de ses plus fideles amis ; Il ne vit de tous côtez que divers attroupemens, qu'un tumulte universel ; loin d'y rencontrer cet accueil favorable qu'on lui faisoit auparavant, ce n'étoit par-tout que visages glacez, qu'un morne silence à son approche, ou plutôt qu'un murmure menaçant, quelques-uns même lui tournoient le dos, & ne le regardoient qu'avec des

yeux pleins de colere & d'indignation. Surpris d'une telle revolution, il ne sait que penser, ni même à quoi se resoudre, ou s'il ira se retrancher dans son Fort, ou s'il tâchera d'entrer en de nouveaux éclaircissemens ; mais ne pouvant souffrir l'incertitude, ni se relâcher dans les occasions les plus perilleuses, il s'avança dans le gros de l'assemblée, & comme il parloit un peu la langue des Sauvages, il s'adressa aux principaux de la Nation : Hé quoi ! *leur dit-il*, mes amis, sera-ce toujours à recommencer ? Vous verrai-je toujours dans des défiances perpetuelles ? hier au soir dans le calme, & dans une situation paisible ; aujourd'hui dans l'allarme, dans la fureur, prêts à vous soulever contre moi : On me fuït, on me regarde avec des yeux menaçans,

Discours de M. de la Sale aux Illinois.

je vous vois assemblez par troupe, que s'est-il passé de nouveau depuis hier au soir, de ma part, pour vous porter à un si grand changement? ou plutôt par quelle imposture, & par quelle supposition m'a-t-on noirci dans vos esprits, pour alterer cette amitié sincere dont vous m'avez donné jusqu'ici tant de marques obligeantes? Declarez-vous, je vous prie, je me livre entre vos mains, & je consens d'être vôtre victime si vous pouvez me convaincre d'avoir machiné la moindre chose contre le bien de vôtre Nation. Ces Barbares à demi persuadez par sa contenance & par sa fermeté, ne tarderent pas à lui montrer *Mausolea*, deputé de la part des Mascontans, pour les informer de ses pratiques & de ses conventions avec les Iroquois.

Auſſi-tôt M. de la Sale s'adreſſant à *Mauſolea* ; Quels témoins, quels indices, quelles aſſurances avez-vous, vous & vôtre Nation, de mes liaiſons avec un peuple auſſi barbare, auſſi perfide que celui dont on me parle ? Où ſont mes ſecrets Emiſſaires envoïez vers ces peuples pour m'en convaincre ? Quels témoignages avez-vous contre moi ? faites vos efforts pour me prouver cette prétenduë trahiſon, je ne demande pas mieux.

M. de la Sale s'adreſſe à Mauſolea.

Mauſolea preſſé par une ſi vive réponſe, ne manqua pas de lui faire entendre que dans des occaſions où il y va du ſalut ou de la perte de tout un Peuple, il n'eſt pas toujours beſoin de preuves pour convaincre les gens ſuſpects ; que les moindres apparences ſuffiſent pour obliger les perſonnes bien ſenſées à prendre leurs

Ce que Mauſolea lui repartit.

précautions contre de pareilles entrepriſes ; que comme toute l'adreſſe des eſprits ſeditieux & turbulens conſiſte à bien diſſimuler leurs projets, toute la prudence des bons politiques conſiſte à les prevenir ; que dans cette rencontre, tant ſes negociations paſſées avec les Iroquois, que celles qu'il étoit prêt de renouveller avec eux dans le voïage qu'il meditoit pour Frontenac ; que ce Fort bâti ſur la riviere des Iſlinois, n'étoient que des témoignages trop convaincans du deſſein dont on le ſoupçonnoit, & qu'il n'en faloit pas davantage pour obliger leurs Nations à ſe tenir ſur leurs gardes, & à ſe mettre à couvert des embûches de ceux qui vouloient les perdre. Vous avez raiſon, *lui-dit d'abord M. de la Sale*, il eſt bon de prendre

M. de la Sale reprend la parole.

ſes précautions contre ceux qui veulent nous détruire ; il faut donc que les Iſlinois ſe précautionnent contre les Iroquois, & non pas contre nous, qui ne ſommes venus que pour les proteger, que pour les maintenir dans leurs terres, & que pour unir enfin tous les Peuples de l'Amerique ſeptentrionale ſous l'Empire du Roi des François. Puis s'adreſſant aux Iſlinois, Vous n'avez que trop ſouvent éprouvé, *leur dit-il*, l'avarice & la cruauté de cette Nation toujours avide de vôtre ſang & de vos biens ; nous prétendons mettre un frein à leur orgueil, & reduire ces barbares à vivre avec vous comme vos égaux, & non pas comme vos tyrans ; ils ont déja ſubjugué les *Miamis*, les *Quiaquous*, les *Maſcontans* ; ils ont fait de tous leurs voiſins autant

S'adreſſe aux Iſlinois.

d'eſclaves, ils veulent en faire autant de vous, mais ils n'oſeront l'entreprendre tant qu'ils nous verront unis enſemble. Leur premiere veuë eſt de nous perdre pour vous détruire enſuite plus facilement vous-mêmes ; c'eſt pour cela qu'ils voudroient rompre nôtre union pour mieux ſurprendre vôtre credulité, ils vous font aujourd'hui donner des avis par les *Maſcontans* vos voiſins. Profitez de leur exemple plutôt que de leurs diſcours, & ne vous laiſſez pas entraîner par vôtre facilité dans l'eſclavage où ils ſont tombez eux-mêmes par leur foibleſſe. On veut me rendre ſuſpect de quelque intelligence particuliere avec les Iroquois par le commerce que j'ai eu avec eux : tout ce commerce ne s'eſt terminé qu'à negocier quelques pelleteries ; j'ai tâché en-

ſuite de les brider par le Fort de Frontenac, & par celui des Miamis, & je n'entrerai deſormais en ſocieté avec eux qu'autant qu'ils ſe ſoumettront aux loix de nôtre auguſte Monarque; ſans cela point de paix, point de trêve avec cette Nation: D'ailleurs ſoïez perſuadez que ſi je fais quelques liaiſons avec certains Peuples, ce ne ſera pas avec les plus forts pour opprimer les plus foibles, mais plutôt avec les plus foibles, pour dompter les plus forts & les plus entreprenans. On me fait un crime de ce Fort que j'ai bâti ſur vôtre riviere, hé comment pourvoir à la ſureté des peuples que par ces ſortes de remparts, qui les mettent à couvert des inſultes de leurs ennemis? Si ce ſont des défenſes pour appuïer l'autorité des Souverains,

ce ſont auſſi des aſiles pour le Peuple, & des lieux d'aſſurance pour tout ce qu'il a de plus cher dans les perils les plus grands; c'eſt la conduite que nous avons tenuë juſqu'ici, & celle que nous pretendons tenir dans tout le cours de nos découvertes: Elle n'a rien de violent, rien de tyrannique; en tâchant de nous établir, nous ne voulons que vous procurer un entier repos; en vous propoſant de vivre ſous le gouvernement de nôtre Prince, nous voulons plutôt vous aſſurer dans vos poſſeſſions, que vous les ravir. Tant que vous menerez cette vie vague, ſans foi, ſans regles, ſans limites; tantôt dans une contrée, tantôt dans une autre, chacun faiſant un Peuple à part, & voulant avoir l'avantage ſur ſon voiſin, vous courrez les uns ſur

les autres, vous vivrez toujours exposez à de nouvelles incursions, toujours dans les pertes, dans les invasions, & dans le carnage, au lieu qu'étant réünis sous la loi d'un même Maître, vous vous entretiendrez tous dans une heureuse societé; les plus forts seront arrêtez, les plus foibles secourus par l'autorité roïale, & vivant tous sous les mêmes loix, nous vous ferons part de nos richesses, comme vous nous faites part des vôtres; nous vous ouvrirons le commerce de nos terres, & nous ne serons parmi vous que pour être le nœud de la paix, de la concorde & de l'amitié. Voilà quelles sont nos intentions, c'est à vous à les accepter ou à les refuser, à voir si vous devez vous défier de nous comme de vos ennemis, ou nous regarder plutôt comme

vos freres, & vos fideles défenseurs.

Effet du discours de M. de la Sale.

Ce discours soutenu par cette fermeté qu'inspire un bon cœur & la bonne foi, fit tout l'effet que M. de la Sale en pouvoit attendre. *Maufolea* lui-même touché des bons sentimens qu'il reconnut dans nôtre chef, & pressé par le témoignage de sa conscience, avoüa que les Iroquois avoient fait courir ces faux bruits parmi les *Mascontans*, pour les obliger à faire entrer les Illinois dans ces défiances, & pour exciter par ce moïen une revolte generale contre nous : Il demeura d'accord de la malice des Iroquois, & convint avec M. de la Sale, que leur propre sureté & celle des Illinois dépendoit uniquement de leur union, & de leur intelligence avec nous. Dés ce moment les

Iſlinois rentrerent dans leurs premiers ſentimens, & proteſterent de ne jamais renoncer à nôtre alliance, ni à nôtre protection qu'ils nous ſuplierent avec inſtance de leur continuer.

M. de la Sale content des nouvelles assurances de leur amitié ne ſongea qu'à pouſſer plus loin ſes découvertes ou ſes conquêtes, car c'étoit à lui la même choſe de decouvrir un païs, & de le ſoumettre à la puiſſance du Roi.

M. de la Sale partage ſes courſes en deux parties.

Se voïant ſur une riviere qui l'alloit faire tomber dans le milieu du grand fleuve *Miſſiſſipi*, il crut que pour pouvoir remplir la vaſte étenduë de ſes deſſeins, il n'avoit qu'à partager ſes courſes en deux parties ; l'une, aprés avoir gagné ce fleuve, de le ſuivre en remontant vers ſa ſource, & de côtoïer ſes rivages pour re-

connoître les Nations qui ſont au Nord-Eſt de l'Amerique; l'autre de deſcendre ce même fleuve juſqu'à la mer Mexique, & de tâcher de ſoumettre toutes les Nations ſituées ſur ſes bords juſqu'à la mer; il ſe reſerva cette derniere partie, & ſe reſolut de charger quelqu'autre perſonne de la premiere.

Pendant qu'il diſpoſoit ainſi ſon voïage, nos perfides ne ſongeoient qu'à rompre le cours de ſes deſſeins, mais voïant que ſa prudence lui faiſoit prévenir tous leurs complots, ils reſolurent de l'empoiſonner. Pour executer ce deſſein ils choiſirent le jour de Noël de l'année 1679. & pour en avancer le ſuccez, ils trouverent le moïen de jetter du poiſon dans la marmite, afin qu'empoiſonnant en même tems & le Maître & ſes affidez, ils puſſent

Reſolution d'empoiſonner M. de la Sale priſe par ſes gens.

puſſent ſeuls ſe rendre les maîtres & du Fort, & de tout ce qu'il y avoit dedans.

Le dîner aïant été ſervi, on ſe mit à manger. A peine M. de la Sale & tous ſes conviez furent-ils ſortis de table, qu'ils ſe trouverent également attaquez de convulſions, de ſueurs froides, & de maux de cœur. Ces marques trop ſenſibles de poiſon les obligerent à prendre de la theriaque, & ſans ce promt remede, & ſans la précaution que chacun prit ſur le champ, il auroit été impoſſible de ſe garantir de la mort.

Lui & ſes gens empoiſonnez.

Le mal avoit trop éclaté pour demeurer dans le ſilence : ces ſcelerats voïant que leur malice avoit avorté, prirent la fuite dans les bois ; M. de la Sale les fit chercher en vain, & inutilement les pourſuivit-on : N'aïant

Empoiſõneurs prẽnent la fuite.

pû les rencontrer, il prit en leur place de jeunes Sauvages volontaires, qui se dévoüerent à lui avec une entiere fidelité. Sa reputation s'étoit si avantageusement répanduë de tous côtez, que non seulement plusieurs François dispersez dans les bois, mais un grand nombre de Sauvages venoient de leur propre gré se soumettre à lui, & reconnoître en sa personne l'autorité du Roi. L'accueil favorable qu'il leur faisoit, lui attiroit sans cesse de nouveaux soldats de toutes parts, si bien qu'il repara non seulement par-là le nombre de ses fugitifs, mais il accrut de beaucoup sa troupe, & grossit considerablement son magasin par son trafic & par ses negociations.

Les choses étant dans cette disposition chez les Illinois, M.

de la Sale crut devoir mettre en execution le deſſein de ſes découvertes ; pour cet effet il jetta les yeux ſur M. *Dacan* pour faire la découverte des terres qui ſont le long du fleuve *Miſſiſſipi*, en tirant vers le Nord-Eſt : il choiſit pour l'accompagner, le *Pere Loüis* Recollet, avec quatre François & deux Sauvages : les fournit d'armes, de munitions neceſſaires, & leur donna dequoi trafiquer avec les Nations qu'ils rencontreroient. Ils s'embarquerent le 28. Fevrier de l'année 1680. ſur la riviere des Iſlinois ; la deſcendirent juſqu'au fleuve *Miſſiſſipi*, & pouſſerent leur traite en remontant ce fleuve, juſqu'à quatre cent cinquante lieuës vers le Nord, à ſept lieuës de ſa ſource, en s'écartant de tems en tems d'un côté & d'autre du rivage pour reconnoître les di-

M. Dacã choiſi pour aller découvrir de nouvelles terres.

verſes Nations qui les habitent.

Miſſiſſipi fleuve, ſa ſource.

Ce fleuve ſort d'une grande ſource, du haut d'une colline, qui borde une tres-belle plaine dans le païs des *Iſſati*, ſur le cinquantiéme degré de latitude; A quatre ou cinq lieuës de ſa ſource il ſe trouve ſi fort accrû par cinq ou ſix rivieres qui s'y déchargent, qu'il eſt capable de porter bateau; les environs en ſont habitez par beaucoup de Nations, les *Hanétons*, les *Iſſati*, les *Oua*, les *Tintonha*, les *Nadoüeſſan*. M. *Dacan* fut tres-bien reçû de tous ces Peuples, commerça avec eux, y fit pluſieurs eſclaves, augmenta ſa troupe de pluſieurs Sauvages volontaires, & poſa à deux lieuës de la ſource de ce grand fleuve, les Armes du Roi ſur le tronc d'un grand arbre à la veuë de toutes ces Nations, qui les re-

Ce que fait M. Dacan dans ſes découvertes.

connurent comme celles de leur Prince & de leur Maître souverain ; il y établit aussi plusieurs habitations, l'une chez *les Issati*, où plusieurs Europeans qui s'étoient joints à lui dans sa course, voulurent s'habituer ; une autre chez les *Hanétons* ; une autre chez les *Oua*, un eautre enfin chez les *Tintonha*, ou gens de riviére.

Charmé de la docilité de ces Peuples, & d'ailleurs attiré par le grand commerce des peaux, il s'avança dans les terres jusqu'au Lac des *Arsenipoits* ; c'est un Lac de plus de trente lieuës de tour. Cette Nation toute farouche qu'elle est, le receut fort humainement. Il y fonda une habitation pour les François, & une autre chez les *Chongaskabes*, ou Nation des Forts, leurs voisins.

Lac des Arseni-poits.

Pendant que le sieur Dacan faisoit toutes ces découvertes & ces établissemens, M. de la Sale prit congé des Islinois pour aller à Frontenac, le 8. Novembre de l'année 1680. tant pour apprendre des nouvelles d'une barque qu'il avoit fait depuis peu construire & équipper, que pour faire une reveuë de ses magasins, de ses Forts & de ses habitations.

M de la Sale prend congé des Islinois.

La troisiéme journée, il arriva au grand Village des Islinois, où aprés avoir observé la situation du païs, au milieu de plusieurs Nations, des *Miamis*, des *Outagamis*, des *Kicoapous* des *Ainous*, des *Mascontans*, & de plusieurs autres, arrosé d'une belle riviere, il crut devoir faire bâtir un Fort sur une hauteur qui commande à toute la campagne, tant pour se rendre le maître de tous ces differens

Son arrivée au Village des Islinois.

Peuples, que pour servir de retraite & de rempart à nos François. Ce dessein quelqu'avantageux qu'il pût être, eut pourtant de fâcheuses suites.

Perfidie de deux de ses gens.

Deux malheureux que M. de la Sale avoit envoïez l'automne derniere à *Missilimachinac*, pour s'informer de son nouveau bâtiment, feignirent de revenir lui rendre compte de leur expedition, ils le rencontrerent dans leur chemin à deux lieuës du dernier Village, & lui dirent qu'ils n'avoient rien pû decouvrir de sa barque; Cependant eux mêmes l'avoient brusłée aprés en avoir vendu tous les effets & tout l'équipage aux Iroquois. M. de la Sale se douta bien dés-lors, que sa barque étoit perduë, mais il n'en parut pas moins tranquille; il m'écrivit sur le champ, m'envoïa

avec ſa lettre un plan du Fort qu'il avoit deſigné, & m'ordonna d'y venir inceſſamment travailler, enſuite aprés avoir recommandé l'union & la paix à ces deux nouveau-venus, il continua ſon voïage.

Ces traîtres qui nous avoient déja vendus aux Iroquois, & qui n'attendoient que l'occaſion de nous livrer à ces barbares, impatiens de profiter de l'abſence de nôtre Commandant, ſe hâterent de venir nous joindre: Dés qu'ils m'eurent donné la lettre, je me diſpoſai à partir; eux de leur côté ne trouvant que trop de diſpoſition au mécontement dans les eſprits déja mal intentionnez, firent confidence à leurs anciens compagnons, de leur ſecrette correſpondance avec les Iroquois, & les firent bien-tôt entrer dans leur

leur pernicieux deſſein ſans me défier, je leur recommandai à tous la concorde, & aïant remis le commandement du Fort à celui que je crus le plus fidele, je partis pour me rendre à l'endroit deſtiné pour le Fort que je devois entreprendre. C'étoit un rocher fort élevé : ſur ſa cime il y avoit un terrain uni, étendu, & qui commandoit de tous côtez à une tres-vaſte campagne; j'avois déja tiré quelques lignes pour en jetter les fondemens inceſſamment, lorſque je reçus avis, non ſeulement de la déſertion de nos gens, mais du vol & du pillage qu'ils avoient fait de tout ce qu'il y avoit de plus conſiderable dans le Fort. On peut juger quelle fut ma douleur & ma ſurpriſe: Auſſi-tô je quittai tout pour aller ſur les lieux, je trouvai le Fort pillé &

ſaccagé ; il étoit encore gardé par ſept ou huit François, qui n'avoient pû reſiſter à la violence de ces traîtres : J'avoüe que je fus deſolé de me voir avec une poignée de gens, à la merci des Sauvages, ſans ſecours & ſans munitions. Ce qui fait voir que lors que les ſocietez ſont compoſées de differens eſprits, la diviſion & la meſintelligence y cauſent plus de dommage, que les armes & la violence des propres ennemis. Tout ce que je pûs faire dans une ſi triſte ſituation, ce fut de dreſſer un procez verbal de l'état du Fort, de l'envoïer à M. de la Sale, avec un fidele recit de tout ce qui s'étoit paſſé. Aprés cela je ſongeai à me mettre en état de n'être point inſulté. Le Fort étoit aſſez bien fourni d'armes & de poudre ; je relevai le courage de

nos gens par l'eſperance d'un promt ſecours, que nôtre Chef ne manqueroit pas de nous envoïer, dés qu'il nous ſauroit dans le peril. Enfin je leur remontrai que c'étoit dans ces grands revers de fortune que paroiſſoit le courage & la veritable fidelité; que c'étoit-là une occaſion de ſe ſignaler. A l'égard des Iſlinois, je redoublai mes ſoins pour les ménager, & pour les entretenir dans les mêmes ſentimens à nôtre égard; alors chacun tâcha de me ſeconder, & nous fîmes ſi bien, que nous trouvâmes par leur moïen dequoi nous conſoler, & dequoi reparer en quelque maniere les diſgraces que les nôtres nous avoient cauſées par leur trahiſon.

M. de la Sale aïant receu ma lettre, fit d'abord une exacte recherche de tous ces ſcelerats;

les uns vinrent s'abandonner à ſa miſericorde, les autres furent pris ; il en fit mourir une partie, & pardonna à l'autre. Aprés cela, il travailla à faire quelque nouvelle recruë, & m'écrivit auſſi-tôt de ne me pas décourager, & de l'attendre de pié ferme avec le peu de monde qui me reſtoit. Une année ſe paſſa dans cette attente ; pendant ce tems-là ma petite troupe s'accrut de quelques nouveau-venus, tant François que Sauvages ; & nous ne manquions, graces au Ciel, de quoi que ce ſoit.

Iroquois viennẽt pour attaquer les Illinois.

A peine étions-nous relevez d'un ſi grand revers, que nous nous vîmes retomber dans un plus funeſte danger. Environ le mois de Septembre de l'année 1681. il parut tout d'un coup à un quart de lieuë du Camp des

Iſlinois un gros de ſix cens Iroquois, armez les uns de fleches, les autres d'épées, de pertuiſannes, quelques-uns même d'armes à feu. Les Iſlinois à cet aſpect rentrerent dans leurs premiers ombrages contre nous, & nous ſoupçonnerent plus que jamais d'intelligence avec leurs ennemis.

Me voïant entre deux écueils, ſoupçonné par les Iſlinois, preſſé par les Iroquois, je fis tous mes efforts pour raſſurer les premiers : pour cet effet je m'offris d'aller trouver les Iroquois dans leur Camp, pour tâcher de les arrêter, & de les faire entrer en quelque accommodement ; en tout cas je proteſtai aux Iſlinois de partager tout le peril avec eux, à quoi j'ajoûtai qu'il n'y avoit pas de tems à perdre, & qu'il faloit ſur l'heure

se mettre en défense. Persuadez par ce discours qui témoignoit ma bonne foi, ils me conjurerent de faire un effort pour tâcher de porter leurs ennemis à la paix; me donnerent un esclave pour me servir de truchement, & un Islinois pour être garant de tout ce que j'avancerois de leur part, & dés ce moment ils renvoïerent leurs femmes & leurs enfans dans les bois; aprés cela chacun courut aux armes, & se mit en état de combattre.

Leur armée divisée en deux parties.

L'Armée des ennemis, divisée en deux aîles, étoit commandée par deux Generaux; l'un nommé *Tagancourte*, chef des *Tsonuontouans*; l'autre *Agoustot*, Chef des *Desouatages*; celle des Islinois ne faisoit pas cinq cens hommes; nous n'étions que vingt François tout au plus. Nos gens mêlez parmi eux les

aidoient à bien dresser leurs bataillons, & tâchoient de les encourager par leur exemple. Je me détachai de nôtre petite armée, avec un Islinois & deux François seulement : Comme je m'avançois vers les ennemis, leur aîle gauche s'avançoit vers nos gens, qui les attendoient de pié ferme & avec beaucoup de resolution.

Dés que ces Barbares me virent approcher, ils tirerent sur nous, mais personne n'aïant été blessé, je conseillai à l'Islinois & à nos deux François de se retirer, & comme je n'allois pas là pour combattre, mais pour être le mediateur de la paix, je voulus prendre sur moi tout le peril de ma députation ; je presentai d'aussi loin que je pûs aux ennemis un Collier ; c'est la coûtume parmi les Sauvages de

Coutume observée parmi les Sauvages.

faire leurs propositions de paix avec des colliers, qui sont chez eux autant de marques d'alliance & d'union : je m'avançai sur la foi de ce gage. A peine fus-je entré dans leur Camp que je me vis saisi par ces perfides ; l'un m'arracha brusquement le collier de la main, un autre me porta un coup de couteau dans le sein, mais par bonheur le coup aïant glissé sur une côte, je ne fus que legerement blessé, & les plus raisonnables de l'assemblée m'aïant donné quelque secours, soit par l'application d'un certain baume, soit par le moien de quelque bande on arrêta le sang, & aprés m'avoir donné le tems de me remettre, on me conduisit jusqu'au milieu du Camp avec mon Interprete. Là on me demanda le sujet de mon arrivée ; mes forces étoient bien

diminuées à cauſe du ſang que j'avois perdu ; mais j'avois toujours le cœur bon, & ſans m'étonner, ni de leur grand nombre, ni de leurs menaces, je leur repreſentai le tort qu'ils avoient, d'avoir violé en ma perſonne le droit des Gens, qui doit être reſpecté de tout le monde, & l'injure qu'ils faiſoient au Roi mon Maître & à tous les François, de venir ſans ſujet faire la guerre à une Nation qui étoit dans ſon alliance & ſous ſa protection ; Que s'il leur reſtoit quelque conſideration pour nôtre invincible Prince & pour nous, ils ſe deſiſtaſſent de cette guerre ; qu'ils regardaſſent les Iſlinois comme leurs freres & nos bons amis ; que nous trouvant unis dans cette rencontre, & ne faiſant preſque qu'un même corps avec nous,

Deputés des Iroquois.

ils ne pouvoient conſpirer leur perte, ſans conſpirer en même tems la nôtre; qu'il ne leur étoit ni glorieux de tremper leurs mains dans le ſang de leurs compatriotes, ni trop avantageux pour eux de s'attirer de tels ennemis que les François; que quelque grande que fût leur valeur, le peril étoit bien égal dans cette occaſion pour les deux partis, puiſque les Iſlinois étoient au moins au nombre de 600. combattans, & que nous étions bien prés de deux cent dans nôtre troupe. (Il eſt bon quelquefois de n'accuſer pas tout-à-fait juſte, & ſur-tout à la guerre;) Qu'ainſi ce n'étoit ni manque de forces ni defaut de courage, que je venois les inviter à la paix, mais par un pur principe d'amitié pour les uns & pour les autres. J'ajoûtai à tout cela, que c'étoit au

nom de toute nôtre Nation, de M. le Comte de *Frontenac* leur Pere, au nom même de nôtre grand Monarque, que je leur faisois cette priere, & leur protestai en même tems que je ne plaindrois pas le sang que j'avois perdu dans cette negociation, si j'avois le bonheur de recevoir de leur part une favorable réponse.

Pendant que je leur tenois ce discours, ou que mon Interprete le leur faisoit entendre, on escarmouchoit de part & d'autre, & quelque tems aprés, un de leurs gens vint donner avis du combat à un des Generaux, & lui dit même que leur aîle droite commençoit à plier, & qu'on avoit reconnu parmi les Islinois quelques François qui faisoient grand feu sur eux. Ce fut un contretems fâcheux pour

moi ; je remarquai que ces Barbares me regardoient d'un œil feroce, & ſans autre façon ils commençoient à deliberer ſur ce qu'ils feroient de ma perſonne : je me preparois à tout évenement, lorſqu'un de la compagnie s'étant poſté derriere moi, & tenant un raſoir dans ſa main, me levoit de tems en tems mes cheveux ; Je me retournai vers lui, & je vis bien à ſa contenance & à ſa mine, que ſon deſſein étoit de m'enlever la chevelure, c'eſt-à-dire de me couper la gorge ; car c'eſt la coûtume parmi ces Peuples ſauvages, quand ils vont en parti, ou à la chaſſe, s'ils rencontrent un François, ou quelqu'autre de quelque nation qu'il puiſſe être, de lui couper la tête, & de lui enlever la peau de deſſus le crâne avec les cheveux

Court riſque d'être égorgé.

en forme de calotte; ce qui eſt chez ces Barbares le plus glorieux trophée par où ils puiſſent ſe ſignaler; ſi bien que m'étant apperçû que ce jeune Iroquois vouloit s'acquerir cette marque d'honneur à mes dépens, je le priai fort honnêtement de vouloir du moins ſe donner un peu de patience, & d'attendre que ſes Maîtres euſſent decidé de mon ſort. *Tagancourte* vouloit qu'on me fît mourir, *Agouſtot*, ami de M. de la Sale, vouloit qu'on me donnât la vie; celui-ci l'emporta ſur l'autre, & ce fut une eſpece de prodige chez un peuple ſi inhumain, que la clemence prévaluſt ſur la cruauté. En un mot ils conclurent unanimement de me renvoïer pour porter de leur part aux Iſlinois parole d'une paix entiere & d'une parfaite réü-

Eſt renvoïé avec propoſition de paix.

nion. Soit qu'il y eût de la ſincerité ou de la diſſimulation dans cette propoſition, le plaiſir de me tirer de leurs mains guérit à demi ma bleſſure ; cependant pour mieux me perſuader de la bonne foi de leurs intentions, ils me chargerent d'un beau collier de porcelaine, comme d'un gage d'union, & me prierent de leur témoigner qu'ils ſouhaitoient deſormais de vivre avec eux en veritables freres, & comme enfans communs de M. le Gouverneur ; j'étois cependant ſi foible & ſi fatigué, qu'à peine pouvois-je me ſoutenir ſur mes pieds.

Je rencontrai en m'en retournant le Pere *Gabriël de la Ribonde*, & le Pere *Hanoble Membré*, qui venoient s'informer de mon ſort. Dés qu'ils me virent

pâle, défait, tout en sang, me traînant avec peine, ils ne furent pas moins saisis de douleur que d'étonnement; ma blessure & la perte de mon sang les affligeoit, mais ils étoient un peu consolez de me voir encore en vie, & ne pouvoient assez me témoigner leur joie de ce que ces Barbares ne m'avoient pas entierement tué. Nous allâmes ensemble trouver les Islinois; je leur repetai à peu prés les mêmes discours que les Iroquois m'avoient tenus, & leur presentai de leur part, le collier de paix. Cependant je leurs fis entendre qu'il ne faloit pas trop se fier à leurs propositions, ni à leur present, & qu'autant que j'en pouvois juger, ils n'étoient pas venus-là pour s'en retourner sans rien faire; qu'ils étoient trop jaloux de leur gloire pour

Ce qu'il raporte aux Islinois.

ne rapporter de leur courſe, que l'honneur de s'être racommodez avec un Peuple, qu'ils prétendoient ſoumettre; Qu'ainſi à mon ſens, toutes ces belles paroles, toutes ces demonſtrations d'amitié n'étoient que des apparences trompeuſes pour les mieux ſurprendre.

Les Iſlinois n'eurent pas beaucoup de peine à croire & à ſe perſuader tout ce que je leur dis; ils ſe mirent cependant en devoir de répondre à leurs propoſitions par des préſens reciproques & par une nouvelle ambaſſade; il y avoit eu pendant tout ce tems une ſuſpenſion d'armes: les jeunes Iſlinois contens d'avoir repouſſé, aux dépens de quelques-uns des leurs, les premieres attaques de leurs ennemis, ne voulurent point s'expoſer à un nouveau combat, & préfererent le plaiſir

Ce que font les Iſlinois.

plaisir de la chasse à une gloire perilleuse ; ainsi la plupart prirent ce moment pour décamper, & deserterent ; Ceux qui étoient restez, se voïant abandonnez des plus braves, & appercevant venir à eux les ennemis en corps de bataille, ils n'eurent pas l'assurance de les attendre, comme ils ne se croïoient pas assez forts pour se défendre, ils prirent le parti de leur abandonner le terrain, & d'aller chercher ailleurs une nouvelle demeure ; ils allerent rejoindre leurs familles à trois lieuës de là.

Les ennemis se jetterent dans leur camp entierement abandonné ; quelques François qui resterent, deux Peres Recollets & moi nous nous renfermâmes dans nôtre Fort ; au bout de deux jours les Islinois aïant paru sur une hauteur en assez grand nom-

bre, & dans une contenance assez fiere, les Iroquois nous soupçonnerent de quelque intelligence avec eux, & crurent que c'étoit nous qui les avions rappellez. Comme ils les croïoient en plus grand nombre qu'ils n'étoient en effet, & que d'ailleurs ils avoient éprouvé leur valeur dans la derniere occasion, ils me prierent de vouloir être leur mediateur pour moïenner encore un nouveau traité de paix entre les deux Nations : j'acceptai volontiers cette mediation, ils me donnerent un des plus considerables des leurs pour me servir d'ôtage; j'allai trouver les Iſlinois, & le Pere *Zenoble* eut la bonté de m'accompagner. Dés que je fus dans le camp des Iſlinois, je leur proposai les offres de leurs ennemis, & leur dis qu'ils étoient

Mediation entre les Iſlinois & les Iroquois

prests d'étouffer toutes sortes d'inimitiez ; que j'amenois avec moi, pour garant de leur bonne foi, un jeune Iroquois des plus considerables de la Nation.

Les Islinois m'écouterent avec beaucoup de plaisir, me chargerent de les assurer de leur entiere correspondance, me laisserent le maître des articles de la paix, & me promirent de leur envoïer sur l'heure un ôtage de pareille consideration, cependant ils me prierent de ne point perdre de tems, & d'aller incessamment traiter cette affaire.

Je voïois les choses en trop bon chemin pour ne pas me promettre un bon succés de ma médiation. Aprés avoir pris un leger rafraichissement chez eux, je me hâtai d'aller conclurre avec les Iroquois ; je leur portai parole d'un entier consentement

de la part des Iſlinois, & leur dis en même tems qu'ils avoient mis à ma diſpoſition cette affaire; que, s'ils vouloient, nous irions ſur l'heure même travailler aux conventions pour établir une paix ſtable, ſolide & de longue durée. Là-deſſus l'ôtage Iſlinois arriva, qui confirma les Iroquois dans la croïance de tout ce que j'avois avancé, mais il gâta tout par ſon imprudence: car aprés avoir loüé leur valeur & leur generoſité, il avoüa avec trop d'ingenuité, que le nombre de leurs combattans n'étant tout au plus que de quatre cent, ils recevoient leurs propoſitions de paix comme une grace dont toute ſa Nation leur étoit tres-obligée, & que pour marque de reconnoiſſance ils étoient preſts de leur envoïer quantité de caſtors & nombre d'eſclaves. Qui ne

Imprudence d'un Iſlinois.

ſait que lorſqu'il s'agit d'accommodement, ou de traitté, le trop de ſincerité ou d'empreſſement recule ſouvent les affaires loin de les avancer ? En effet les ennemis qui juſques-là ſur ce que je leur avois dit, avoient eu la moitié de la peur, & qui même croïoient le nombre de leurs ennemis beaucoup plus grand qu'il n'étoit en effet, reprirent toute leur fierté, & me firent de ſanglans reproches de ce que je leur avois fait les Iſlinois beaucoup plus forts & plus nombreux qu'ils n'étoient; que je leur avois arraché la victoire des mains par cette tromperie, & qu'ils devroient me faire païer aux dépens de ma vie la perte du butin qu'ils auroient fait, ſans moi, ſur leurs ennemis.

J'eus bien de la peine à me tirer de ce mauvais pas, cepen-

dant je leur fis entendre que ce que l'ôtage venoit de leur dire, n'avoit rien d'incompatible avec ce que je leur avois dit ; que dans le tems de leur arrivée, les Illinois étoient du moins au nombre de six cent combattans, mais que beaucoup avoient deserté ; qu'au reste mes intentions avoient toujours été tres-bonnes, & que tout mon but n'avoit été qu'à faire parvenir les choses à un sincere accommodement. Au surplus je leur representai qu'ils s'étoient rendus les maîtres de leur camp & de leurs terres, qu'ils étoient en état d'imposer telle loi à leurs ennemis qu'ils souhaiteroient ? Ne vous est-il pas assez glorieux, *ajoûtai-je*, d'accorder la paix à des gens qui s'offrent même de l'acheter ? Les Iroquois se rendirent, ou plutôt firent semblant de se ren-

dre à mes raisons, me regarderent d'un œil un peu plus riant, & renvoïerent l'Islinois dans le camp dire à ceux de sa Nation, qu'ils le prioient de se rendre le lendemain dans le leur pour y conclure une solide paix.

Entrevuë des Islinois & des Iroquois.

Les Principaux des Islinois ne manquerent pas de se trouver le lendemain au rendez-vous, avec leurs castors & leurs esclaves: les Iroquois les reçurent fort honnêtement, leur promirent de les remettre au premier jour en possession de leurs habitations, & leur offrirent en même tems divers colliers avec quelques pelleteries. Par le premier collier ils demandoient pardon au Gouverneur des François de ce qu'ils étoient venus troubler une Nation qui vivoit sous leur protection: par le second, ils faisoient la même civilité à M.

de la Sale ; & par le troiſiéme ils juroient aux Iſlinois une éternelle alliance. Les Iſlinois leur firent les mêmes proteſtations, aprés quoi chacun ſe retira.

Perfidie des Iroquois.

Pendant que ces deux Nations ſe donnoient de mutuelles aſſurances d'amitié, j'appris de bonne part, que les Iroquois faiſoient faire des canots d'écorce d'orme, à deſſein de pourſuivre les Iſlinois le long du fleuve pour les perdre & pour les exterminer. Comme j'accompagnois un des principaux Iſlinois, il me demanda ce que je penſois de leur reconciliation ; je lui répondis franchement qu'il n'y avoit pas grand fond à faire ſur la parole de ces perfides ; que j'étois aſſuré qu'ils faiſoient travailler à des canots pour les ſuivre ſur leur riviere ; que s'ils m'en croïoient ils profiteroient du

tems,

tems, & se retireroient en quelqu'autre contrée où ils tâcheroient de se bien fortifier pour se mettre à couvert de leur surprise: l'Islinois donna dans ma pensée, me remercia de mon conseil, & nous étant separez, il s'en alla rejoindre ses gens, & je me retirai dans nôtre Fort.

Le huitiéme jour de leur arrivée & le dixiéme de Septembre, les Iroquois me firent appeller à leur Conseil avec le Pere *Zenoble*, & nous aïant fait asseoir, ils firent mettre six paquets de castors devant nous; ensuite m'adressant la parole, ils me dirent que leur Nation nous offroit ces presens, & nous prioit en même tems de vouloir donner de leur part les deux premiers paquets à M. le Comte de Frontenac, leur pere, & de l'assurer

Nous font des presens.

qu'ils ne vouloient plus manger des Iſlinois, ſes enfans ; qu'ils me donnoient le troiſiéme pour ſervir d'emplâtre à ma plaïe ; que le quatriéme nous ſerviroit d'huile, au Pere *Zenoble* & à moi, pour nous frotter les jambes dans le cours de nos voïages ; que par le cinquiéme ils nous exhortoient à adorer le Soleil ; & qu'enfin par le ſixiéme ils nous ſommoient de décamper le lendemain, & de nous retirer dans nos habitations françoiſes.

Reconnoiſſance que les François leur en témoignent.

Je ne manquai pas de les remercier au nom de toute nôtre Nation, tant de la conſideration qu'ils avoient témoignée avoir pour M. le Comte de Frontenac & pour M. de la Sale, que du bon traitement qu'ils avoient fait aux Iſlinois, nos bons amis, & des bonnes huiles, ou em-

plâtres dont ils nous avoient gratifiez, le Pere *Zenoble* & moi. Je les ſuppliai auſſi de vouloir toujours conſerver les mêmes ſentimens pour les uns & pour les autres ; aprés quoi je leur demandai quand ils partiroient eux-mêmes, & quand ils remettroient les Iſlinois dans leurs terres, ſelon leur promeſſe. Cette demande leur parut un peu bruſque ou trop hardie : je ne l'eus pas plûtôt faite, qu'il s'éleva un grand murmure parmi eux ; il y en eut quelques-uns qui me répondirent, que *puiſque j'étois ſi curieux, ils alloient me le dire ; que ce ſeroit aprés avoir mangé quelques-uns de nos freres, ou des Iſlinois.* Aïant entendu ce diſcours, je repouſſai avec le pié leur preſent, & leur témoignai que puiſqu'ils avoient ce deſſein, je n'avois pas beſoin

Incidét fâcheux

de leur preſent, loin de vouloir l'accepter ; qu'au reſte je partirois ſans leur ordre & ſans leur congé, quand il me plairoit. Leurs chefs s'étant auſſi-tôt levez, nous dirent que nous pouvions nous retirer. Auſſi-tôt un *Abenaguis* qui étoit parmi eux, & de mes anciens amis, s'approcha de moi pour me dire que ces gens étoient fort piquez contre moi, & me conſeilla de me retirer le plus vîte que je pourrois. Je profitai de ſon avis, nous nous retirâmes, le Pere *Zenoble* & moi, & nous doublâmes le pas vers nôtre Fort, où nous étant renfermez, nous nous mîmes ſur nos gardes durant la nuit, réſolus de nous bien défendre en cas que nous fuſſions attaquez.

Quand nous nous vîmes en ſureté, nous raiſonnâmes quel-

que tems sur la dissimulation & sur l'infidelité de ces peuples, sur l'état de nos affaires, & sur le peril que nous avions couru dans ce dernier Conseil. Le Pere *Zenoble* me blâmoit de ma brusquerie, me disant qu'il est quelquefois bon, & même necessaire de se ménager, quand on n'est pas le plus fort, dans l'esperance de trouver des occasions plus favorables : Mais je lui dis que souvent la fermeté qu'on fait paroître, a souvent un meilleur effet, que la bassesse & la soumission ; que les ames cruelles ne s'attendrissent jamais par des supplications, & des actions rampantes, au lieu que souvent elles se rendent à la vigueur & à la resistance ; qu'au reste, lorsqu'il y a du danger, il vaut mieux prendre le parti d'un homme de cœur, que celui d'un lâche ; que

Exemple d'une fermeté inébranlable.

dans cette derniere occasion j'avois voulu repousser le mépris par le mépris ; qu'aïant entrevû la mauvaise volonté des Iroquois, accompagnée même de raillerie, j'avois crû devoir rebuter ce qu'ils ne me presentoient que pour se mieux moquer de moi, & leur témoigner par ma réponse, ma fermeté dans le peril, plûtôt que d'en venir à des prieres ou à des flateries inutiles. Cependant voïant bien que nous n'étions pas en état de rester plus long-tems, nous emploïâmes le reste de la nuit à faire nôtre équipage pour le lendemain ; nous étions encore quinze François dans le Fort, les deux Peres Recollets & moi. Cinq François voulurent être de ma compagnie, les autres se resolurent d'aller rejoindre les Illinois, ou d'aller chez

quelqu'autre Nation. Nous partageâmes nos munitions, nos armes & nos effets, & chacun fit son paquet.

Le lendemain onziéme Septembre de l'année 1681. dés la pointe du jour, chacun prit son ti, & nous nous embarquâmes les deux Peres, les cinq François & moi dans un canot, sur la riviere des Illinois. Aprés cinq lieuës de chemin nous mîmes à terre pour secher quelque pelleterie, & pour raccommoder nôtre canot qui prenoit eau de tous côtez. Pendant ce tems-là le Pere *Gabriel* me dit qu'il s'en alloit le long du rivage dire son Office. Je l'avertis de ne point s'écarter à cause que nous étions entourez d'ennemis : La beauté du climat, la douceur de l'air, l'agrément & l'aspect de la campagne chargée de

Le Pere Gabriel massacré par les Sauvages.

beaux arbres & couverte de vignes l'engagerent à aller un peu trop avant, & le firent tomber dans le piege que je lui avois predit. Cependant le jour finiſſoit, & voïant que ce Pere ne revenoit point, j'entrai dans quelque chagrin de ſon retardement. Le Pere *Zenoble* n'en avoit pas moins que moi; nous allâmes le chercher de tous côtez avec un de nos gens; nous rencontrâmes ſa piſte, nous la ſuivîmes quelques pas, mais bien-tôt aprés nous la trouvâmes coupée par pluſieurs autres qui nous empêcherent de ſuivre celle du bon Pere; de ſorte qu'aprés avoir couru de tous côtez, au commencement de la nuit nous fîmes un grand feu ſur le rivage pour lui ſervir de ſignal: nous paſſâmes même de l'autre côté de la riviere, l'appellant de tems en tems à

haute voix. Tous nos cris, tous nos pas furent inutiles: ce Religieux aïant été malheureusement rencontré dans un lieu écarté, par une troupe de Sauvages nommez *Quicapous*, fut entraîné dans le bois, & là il fut massacré par ces Barbares, qui lui couperent la tête, & lui prirent son Breviaire qu'un de la troupe vendit ensuite à un Pere Jesuite, de qui nous avons depuis appris ces particularitez; Ainsi mourut ce bon Religieux agé de soixante dix ans, au milieu des prieres & des cantiques divins, par les mains de ces malheureux, pour le salut desquels il étoit venu dévoüer sa vie.

Aprés ces vaines recherches, nous ne laissâmes pas de l'attendre le lendemain jusqu'à midi: enfin n'y aïant plus d'esperance

de le voir revenir, triſtes que nous étions, nous nous embarquâmes ſur la même riviere, & la remontâmes à petites journées, toûjours dans l'attente du Pere Gabriel. Aprés environ un mois de navigation, nous prîmes terre à deux journées du grand Lac des Iſlinois; nous y conduiſîmes nôtre bagage par des traîneaux. Etant embarquez environ le 20. Octobre ſur ce Lac, nous navigeâmes huit ou dix jours; un coup de vent nous porta ſur un bord, à vingt lieuës du grand Village de *Potavalamia*. Les vivres nous manquant nous fûmes obligez de prendre terre, & de glaner dans les bois: Comme j'étois extrémement affoibli par une fiévre qui me conſumoit, & que d'ailleurs mes jambes étoient fort enflées, nous ne pouvions gueres avancer: Ce-

Frãçois obligez de glaner dãs les bois.

pendant à force de nous traîner, nous arrivâmes, à la saint Martin, audit Village dont je viens de parler, où nous ne trouvâmes personne, & par consequent nul secours pour nous rétablir. Nous avançâmes dans le desert, où nous rencontrâmes heureusement du blé d'Inde, avec lequel nous fîmes de la boüillie durant quelques jours : Etant munis de cette petite provision nous regagnâmes le Lac, & nous y étant rembarquez, aprés deux jours de navigation un vent de large nous porta à terre ; nous abordâmes à une rade où nous trouvâmes des traces fraîches, qui nous conduisirent jusqu'à un autre Village des *Poutoualamis*, mais entierement abandonné ; il y avoit cependant encore quelque reste de blé d'Inde, & quelque peu de cerf bou-

canné ; nous ne negligeâmes pas ce petit secours, que le hazard nous presentoit, & nous en étant fournis, le lendemain nous prîmes le chemin de la Baye des *Puans*, traînant toujours nôtre canot & nôtre bagage, & nous y arrivâmes vers la fin du mois de Novembre.

Baye des Puans.

Cette Baye est un regorgement du Lac au dedans des terres ; l'embouchure en est étroite, & va toûjours en s'élargissant : son circuit est de plus de dix lieuës : il y a dans son enceinte une avance du lac, qu'on appelle, *l'ance à l'esturgeon*. Celle-cy s'appelle *l'ance à l'esturgeon*, parce qu'il y a dans cet endroit plusieurs poissons de cette espece. Nous nous y reposâmes quelques jours avec des Sauvages qui faisoient la chasse des Castors aux environs ; c'estoient

des *Poutoualamis* qui nous regalerent de bœuf & de cerf boucanné, & qui nous voulurent bien donner le plaisir de la Chasse.

Comme tout ce païs est coupé par un nombre infini de ruisseaux, ou de petites rivieres bordées de gros arbres, & que les bois y sont pleins de trembles, dont les petites feüilles & les branches les plus tendres servent de nourriture aux Castors, ces animaux s'y plaisent fort, & y sont en tres-grand nombre.

Castors animaux amphibies.

Ce sont, comme l'on sait, des amphibies, qui ne peuvent se passer de l'eau, de l'air, & de la terre: ils sont presque aussi gros que des moutons, mais beaucoup plus petits; leurs jambes sont courtes, leur quatre pattes approchent de celles

des Singes, pour leur ſouplesſe; leur muſeau eſt long, armé de dents tres-fortes, leur corps eſt revêtu d'une ſoïe longue & fine, mais leur queuë eſt un aſſemblage de pluſieurs cordons tres-durs, qui eſtant d'un fort petit volume ſur le croupion, ſe développent enſuite, & forment en s'élargiſſant la baſe d'un triangle, elle leur ſert comme de maſſe ou de truelle pour taper la terre molle. Leur inſtinct admirable paroît dans leur bâtiment; ils ſe logent dans de petites cabannes qu'ils ſe bâtiſſent eux-mêmes; & quand il eſt queſtion de ſe loger, ils cherchent enſemble un lieu commode pour leur habitation. C'eſt pour l'ordinaire dans le lit de quelque riviere qui ne ſoit ni trop large, ni trop profonde, ſur le bord

Leur inſtinct.

de laquelle il y ait quelque gros arbre, dont le tronc panche vers l'eau. Quand ils ont trouvé un lieu qui leur convient, ils font entre eux un cercle; ils se regardent comme s'ils vouloient tenir conseil. En effet, on remarque qu'ils s'assemblent toûjours en nombre impair, tels que sont; cinq, sept, neuf, onze, comme s'ils vouloient qu'il y en eût un qui decidât; ensuite, la premiere chose qu'ils font, c'est de couper l'arbre qui est au bord de la riviere; ils le prennent ordinairement à un pié & demi de terre, & le tranchent tout au tour de haut en bas, si bien qu'aprés l'avoir coupé, l'arbre tombe toûjours dans l'endroit & dans le sens qu'ils veulent; & c'est justement au travers de la riviere pour en arrester, ou du moins pour en

rallentir le cours ; ſi les branches de l'arbre empêchent qu'il n'appuïe bien contre le fonds, ils ne manquent pas de les couper bien-tôt, & de faire un bon ciment d'un côté & d'autre avec des pierres, des branches, & du limon, pour former exactement le paſſage à l'eau : Si l'arbre n'a pas aſſez de longueur pour joindre les deux bords, ils en vont couper un autre au rivage oppoſé, ou s'ils n'en rencontrent pas, ils font des eſpeces de bâtardeaux, pour arrêter le cours de l'eau ; mais comme la riviere pourroit inonder, ou rompre la digue par ſa violence, ils laiſſent de diſtance en diſtance quelques ouvertures à la chauſſée par où l'eau puiſſe s'écouler ; c'eſt ainſi qu'ils commencent leur bâtiment, enſuite ils ſe mettent à maſſonner

maſſonner au pié de leur ouvrage : pour tout ciment ils prenent du limon qu'ils battent & rebattent avec leur queuë ; ils le mettent couche ſur couche, juſqu'à ce qu'ils ayent élevé leur édifice trois pieds de haut ; ils le voutent, le poliſſent en dedans d'une maniere tres-propre ; ils ſe font ainſi trois petits pavillons, qui communiquent les uns aux autres ; l'un eſt pour leur gîte ; l'autre pour garder leur proviſion ; & le dernier pour leur neceſſité ; ce qu'il y a de plus merveilleux en ceci, c'eſt que dans l'un de ces appartemens, ils creuſent un baſſin, une eſpece d'aqueduc, ou de canal ſouterrain qui va juſqu'à la riviere ; ce baſſin ſert de reſervoir dans lequel ils moüillent toujours leur queuë, faute de quoi ils mourroient bien-tôt ; & en

cas de peril, leur canal leur sert de refuge, & de chemin dérobé pour gagner la riviere. Si pendant qu'ils bâtissent, quelqu'un de la troupe a écorché sa queuë à force de taper la terre, il renverse sa queuë sur son dos, pour montrer au reste de la troupe, qu'il n'est plus en état de travailler.

Chasse aux castors.

Leur digue & leur cabanne étant faites, les Sauvages pour les en chasser, n'ont qu'à courir les petites rivieres, & dés qu'ils apperçoivent la chaussée, ils peuvent compter que la cabanne du Castor n'est pas loin: ils s'en approchent d'aussi prés qu'ils peuvent; dés que le Castor voit ou entend les chasseurs, il s'enfonce dans son bassin, & suivant le courant de l'eau par dessous terre, il se retire dans le lit de la riviere; mais comme

il ne peut se passer d'air, il leve de temps en temps la tête hors de l'eau, & le Sauvage prend ce moment, si c'est en été, pour le tuer dans l'eau même, & ne manque pas de le percer de son trait; ou si c'est en hyver, quand les rivieres sont glacées, n'y ayant pas moyen de le tirer, le chasseur fait divers trous dans la glace, d'espace en espace, & se couche tout auprés sur le glacis; le Castor passant par dessous, leve la tête hors du trou pour respirer, alors le chasseur enfonce & glisse la main sur le corps du Castor qui nage; mais quand il a passé jusqu'à l'endroit où la queuë s'élargit, le chasseur sert la main, & l'empoignant fortement, le tire & le jette sur la glace, comme il ne marche que fort lentement, on le ratrape aussi-tôt, &

l'on l'assomme. On trouve quelquefois des huit ou dix chaussées dans l'espace de deux lieuës, aucun castor n'en échappe. Nous eûmes le plaisir de cette chasse pendant huit ou neuf jours, quoique le temps fust extrémement froid.

Aprés nous être un peu refaits, & munis de quelques provisions, nous nous remîmes sur le Lac le 7. Decembre, & ayant pris à droite pour aller à *Missilimachinac*, un vent contraire nous arrêta pendant huit jours, & nous força d'aller relâcher au même endroit d'où nous étions partis: par malheur les Sauvages n'y étoient plus, mais ils y avoient laissé quelques restes de cerf boucanné, nous cabannâmes du mieux que nous pûmes, & nous allumâmes grand feu pendant toute la nuit, mais nous

fîmes une tres-méchante chere: cependant le vent changea, & nous crûmes pouvoir faire voile le lendemain; mais l'ance s'étant trouvée toute glacée, il falut se résoudre d'aller par terre. Comme nous étions dans ce dessein, la maladie d'un de nos François nous arrêta. Je me disposai à chercher du secours dans le bois avec quelqu'autre de la troupe. Dans ce même moment deux Sauvages *Ontnoüas* se présenterent, & s'offrirent de nous conduire dans un village voisin, où ils nous assurerent que nous serions bien reçus: nôtre malade prit courage, ayant entendu des offres si agreables, & nous partîmes à l'heure même. Aprés trois bonnes heures de chemin, nous arrivâmes à un village des *Poutoüalamis*, où nous fîmes rencontre de plusieurs François

Secours que deux Sauvages donnét aux François.

habituez avec ces Sauvages, & les uns & les autres nous y firent un accueil favorable.

Habitation de Jesuites

Aprés deux jours de séjour, le Pere *Zenoble* ayant appris que les Jesuites avoient une belle habitation au fond de la baye, & croïant qu'il étoit plus séant à un homme de son caractere, d'aller dans une maison religieuse, que de demeurer parmi des Sauvages, hommes libertins, il alla hyverner avec ces Peres : pour moi je passai agréablement le reste de l'hyver avec ma troupe dans ce même village, jusqu'au commencement du Printems.

Chasse aux Bœufs.

Vers le milieu du mois de Mars de l'année 1682. l'herbe étant déja grande dans les prez, j'y pris quelquefois le divertissement de la chasse aux Bœufs: Ces animaux sont de la moitié

plus grands que les nôtres ; leur poil eſt une eſpece de toiſon tres-fine, & fort longue ; leur paleron eſt d'une grandeur extraordinaire ; leurs cornes recourbées ſont d'une hauteur prodigieuſe ; leurs yeux ſont grands à faire peur ; ils vont toujours attroupez, la moindre troupe eſt de trois ou quatre cent ; quand ils défilent, ils font de grands chemins battus, où l'herbe eſt toute foulée : au reſte, ils ſont ſi ſauvages, qu'ils s'effarouchent au moindre bruit, ou à la moindre approche des hommes ; ils paiſſent dans de vaſtes prairies, où l'herbe eſt extrémement haute. Pour en faire une bonne chaſſe, les Sauvages les entourent de loin ; cependant l'un d'eux ſe gliſſe ſous l'herbe juſqu'au milieu du troupeau, & dés qu'il eſt venu là, il s'éleve tout

d'un coup en sursaut en faisant un grand cri, les bœufs prennent aussi-tôt l'épouvante, les uns courent d'un côte, & les autres d'un autre; les Sauvages rangez en cercle les tirent de toutes parts, & comme ces animaux, tout blessez qu'ils sont, ne laissent pas de courir sur celui qui les a tirez, pour prévenir ce danger, le chasseur adroit les vise à la cuisse, ou à la hanche, ou à quelque jambe, & ne manque pas de leur fracasser l'os; ce qui met l'animal dans l'impossibilité de courir aprés le coup; Comme aucun trait ne porte à faux, autant de coups tirez sont autant de bœufs par terre; de sorte que vingt chasseurs blesseront quelquefois plus de quarante ou cinquante bœufs, qu'ils vont ensuite assommer à coups de massuë. Ce qu'il

qu'il y a de merveilleux en ceci, c'eſt le fracas que fait le trait tiré par le Sauvage: car outre la juſteſſe & la rapidité du coup, la force en eſt ſurprenante, d'autant plus que ce n'eſt ou qu'une pierre, ou qu'un os, ou quelquefois un morceau de bois tres-dur, mis en pointe, & ajuſté au bout de la fléche, avec de la colle de poiſſon, lequel fait ce terrible effet. Quand les Sauvages vont à la guerre, ils empoiſonnent la pointe, ou l'extrémité de leur dard; en-ſorte que s'il reſte dans le corps, il faut mourir; l'unique reſſource qu'il y a en cette occaſion, c'eſt d'arracher le trait par l'autre côté de la plaïe, en cas qu'il traverſe; ou s'il ne traverſe pas, c'eſt de faire une contre-ouverture, & de l'arracher; aprés quoi ils connoiſſent par inſtinct

certaines herbes, dont l'application emporte le venin, & les guerit.

Je reſtai le mois de Mars dans ce même lieu : le Pere *Zenoble* vint m'y retrouver au Printems, & nous eſtant allez rembarquer à l'ance que nous avions quittée, nous allâmes enfin aborder à *Miſſilimachinac*, au commencement d'Avril, à deſſein d'y attendre M. de la Sale.

Depuis l'onziéme de Septembre 1681. que nous prîmes congé des Iſlinois, juſqu'au 1. d'Avril, ſept mois s'étoient écoulez : Pendant cet intervale, M. de la Sale, ſur l'avis que je lui avois donné par ma lettre, étoit deſcendu chez les Iſlinois, avec une bonne recruë, dans le deſſein de nous ſecourir. Les Iroquois avertis de ſa deſcente, craignant de ſe trouver entre

deux armées, s'en étoient retournez, & les Iſlinois étoient rentrez dans leurs poſſeſſions. M. de la Sale n'en trouva pourtant que quelques-uns, les autres étant allé hyverner dans les bois; il exhorta ceux qui étoient reſtez, de rapeller leurs gens, les aſſurant qu'il alloit bâtir un Fort, qui les mettroit à couvert de l'invaſion de leurs ennemis; viſita celui de *Crevecœur*, qui étoit toujours en même état, y mit une petite garniſon de quinze ou ſeize François, avec un Commandant, des munitions & des armes. Enſuite il remonta la riviere juſqu'au grand village, où pluſieurs familles Iſlinoiſes étoient revenuës; travailla aux enceintes de ſon nouveau Fort, & aïant appris par quelques coureurs de bois, que j'avois pris

Fort de Crevecœur.

ma route vers *Miſſilimachinac*, il ſe remit en chemin pour me venir joindre, aïant cependant laiſſé quelques ſoldats, & quelques ouvriers au Fort déſigné, pour continuer ſon ouvrage & pour défendre ce poſte.

Il n'arriva qu'environ le 15. Aouſt de l'année 1682. à *Miſſilimachinac*, lui ſixiéme : là nous prîmes de nouvelles meſures pour achever la découverte que nous avions commencée : Il falut d'abord ſonger à faire de nouvelles proviſions pour un voyage de ſi long cours. Ce fut dans cette vûë qu'aprés ſix jours de repos, M. de la Sale partit en canot, pour aller à Frontenac ; nous l'accompagnâmes, le Pere *Zenoble* & moi ; Aprés avoir heureuſement vogué le premier jour, nous allâmes prendre terre à un village, nommé *Fe-*

jagou, appartenant aux Iroquois. M. de la Sale y trafiqua quelques pelleteries, & m'aïant ordonné de l'attendre-là avec le Pere *Zenoble*, il se remit en canot pour Frontenac. Il trouva sa barque en état, s'y munit de beaucoup de munitions & de vivres, y fit quelques nouveaux soldats, & m'envoïa huit jours aprés, sa barque chargée de nouveau monde, de bonnes marchandises, & de choses les plus necessaires. Nous la montâmes le Pere & moi, & allâmes le premier jour aborder à *Niagara*, au dessous du Saut; là il falut mettre nôtre bagage & nos marchandises sur des traineaux, & les conduire jusqu'au lac *Hyereo*, où nous nous rembarquâmes en canot au nombre de vingt personnes, tant soldats que matelots, avec nos meilleures marchandises. Aprés

trois jours de navigation, nous allâmes prendre terre au bord de la riviere des *Miamis*, où nous étant cabannez, j'eus le tems d'y rassembler quelques François, quelques Sauvages *Abenaguis*, *Loups*, *Quicapous*, & autres. J'y augmentai nos munitions par le secours de la chasse, & j'y trafiquai quelques-unes de nos marchandises pour du blé d'Inde.

Ce fut là que M. de la Sale vint nous rejoindre vers la fin de Novembre; le jour même de son arrivée, nous descendîmes en canot la riviere des *Miamis*, jusqu'à l'embouchure d'une autre nommée *Chicacou*, & nous la remontâmes jusqu'à un portage, qui n'est qu'à une lieuë de la grande riviere des Islinois. Ayant mis à bord en cet endroit, nous y passâmes la nuit

avec un fort grand feu ; car le froid fut si rude, que le lendemain les rivieres furent glacées & impraticables. Il falut encore avoir recours au traineau, pour conduire nôtre bagage jusqu'au village des Islinois, où nous trouvâmes les choses dans le même état où M. de la Sale les avoit laissées ; le village étoit cependant plus peuplé ; ce qui nous donna occasion de nous remettre un peu de nos fatigues, & d'y renouveller nos provisions.

Les rivieres demeurant toujours glacées, nous nous vîmes obligez de recommencer nôtre chemin par terre ; le troisiéme de Janvier 1683. nous poussâmes nôtre traitte jusqu'à trente lieuës au dessous. Là, le tems se radoucit, & les glaces se fondirent ; ainsi la navigation nous aïant paru commode, nous nous mî-

mes en canot le 24. Janvier, & nous descendîmes la riviere des Islinois, jusqu'au fleuve *Missisipi*, où nous arrivâmes le 2. Février. A considerer la riviere des Islinois, depuis son premier portage, jusqu'à son embouchure dans ce fleuve, elle a bien cent-soixante lieuës de cours navigable : Les environs en sont aussi delicieux, que fertiles ; on y voit des animaux de toutes especes, cerfs, biches, loups-cerviers, orignacs, bœufs sauvages, chévres, brébis, moutons, liévres, & une infinité d'autres, mais peu de castors : Pour des arbres, ce ne sont que bois à haute fustaïe, avec de grandes allées, qui semblent tirées au cordeau ; outre les ormes, les hestres, les platanes, les cedres, les noyers, les châteniers, on y voit des plaines toutes couver-

Riviere des Islinois.

tes de grenadiers, d'orangers, de citronniers, en un mot de toutes sortes d'arbres fruitiers. En plusieurs endroits on y voit de grands ceps de vignes, dont les sarmens confondus parmi les branchages des plus grands arbres, soutiennent des grappes de raisin suspenduës, d'une grosseur extraordinaire.

Nous étant embarquez sur le *Missisipi*, nous suivîmes ce grand fleuve; à six lieuës de l'embouchure de la riviere des Islinois, nous rencontrâmes celle des *Ozages*, dont le rivage & les environs ne sont ni moins agréables, ni moins fertiles; il est vrai que son eau charrie une si grande quantité de limon, qu'elle altere celle du *Missisipi*, & la rend toute limoneuse jusqu'à plus de vingt lieuës aprés son embouchure; ses rivages sont

Riviere des Ozages.

bordez de gros noïers ; on y voit une infinité de chauſſées faites par les caſtors, & la chaſſe y eſt tres-grande & fort commune en remontant vers ſa ſource ; ſes bords ſont habitez par des Sauvages qui trafiquent beaucoup en pelleteries ; nous paſſâmes une nuit à l'embouchure de cette riviere.

Le lendemain, aprés dix lieuës de navigation, nous trouvâmes le village des *Tamaoas*, nous n'y rencontrâmes perſonne, les Sauvages s'étant retirez dans les bois pour hyverner ; nous y fîmes pourtant quelques marques pour leur faire connoître que nous y avions paſſé. Enſuite continuant nôtre route, nous tombâmes, aprés trois jours de courſe, dans l'embouchure de la riviere des *Ouabachi*, qui vient de l'Eſt, & qui ſe jette dans le *Miſſiſſipi*, à

Riviere des Ouabachi.

quatre-vingt lieuës de celle des Islinois : c'est par cette riviere que les Iroquois viennent faire la guerre aux Nations du Sud. Nous cabannâmes une nuit dans cet endroit ; aprés soixante lieuës de course, suivant toujours nôtre grand fleuve, nous prîmes terre à un bord habité par des Sauvages, nommez *Chicacha*. Ce fut-là que nous perdîmes un François de nôtre suite, nommé *Prudhomme*. La recherche que nous en fîmes pendant neuf jours, nous donna occasion de reconnoître plusieurs Nations, & de bâtir un Fort en ce lieu, pour servir aux François d'entrepause & d'habitation dans un païs aussi beau que celui-là.

Durant cet intervalle, deux de nos Chasseurs firent rencontre de deux Sauvages *Chicacha*, bien re-

Deux Chasseurs

çus des Sauvages Chicacha. qui leur offrirent de les conduire dans leur village. Nos gens entraînez par un esprit de curiosité, les suivirent; ils furent fort bien reçus, ensuite comblez de presens, & priez par les Principaux de faire en sorte que nôtre Chef les honorât d'une visite. Nos gens tres-satisfaits de cet accueil, en firent leur rapport à M. de la Sale, qui le lendemain même s'y transporta avec dix de sa troupe; il y reçut tous les bons traitemens qu'on peut attendre de peuples les plus civilisez, & n'eut aucune peine de leur inspirer les sentimens de soumission & d'obeïssance pour le Roy. Ces Sauvages même consentirent volontiers à la perfection de nôtre Fort.

Nation des Chicacha. Cette Nation est fort nombreuse, & peut mettre deux mille hommes sur pié: ils ont tous

la face platte comme une assiette, ce qui est un trait de beauté parmi eux ; c'est pour cela qu'ils prennent soin d'applatir le visage de leurs enfans avec des tablettes de bois, qu'ils appliquent sur leur front, & qu'ils sanglent fortement avec des bandes : toutes ces Nations jusqu'au bord de la mer se donnent cette figure : tout abonde chez eux, blé, fruits, raisin, olives, poules domestiques, poulets d'Inde, outardes. M. de la Sale y aïant reçu de si bons rafraichissemens, & aprés leur avoir fait, par reconnoissance, present de quelques couteaux, & de quelques haches, s'en vint retrouver ses gens. Enfin aprés neuf jours d'attente, *Prudhomme* qui s'étoit perdu dans le bois, où il n'avoit vécu que de gibier, revint nous rejoindre. M. de la Sale le chargea

Prudhõme perdu dans les bois, vientre-

joindre les Frãçois. du ſoin d'achever le Fort, qu'il nomma de ſon nom, & lui en donna le commandement; aprés quoi il reprit ſa route ſur le même fleuve, vers la fin du mois de Février.

Allarme cauſée par un tambour. Nous fûmes trois jours ſans débarquer; le quatriéme, aprés avoir fait cinquante lieuës, nous arrivâmes au village des *Cappa*: à peine eûmes-nous mis pié à terre, que nous entendîmes battre le tambour. D'abord croïant voir les ennemis à nos trouſſes, nous nous jettâmes dans nos canots, & paſsâmes à l'autre bord; ainſi nous fîmes auſſi-tôt une redoute, pour nous mettre à couvert de toute ſurpriſe. Les Sauvages vinrent nous reconnoître en canot; nous leur envoïâmes quelqu'un de nos gens au devant, pour leur preſenter le *Calumet*, ils l'accepterent volontiers, s'of-

Bons traitemens

frirent en même tems de nous conduire dans leur habitation, & nous promirent toutes sortes de secours. M. de la Sale ne balança pas à y aller ; cependant l'un des deux Sauvages prit le devant, pour donner avis de nôtre arrivée à ceux de sa nation. Leur Chef accompagné des principaux s'avança pour nous recevoir ; Dés qu'il vit M. de la Sale, il vint le saluer d'une maniere fort grave, d'ailleurs respectueuse ; lui offrit tout ce qui dépendoit de lui, & de sa nation ; & l'aïant pris par la main, il le conduisit dans sa cabanne. M. de la Sale marchant avec lui, témoigna combien il étoit sensible à ses honnêtetez, & lui fit entendre son dessein & ses intentions, qui ne tendoient qu'à la gloire du vrai Dieu, & à lui faire connoître la puissance du

que fõt aux Frãçois les Sauvages Cappa.

Roi des François. Etant arrivez au village, nous vîmes une tres-grande multitude de peuple, au milieu de laquelle étoient plusieurs archers rangez par file. Le Chef, s'eſtant quelque tems arrêté, déclara à toute l'aſſemblée, que nous étions envoïez de la part du Roi de France, pour reconnoître l'Amerique Septentrionale, & recevoir ſes Peuples ſous ſa protection. Il ſe fit alors une acclamation generale, par laquelle ce peuple parut témoigner ſa joïe : & auſſi-tôt le Chef aſſura M. de la Sale de la parfaite ſoumiſſion de tout ſon peuple aux ordres du Roi ; le conduiſit dans ſa cabanne, & lui fit tous les bons traitemens poſſibles, auſſi-bien qu'à ceux de ſa troupe ; outre cela, il lui fit des preſens fort conſiderables ; par exemple, beaucoup de blé d'Inde,

d'Inde, & d'autres provisions necessaires, dont M. de la Sale fut fort content, aussi-bien que de toutes ses honnêtetez. Cette Nation n'a presque rien de sauvage; ils jugent par leurs loix & par leurs coutumes; chacun y jouït de son bien en particulier, dans l'étenduë de sa terre.

Mœurs & coûtumes des Cappa.

A huit lieuës de-là sont les *Akancéas*, dont les terres ont plus de soixante lieuës: ils sont divisez en plusieurs villages, de distance en distance. Les *Cappa* nous donnerent deux guides pour nous mener jusqu'au premier, qu'on appelle *Togengan*: il est sur le bord d'un fleuve, nous y fumes tres-bien reçus: à deux lieuës de celui-ci, nous descendîmes en canot à celui de *Torimant*; & à six lieuës de ce dernier, dans un autre appellé *Ozotoni*. Nous fûmes par tout

Nation des Akanceas.

également bien reçus ; & comme nôtre arrivée avoit déja fait du bruit dans toute la Nation, nous trouvâmes une fort nombreuse assemblée de peuple dans celui-ci ; ce qui obligea M. de la Sale d'y faire arborer les Armes du Roi, au bruit de nôtre Artillerie. L'éclat & le feu de nos armes imprima un tel respect, & jetta une telle consternation parmi toute cette multitude, que leur Chef nous jura de la part de sa Nation, une inviolable alliance. Ce climat, & celui des *Cappa* est le même ; il est sur le 34. degré de latitude : le païs abonde generalement par tout, en grains, en fruits, en gibiers de toute nature & de toutes especes : la temperature de l'air y est merveilleuse ; on n'y voit jamais de nége, tres-peu de glace : leurs cabannes sont bâties

Armes du Roi arborées au bruit de l'artillerie.

Climat de ce païs.

de bois de cedre, toutes nattées en dedans : ils n'ont aucun culte determiné ; ils adorent toutes sortes d'animaux, ou pour mieux dire, ils n'adorent qu'une seule Divinité, qui se manifeste dans un certain animal, tel qu'il plaît à leur *Iongleur* ou *Prébitre*, de le determiner ; ainsi ce sera tantôt un bœuf, tantôt un orignac, tantôt un chien, ou quelque autre ; Quand ce Dieu sensible est mort, c'est un deüil universel ; mais qui se change bien-tôt en une grande joïe, par le choix qu'ils font d'une nouvelle Divinité mortelle, qui est toujours prise d'entre les Brutes. Religiõ de ses Habitans.

Environ soixante lieuës au dessous de cette Nation, sont les *Taencas*, peuple qui ne cede ni en force, ni en beauté de climat à aucun autre de l'Amerique. Les *Akancéas* nous donne- Taëncas.

rent des guides pour nous y conduire; nous étant mis en canot, nous suivîmes toujours le cours du grand fleuve. Dés la premiere journée nous commençâmes à voir des Crocodiles le long du rivage; ils sont en tres-grand nombre sur ces bords, & d'une grosseur prodigieuse, il y en a de vingt ou trente piés. A voir un animal si monstrueux, qui croiroit qu'il ne vient que comme un poulet, & qu'il soit éclos d'un œuf; aussi on remarque qu'il croît tous les jours de sa vie. Nous observâmes qu'ils nous fuïoient quand nous les poursuivions; & que lorsque nous les fuïions, ils nous poursuivoient; nous les écartâmes à coups de fusil, & nous en tuâmes quelques-uns. Le jour suivant, étant arrivez vis-à-vis du premier village des *Taencas*,

Crocodiles en grand nõbre.

M. de la Sale me députa vers le Chef, pour lui apprendre son arrivée, & me donna les deux guides *Akancéas*, avec deux *Abenaguis*, pour me servir de truchement.

Comme ce village est au-delà d'un lac qui a huit lieuës de tour, à demi lieuë du bord; il nous falut porter un canot d'écorce pour le traverser, nous le passâmes en deux heures. Dés que nous fûmes sur le rivage, je fus surpris de voir la grandeur du village, & la disposition des cabannes: elles sont disposées à divers rangs, & en droite ligne autour d'une grande place; toutes faites de bousillages, & recouvertes de nattes de canne; Nous en remarquâmes d'abord deux, plus belles que les autres; l'une étoit la demeure du Chef; & l'autre le Temple; chacune

Grandeur & disposition d'un beau village de Sauvages.

avoit environ quarante piés en quarré ; les murailles en étoient hautes de dix piés, & épaiſſes de deux : le comble en forme de dôme étoit couvert d'une natte de diverſes couleurs : Devant la maiſon du Chef étoient une douzaine d'hommes armez de demi-piques : comme nous nous preſentâmes, un Vieillard s'adreſſa à moi, & me prenant par la main, il me conduiſit dans un veſtibule, & de-là dans une grande ſalle en quarré, pavée & tapiſſée de tous côtez d'une tres-belle natte ; au fond de cette ſale, en face de l'entrée, étoit un tres-beau lit, entouré de rideaux, d'une fine étoffe, faite & tiſſuë de l'écorce de meûriers. Nous vîmes ſur ce lit, comme ſur un thrône, le Chef de ce peuple, au milieu de quatre fort belles femmes,

Chef des Taëcas

environné de plus de soixante vieillards armez de leurs arcs & de leurs fléches; ils étoient tout couverts de cappes blanches & fort deliées ; celle du Chef étoit ornée de certaines houppes d'une toison differemment colorée ; celles des autres étoient toutes unies. Le Chef portoit sur sa teste une thiare d'un tissu de jonc tres-industrieusement travaillé & relevé par un bouquet de plumes differentes ; tous ceux qui étoient autour de lui, étoient nud-tête ; les femmes étoient parées de vestes de pareille étoffe ; portoient sur leurs têtes de petits chapeaux de jonc, garnis de diverses plumes : elles avoient encore des brasselets tissus de poil, & plusieurs autres bijoux, qui relevoient leur ajustement ;

Portrait des femmes de ces Sauvages.

elles n'étoient pas tout-à-fait noires, mais biſes, le viſage un peu plat, les yeux noirs, brillans, bien fendus, la taille fine & degagée, & toutes me parurent d'un air riant & fort enjoüé.

Surpris, ou plûtôt charmé des beautez de cette Cour ſauvage, j'adreſſai la parole à ce venerable Chef, & lui dis au nom de M. de la Sale, qu'aïant l'honneur d'être envoïés de la part du *Roi de France*, le plus puiſſant des Rois de la terre, pour reconnoître toutes les Nations de l'Amerique, & pour les inviter à vivre ſous la domination d'un ſi grand Prince, nous venions leur offrir nôtre alliance & nôtre protection, ſous laquelle toutes les Nations d'en-

Diſcours adreſſé au Chef de ces Sauvages.

haut

haut s'étoient déja rangées : que si nous prétendions nous établir dans ce païs, c'étoit moins pour les assujettir sous un joug rigoureux, que pour les maintenir tous par la force de nos armes, dans les bornes de leurs possessions, & pour leur faire part de nos plus beaux Arts & de nos richesses ; moins pour leur ravir leurs trésors, que pour leur apprendre à s'en servir ; moins pour leur ôter leurs terres, que pour leur enseigner à les bien cultiver, & pour leur ouvrir par la navigation le commerce des nôtres ; moins enfin pour être leurs Souverains & leurs Maîtres, que pour être leurs amis & leurs freres.

Le Chef aprés m'avoir attentivement écouté, & un de nos *Abenaguis* lui aïant expliqué le sens de mon discours, m'embras- Sa réponse.

ſa, & me répondit d'un air doux & riant, que ſur le rapport que je lui faiſois de la grandeur de nôtre Monarque, il avoit déja conçu pour ſa Majeſté tous les ſentimens de veneration & de reſpect qu'on devoit à un ſi grand Prince; qu'il auroit le lendemain l'honneur de voir M. de la Sale, & de l'en aſſurer plus particulierement. Là-deſſus je lui offris de la part de M. de la Sale, une épée damaſquinée d'or & d'argent, quelques étuis garnis de raſoirs, ciſeaux & couteaux, avec quelques bouteilles d'eau de vie. Je ne ſaurois aſſez exprimer avec quelle joïe il reçut tous ces petits preſens: Je m'apperçus cependant qu'une de ſes femmes maniant une paire de ciſeaux, & en admirant la propreté, me ſourioit de tems en tems, & ſembloit m'en de-

Preſens qu'on lui fit.

Une de ſes femmes témoignent fi-nement ce deſir qu'elle a

mander autant ; Je pris mon tems pour m'approcher d'elle, & aïant tiré de ma poche un petit étui d'acier travaillé à jour, où il y avoit une paire de ciseaux, & un petit couteau d'écaille ; & faisant semblant d'admirer la blancheur & la finesse de sa veste, je lui mis finement l'étui dans la main : En le recevant elle serra fortement la mienne, & me fit concevoir par-là, *que ces femmes n'ont pas tout-à-fait le cœur sauvage*, & qu'elles pourroient bien s'apprivoiser avec nous. Une autre de la compagnie, qui n'étoit ni moins propre, ni moins agreable que celle-ci, nous étant venu joindre, me fit entendre, en me montrant les épines qui servoient d'attache à sa juppe, que je lui ferois plaisir de lui donner des épingles ; Je lui en donnai un rouleau

d'avoir une paire de ciseaux.

Une autre femme demande des épingles.

de papier garni, avec un étui d'aiguilles, & un dé d'argent. Elle reçut ces colifichets avec une joie tout-à-fait grande: j'en donnai autant aux deux autres. La mieux faite, & celle qui paroiſſoit la plus aimable, aïant pris garde que j'admirois le collier qu'elle portoit à ſon coû, elle le detacha adroitement, & me l'offrit d'une maniere tout-à-fait honneſte: Je me défendis quelque temps de l'accepter: mais le Chef lui aïant fait ſigne de me le donner, je ne pûs me diſpenſer de le recevoir, à deſſein de le preſenter à M. de la Salle. Pour lui témoigner ma reconnoiſſance, je lui donnai dix braſſes de raſade bleuë, qu'elle me parut eſtimer pour le moins autant.

Regal donné. Cependant comme le jour declinoit, je voulus prendre con-

gé du Chef de cette Nation ; mais il me pria fortement d'attendre au lendemain, & me remit entre les mains de quelques-uns ſes Officiers, avec ordre de me faire bonne chere. Je n'eus pas beaucoup de peine à me rendre à ſes offres ; & l'envie que j'avois d'apprendre leurs mœurs & leurs maximes, me fit reſter avec plaiſir. On me conduiſit d'abord dans un appartement meublé à peu prés comme celui du Prince : on m'y donna une collation mêlée de gibier & de fruit, je bûs même quelques liqueurs. par les Sauvages.

Pendant ce tems-là je m'entretenois avec un vieillard, qui me ſatisfit ſur tout ce que je lui demandois. Pour ce qui concernoit leur Politique, il me dit qu'ils ne ſe gouvernoient que par la ſeule volonté de leur Chef ; qu'ils le reveroient com- Leur devoûment pour leur Chef.

me leur Souverain ; qu'ils reconnoiſſoient ſes enfans comme ſes legitimes Succeſſeurs ; que lorſqu'il mouroit, on lui ſacrifioit ſa premiere femme, ſon premier Maître-d'hôtel, & vingt hommes de ſa Nation, pour l'accompagner dans l'autre monde : Que durant ſa vie, perſonne ne buvoit dans ſa taſſe, ni ne mangeoit dans ſon plat, ni n'oſeroit paſſer devant lui quand il marche : qu'on prend ſoin non ſeulement de nettoïer le chemin par où il paſſe, mais de le joncher d'herbes & de fleurs odoriferantes. J'obſervai dans le peu de tems que je fus en ſa preſence, que s'il parloit à quelqu'un, avant que de lui répondre, il faiſoit de grands hurlemens ; Je priai ce bon vieillard de m'en dire la raiſon : il me dit que ces hurlemens étoient des marques d'admiration & de

respect. A l'égard de leur Religion, il me dit qu'ils adoroient le Soleil, qu'ils avoient leurs Temples, leurs Autels & leurs Prêtres ; Que dans ce Temple ils y entretenoient un feu perpetuel, comme le symbole du Soleil ; qu'à tous les declins de la Lune, ils portoient par forme de Sacrifice, à la porte du Temple, un grand plat de leurs mêts les plus delicats, dont leurs Prêtres font une offrande à leur Dieu ; & qu'ensuite ils l'emportoient chez eux pour en faire grand'-chere. Leur Religion.

A l'égard de leurs Coûtumes, que tous les Printems ils vont en troupe dans quelque lieu écarté, défricher un grand espace de terre, qu'ils piochent tous au son du tambour ; qu'ensuite ils prennent soin d'applanir la terre, d'en faire un grand Leurs Coutumes.

champ, qu'ils appellent *le Desert*, ou *le Champ de l'esprit*. En effet, c'est-là qu'ils vont entretenir leurs rêveries, & attendre les inspirations de leur prétenduë Divinité. Cependant comme tous les ans cet exercice se renouvelle, il arrive qu'ils défrichent insensiblement toutes leurs terres, & qu'elles leur rapportent par-là de plus grands revenus. En Automne ils cueillent leur blé d'Inde; ils le gardent dans de grands panniers jusqu'à la premiere Lune du mois de Juin de l'année suivante. En ce tems-là les familles s'assemblent, & chacun invite ses amis ou ses voisins à venir manger de bons gâteaux, à quoi ils joignent de la viande, & ainsi ils passent la journée en festins.

Voilà tout ce que je pus ap-

prendre ce jour-là de leur Religion, de leur Gouvernement & de leurs Coûtumes. Le lendemain j'eus la curioſité de voir leur Temple avant mon départ, le même vieillard m'y accompagna : La ſtructure en dehors en eſt toute ſemblable à celle de la maiſon du Chef ; Il eſt enfermé dans le circuit d'une grande muraille, l'eſpace qui eſt entre-deux, forme une eſpece de parvis, où le peuple ſe promene ; on voit au deſſus de cette muraille un grand nombre de piques, ſur la pointe deſquelles on met les têtes des ennemis, ou des plus grands criminels : Au deſſus du frontiſpice on voit un gros billot fort élevé, entouré d'une grande quantité de cheveux, & chargé d'un tas de chevelures en forme de trophée. Le dedans du Temple n'eſt qu'u-

Leur Téple.

ne nef peinte ou bigarrée en haut par tous les côtez, de plusieurs figures differentes. On voit au milieu de ce Temple un grand foïer qui tient lieu d'autel, où brûlent toujours trois grosses buches misés de bout en bout, que deux Prêtres revétus de grandes cappes blanches, prennent soin d'attiser. C'est autour de cet Autel enflâmé, que tout le monde fait ses prieres, avec des hurlemens extraordinaires. Ces prieres se font trois fois le jour, au lever du Soleil, à midi, & à son coucher. On m'y fit remarquer un cabinet menagé dans la muraille; le dedans m'en parut tresbeau, je n'en pûs voir que la voute, au haut de laquelle étoient suspendus les corps de deux aigles deploïées & tournées vers le Soleil; je demandai

à y entrer; mais on me dit que c'étoit-là le Tabernacle de leur Dieu, & qu'il n'étoit permis qu'à leur grand-Prêtre d'y entrer. J'appris cependant que c'étoit-là le lieu destiné pour la garde de leurs trésors & de leurs richesses, comme perles fines, pieces d'or & d'argent, pierreries, & même plusieurs marchandises européennes, qu'ils trafiquent avec leurs voisins.

Aprés avoir vû toutes ces curiositez, je pris congé de ceux qui m'accompagnoient. Je m'en retournai avec mes deux interpretes vers M. de la Sale, à qui je rendis un compte fidele de tout le bon traitement que j'avois reçû du Chef des *Tacucas*, de sa magnificence, & sur tout de la disposition où il étoit de reconnoître l'autorité du Roi.

Quelque tems aprés, nous le Leur Chef

va visiter M. de la Sale.

vîmes arriver dans une piroque magnifique, au ſon du tambour & de la muſique des femmes qui l'accompagnoient ; les unes étoient dans ſa barque, les autres voguoient à côté de la ſienne. M. de la Sale le reçut avec un reſpect mêlé d'un certain air de gravité, qui répondoit au caractere qu'il devoit ſoutenir en cette rencontre ; il le remercia de l'honneur de ſa viſite, & lui témoigna qu'il ne la recevoit qu'au nom du Prince, de la part duquel il étoit envoïé ; Que ne doutant pas qu'il ne fût dans les ſentimens de reconnoître ſa puiſſance, il l'aſſuroit de ſa protection & de ſon amitié roïale. Le Chef des *Tacucas* répondit, que ce qu'il avoit appris de la grandeur du *Roi des François*, & de la valeur de ſes Sujets, ne lui avoit pas permis de balan-

cer un moment ſur les hommages qu'il venoit lui rendre en ſa perſonne; & que tout Souverain qu'il étoit, il ſe ſoumettoit volontiers à la puiſſance de nôtre grand Roi, & qu'il ſeroit ravi de meriter par ſes ſervices nôtre protection & nôtre alliance. Aprés ces proteſtations d'amitié de part & d'autre, ils ſe firent des preſens reciproques. M. de la Sale lui offrit deux braſſes de raſade, & quelques étuis pour ſes femmes. Ce Chef des Sauvages lui donna ſix de ſes plus belles robes, un collier de perles, une piroque toute remplie de munitions & de vivres; aprés quoi l'on apporta une douzaine de caraffes d'eau de vie preparée avec le ſucre & le noyau d'amande & d'abricot. La Santé du Roi y fut buë au bruit de nôtre artillerie; enſuite cel-

le du Chef des *Tacucas*; aprés quoi il remonta sur sa piroque, & s'en retourna tres-content.

Nous restâmes encore sur ce bord toute la journée; nous prîmes hauteur, & nous nous trouvâmes au vingt-cinquiéme degré de latitude. Le lendemain 22. Mars de la même année 1683. nous allâmes coucher à dix lieuës de-là.

M. de la Sale, aïant apperçu une piroque qui venoit nous reconnoître, m'ordonna de lui donner la chasse. Je courus d'abord vers elle; mais comme j'étois sur le point de la prendre, plus de cent hommes parurent sur le bord de l'eau, l'arc bandé, tout prêts à nous tirer. M. de la Sale me fit faire signe par de grands cris, de n'aller pas outre; & m'étant aussi-tôt venu joindre avec son monde, nous

allâmes nous camper vis-à-vis d'eux, le mousquet en joüe. Cette contenance les aïant étonnez, ils mirent les armes bas; & je fus sur le champ commandé pour leur aller porter le *Calumet*. Aprés les avoir abordez, je leur offris le collier de paix; ils l'accepterent de bonne grace, m'embrasserent, & me firent connoître qu'ils vouloient être de nos amis. M. de la Sale, aïant remarqué la maniére obligeante dont ils m'avoient reçu, vint nous joindre au même bord; Aussi-tôt ces Sauvages, l'aïant reconnu pour nôtre Commandant, lui rendirent toutes sortes d'honneurs. Il leur témoigna qu'il n'éxigeoit rien d'eux qu'une reconnoissance & qu'une soumission volontaire aux ordres de nôtre grand Monarque : à quoi il ajouta l'exemple des Nations su-

perieures, & se servit des mêmes raisons dont il s'étoit servi en de pareilles occasions. Ils lui répondirent qu'ils avoient leur Chef, & qu'ils ne pouvoient rien faire que par son ordre ; qu'ils s'offroient de le faire venir vers nous, ou de nous conduire jusqu'à son habitation. M. de la Sale toujours fort aise de reconnoître la situation, les mœurs, & les facultez de toutes ces Nations, prit ce dernier parti. Leur village étoit à quatre grandes lieuës du bord du fleuve ; nous n'y fûmes pas plûtôt arrivez, que le Chef vint nous recevoir : Il nous conduisit dans sa cabanne, où il nous regala tres-bien. C'étoit le Chef de la Nation des *Naches*. Ce peuple est partagé en deux dominations ; celle-ci étoit la moindre ; leurs terres ne vont pas à plus

Naches partagez en deux dominations.

plus de vingt lieuës à la ronde.

Le Prince qui commande à ces Peuples, pria M. de la Salle de vouloir bien accepter quelques presens du païs. M. de la Salle lui donna une hache, une marmite, & quelques couteaux. Nous en reçûmes encore quelques proviſions ; & nous nous ſeparâmes tres-ſatisfaits les uns des autres. Il nous fit donner deux guides pour nous accompagner juſques dans l'autre Nation du même nom, qui eſt dix lieuës plus avant dans les terres.

Autres Peuples appellés *Naches*.

Nous étant mis en chemin ſous la conduite de nos guides, nous arrivâmes, le ſoir même, au village des *Naches*. Cette Nation peut mettre en tout tems trois mille hommes ſous les armes. Leurs terres portent du blé d'Inde, de toutes ſortes de fruits, des oliviers & des vignes On y voit de vaſtes prairies, de grandes forêts, de toutes ſortes de beſtiaux ; la peſche

& la chasse sont leurs occupations & leurs richesses.

Le Chef nous reçut avec joïe; nous fit present de provisions de bouche, & nous regala de tout ce qu'il avoit de meilleur. Le lendemain de nôtre arrivée, nous y arborâmes les Armes du Roi au bruit de nos mousquets; aprés quoi, nous prîmes congé de leur Chef, qui nous assura d'une parfaite soumission.

Etant rentrez dans nos canots, aprés huit lieuës de navigation, nous descendimes au village de *Coroas*. Le Chef nous y fit le même accueil que les autres nous avoient fait.

Coroas, village de Sauvages.

Le lendemain, 27. Mars 1683. nous cabannâmes à l'embouchure d'une riviere, qui vient de l'Oüest: on la nomme *la Sabloniere*. A dix lieuës de là, nous remarquâmes qu'elle se partage en trois canaux. Je pris celui de la droite. M. de la Fo-

La Sabloniere riviere divisée en trois canaux.

rêt celui de la gauche, & M. de la Sale celui du milieu. Nous suivîmes chacun nôtre canal, environ dix lieuës, & peu de tems aprés, nous nous trouvâmes reünis par une espece de confluent sur le même fleuve. A peine eûmes-nous fait six lieuës ensemble, que nous apperçûmes des pescheurs sur le bord de l'eau : c'étoient des *Quinipissas*. Dés qu'ils nous virent approcher, ils allerent avertir leurs gens; aussi-tôt nous entendîmes battre le tambour, & le rivage fut bordé de Sauvages armez d'arcs & de fléches; nous voulûmes envoïer quatre François à la découverte, mais ils furent rudement repoussez à force de traits; quatre de nos Sauvages voulurent s'avancer de même, ils furent également traitez; de sorte que M. de la Sa-

Quinipissas Sauvages.

le ne voulant rien risquer, & n'étant point d'humeur à forcer ces gens-là, il trouva plus à propos de les laisser en repos, que de passer outre.

A douze lieuës des *Quinipissas*, nous tombâmes sur la droite, dans le village de *Tangibao*; nous le trouvâmes pillé, saccagé & quantité de corps morts entassez les uns sur les autres. Ce spectacle nous fit fremir, & jugeant bien qu'il ne faisoit pas bon sur ces rivages, nous passâmes plus loin; & aprés dix lieuës de chemin, nous commençâmes à nous appercevoir que l'eau étoit salée, la plage nous parut plus étenduë, & toute semée de coquilles differemment figurées, les unes en gondoles, les autres en pointes spirales, & toutes ornées de plusieurs couleurs. Nous allâmes plus avant, & a-

Tangibao, village.

prés une heure de navigation, nous nous mîmes en un canot sur la mer, nous côtoïâmes le rivage, environ un grand quart de lieuë, pour mieux connoître les bords, & nous revinmes enfin prendre terre à l'embouchure de nôtre fleuve.

Terme de la navigation.

Ce qui arriva le 7. Avril de l'année 1683. D'abord nôtre premier soin fut de rendre graces à Dieu, de nous avoir si heureusement conduits jusqu'au terme de nôtre voïage, aprés plus de huit cent lieuës de navigation & de course avec si peu de monde, si peu de munitions, & au travers de tant de Nations barbares, que nous n'avions pas seulement decouvertes, mais en quelque façon soumises. Nous chantâmes le *Te Deum*; ensuite de quoi, portant nos canots & nôtre équipage sur des traineaux,

nous allâmes cabanner un peu au dessus de la plage, pour nous mettre à couvert du reflux qui la couvre toute entiere, aprés l'avoir laissée à sec pendant six heures.

Aïant choisi le lieu de nôtre nouveau campement, nous attachâmes une Croix au haut d'un gros arbre, & nous y arborâmes les Armes de France ; aprés quoi nous construisîmes trois ou quatre cabannes auprés, au milieu de quelques retranchemens. Ensuite M. de la Sale prit ses points de hauteur pour déterminer l'embouchure du *Missisipi*. Les Espagnols qui l'avoient inutilement cherchée, avoient déja donné à ce fleuve le nom *del Rio ascondido* : Selon le calcul de M. de la Sale, c'est entre le 22. & 23. degré de latitude, qu'il se jette dans le Golphe Mexique

Missisipi, son embouchure.

Mexique, par un gros canal qui a deux lieuës de largeur, qui eſt profond, & tres-praticable.

Avant que de quitter ſes bords, M. de la Sale voulut un peu les reconnoître. Il eſt conſtant qu'auprés de la mer ils ſont inhabitables, tant à cauſe des frequentes inondations du Printems, que pour la ſterilité de la plage. Ce n'eſt par tout ce païs, que cannes, ronces, & bois renverſez; mais environ une lieue & demie dans les terres, c'eſt le plus beau ſejour du monde; grandes prairies, bois francs, remplis de meûriers, noïers, chaſtaigners. On y voit des campagnes couvertes de toutes ſortes d'arbres fruitiers, d'orangers, de citronniers, de grenadiers; des côteaux chargez de vignes; des champs qui portent deux fois l'an du blé d'Inde. On voit

Ses bords.

dans les étangs, ou sur les rivieres, toutes sortes d'oiseaux aquatiques, comme canards, oyes, macreuses, plongeons; dans les bois & dans les campagnes toutes sortes de volatiles, perdrix, faisans, cailles; d'animaux à quatre piés de toutes especes, sur-tout de gros bœufs qu'on appelle *Cibolas*: ils sont beaucoup plus gros que ceux dont nous avons déja parlé, & bossus depuis le chignon du coû, jusqu'au milieu du dos: ils paissent dans les cannes, & s'attroupent jusqu'au nombre de quinze cent. On en fait la chasse d'une maniere assez particuliere; Comme ils sont au milieu de ces cannes dans des forts impenetrables, les Sauvages font un grand circuit autour, & y mettant le feu par divers côtez, sur-tout quand le vent souffle un peu plus fort qu'à l'ordinaire,

Cibolas, espece de gros bœufs.

Cõmẽt s'en fait la chasse.

ils excitent un grand incendie, tout l'air eſt d'abord rempli de fumée, laquelle ſe change en flâme en un moment ; & la rapidité du feu jointe au bruit effroïable que fait cette forêt fragile & brulante, jette l'épouvante dans le troupeau. Ces gros bœufs effraïez fuïent de toutes parts ; les Sauvages perchez de diſtance en diſtance ſur des arbres, dardent les uns, tirent ſur les autres, & en font une boucherie incroïable. Par un hazard fortuné, les Sauvages *Tangibao*, *Quinipiſſas*, *Naches*, (car pluſieurs Nations ſe joignent enſemble pour cette chaſſe) firent une chaſſe pendant nôtre ſejour, & nous y profitâmes de trois gros bœufs, qu'ils nous abandonnerent ; & les aïant dépecez, nous en fîmes bonne-chere pendant trois jours, & nous en eûmes

encore de reſte pour le jour de nôtre depart.

M. de la Sale voulant aller faire part de ſes decouvertes à M. le Comte de Frontenac, & deſirant confirmer les peuples qu'il avoit reconnus, dans les bons ſentimens qu'ils avoient déja conçus pour nôtre Nation, reſolut de remonter le même fleuve vers les Iſlinois; de là regagner les Lacs, pour aller à *Quebec*, & enſuite faire voile en France, à deſſein d'informer la Cour de ſes voïages & de ſes découvertes.

L'onziéme d'Avril de la même année 1683. nous nous remîmes en canot ſur le même fleuve : Nous étions au nombre de ſoixante perſonnes. Comme ce fleuve, environ cinquante lieuës au deſſus de la mer, ſe diviſe en trois grands canaux, qui ſe réüniſſent en un ſeul, nous ar-

rivâmes dés la premiere journée au confluent de ces trois bras, & la sixiéme aprés, à la pointe de sa division. Là les vivres aïant commencé à nous manquer, il falut pourvoir à cette necessité. Nôtre premiere ressource furent les *Crocodiles*; nous en tuâmes d'abord deux d'une mediocre grandeur; la chair en est ferme, blanche & d'un tres-bon goût; elle a la fermeté du Thon, & la douceur du Saumon; nous nous en regalâmes pendant quelques jours, mais le courant du fleuve nous paroissant de jour en jour plus rapide, nous fûmes obligez d'aller par terre, & de conduire nôtre équipage avec des traineaux jusqu'aux *Quinipissas*. Comme ce peuple nous avoit tres-mal reçu en descendant, nous crûmes devoir prendre nos mesures pour nous le rendre

Crocodiles servent de nourriture.

plus traitable ; c'eſt pourquoi nous envoïâmes deux *Abenaguis*, & deux *Loups* à la découverte. Ceux-ci n'aïant rencontré que quatre femmes, nous les amenerent le ſoir même. Cette capture nous fit plaiſir, & nous eſperâmes pouvoir par-là reduire ces Sauvages à tout ce que nous voudrions. Il eſt vrai que nous en uſâmes à l'égard de ces femmes avec toute la diſcretion & l'honnêteté poſſible ; & le lendemain nous étant approchez de leur village, nous leur en renvoïâmes une avec quelques preſens, pour leur témoigner que nous ne voulions que leur amitié, & quelque ſecours de vivres. Elle leur fit montre de quelques paires de ciſeaux, de quelques couteaux que nous lui avions donnez ; leur fit rapport de nôtre bon traitement, &

Quatre femmes des Quinipiſſas prises.

de nos intentions. D'abord quatre des Principaux de leur Nation vinrent nous apporter quelques munitions, & nous inviter à venir nous réjoüir dans leur habitation. Nous remîmes les trois autres femmes entre leurs mains, comme nous les avions prises ; & nous nous approchâmes d'eux, en nous tenant toujours sur nos gardes. Dés que nous fûmes arrivez à leur village, ils nous presenterent de leurs fruits, & quelques oiseaux de riviere assez bien apprêtez. Aprés nous être remis, nous nous retirâmes environ cent pas à l'écart, & cabannâmes ce soir entre leur village & le fleuve. Dés la pointe du jour, ces traîtres nous environnerent, & nous attaquerent ; mais ils ne nous trouverent point endormis ; nous avions fait sentinelle toute la nuit, & dés leur pre-

Caractere des peuples, nõmez *Quinipissas.*

miere approche, nous fûmes en état de les repouſſer ; nous en jettâmes d'abord cinq ou ſix par terre, le reſte prit la fuite, & les aïant pourſuivis, nous nous contentâmes d'en tuer encore deux ou trois autres, & leur chevelure nous ſervit à faire un trophée.

Delà nous pouſſâmes juſques aux *Naches* ; nous y avions caché du blé d'Inde en deſcendant, nous l'y retrouvâmes en fort bon état ; le Chef nous y vint auſſi-tôt recevoir. M. de la Sale, aprés les premieres civilitez, lui preſenta les chevelures des *Quinipiſſas*, les plus grands ennemis de ſa Nation. Ce preſent ne lui déplut pas, & lui fit concevoir que nous n'étions pas gens à nous laiſſer inſulter impunement. Il nous fit d'abord preſenter quelques rafraîchiſſemens,

que nous acceptâmes volontiers. Cependant nous prîmes garde qu'il n'y avoit point de femmes dans leur village ; ce qui nous fit soupçonner quelque méchant dessein de leur part : Nous mangions & buvions à bon compte, comme gens qui ne se mêlent de rien, cependant sans quitter nos armes. Quelque tems aprés, nous vîmes arriver à la file grand nombre de combattans ; nous nous mîmes d'abord en défense ; le Chef nous pria de ne point entrer en aucune défiance. Il s'avança vers ses gens, leur commanda de faire alte à une certaine distance, & revint nous assurer que c'étoit quelques-uns des leurs qui venoient de la petite guerre contre les Iroquois ; & que toute leur Nation n'avoit d'autre dessein, que de se maintenir dans nôtre amitié. Il ac-

compagna ſes paroles de quelques preſens, & de quelques nouvelles proviſions; & les aïant acceptées de bon cœur, nous laiſſâmes par reconnoiſſance une partie de nos canots, qui nous embaraſſoient; & nous nous retirâmes ſains & ſauves; mais nous n'en fûmes redevables qu'à nôtre précaution.

Enſuite nous continuâmes nôtre route vers les *Tacucas*, & les *Akancéas*, qui nous firent les mêmes honnêtetez qu'en deſcendant. C'eſt ainſi que paſſant au travers de tant de differens peuples, nous éprouvions la fidelité des uns, & l'infidelité des autres; & que joignant la vigilance à la douceur & à la fermeté, non ſeulement nous nous mettions à couvert de leurs embûches, mais encore nous ſavions les mettre à la raiſon, &

les reduire à nôtre obéïſſance.

Nous prîmes congé des *Akanéas* le 12. jour de Mai; Nous pouſſâmes juſqu'à l'embouchure de la riviere des Iſlinois; enſuite nous continuâmes nôtre route le long de ſes bords, en remontant juſqu'au Fort *Prudhomme*, où M. de la Sale tomba dangereuſement malade. Le Pere Gabriel reſta auprés de lui, avec une bonne partie de ſon monde; & je fus commandé avec vingt hommes, pour aller à *Miſſilimachinac*, mettre ordre à ſes affaires. Je me ſeparai d'avec lui le 15. Mai de la même année 1683. Fort Prudhome.

J'allai coucher la premiere journée chez les *Ouabaches*, qui me reçurent tres-bien.

A vingt lieuës plus haut, je fis rencontre de quelques Iroquois. Ces Sauvages ſi terribles d'ailleurs, paroiſſent doux quand ils Iroquois, leur caracteres.

ſont les plus foibles, & ſont gens ſans pitié, quand ils ont l'avantage. Ceux-ci qui n'étoient qu'au nombre de cinq, me dirent que j'allois bien-tôt donner dans une troupe de plus de quatre cens hommes bien armez. Cet avis m'obligea de me tenir ſur mes gardes: En effet, à peine eûmes-nous fait un quart de lieuë, que nous découvrîmes une petite armée. A la verité, il n'y a pas plaiſir de trouver ſur ſes pas ces Barbares attroupez, ſur-tout quand ils n'ont pas fait coup; nous ne laiſſâmes pas d'aller nôtre chemin. Ils nous parurent d'abord des Iroquois, & ce n'étoit que des *Tavaroas*, qui s'étoient joints avec quelques Iſlinois. Eux de leur côté nous voïant avec nos armes à feu, nous prirent auſſi pour des Iroquois, & firent mine

de nous vouloir envelopper, à dessein de nous brûler ; car c'est le moindre châtiment qu'on fait souffrir à ces barbares, quand on les tient : Telle est l'horreur que toutes les Nations ont pour eux ; mais les Islinois nous aïant reconnus, les *Tavaroas* débanderent leurs arcs, & nous firent part de leurs munitions. Nous poursuivîmes nôtre route jusqu'à la riviere *Chicacou* ; & aprés vingt journées de traitte, nous arrivâmes enfin vers le commencement du mois de Juillet à *Missilimachinac*, où nous attendîmes M. de la Sale, qui nous y vint joindre au mois de Septembre de la même année. Il n'y resta que trois jours, pour donner quelque ordre à ses affaires. Il me chargea du soin d'aller achever le Fort *S. Loüis*, m'en accorda le Gouvernement, avec

Traitement que leur font les autres peuples.

un plein pouvoir de disposer des terres des environs, & remit tout son monde sous mon commandement, à la reserve de six François qu'il prit avec lui pour l'accompagner jusqu'à Quebec. Nous partîmes le même jour, lui pour le Canada, moi pour les Illinois.

Je pris d'abord mon chemin vers les *Miamis*, à la tête de quarante hommes, tant François que Sauvages. J'y arrivai le sixiéme de Janvier 1684. J'en visitai le Fort qui étoit en fort bon état. J'y laissai dix hommes de ma troupe bien armez; ensuite m'étant remis en chemin, je me rendis à la fin du mois au Fort *S. Loüis*; j'y fis travailler aussitôt; & en moins de deux mois je le mis dans sa derniere perfection. J'invitai aussi-tôt toutes les Nations voisines à y venir.

Fort chez les Miamis

Je n'eus pas beaucoup de peine à les y attirer ; la beauté du païs, la fecondité des terres, la commodité d'une riviere tres-marchande, le voiſinage de cent Nations differentes, la proximité de ces étangs, ou plutôt de ces petites mers, qui ouvrent le commerce à toute l'Amerique Septentrionale, depuis le fleuve S. Laurent, juſqu'au Golphe Mexique : Enfin, la ſituation avantageuſe de ce nouveau Fort, qui devoit ſervir de rempart aux nouveaux habitans de ces Terres, contre l'irruption des Barbares, il n'en faloit pas davantage pour inviter toutes les Nations des environs à y venir faire des habitations. On vit en tres-peu de tems plus de cinq cent cabannes bâties ſur ces bords ; & en moins de deux mois il y eut un concours mer-

veilleux de tous ces peuples differens. Cela seul peut facilement faire comprendre avec quelle facilité l'on pourroit hnmaniser ces Nations sauvages, si l'on se donnoit la peine de les apprivoiser par de petites Colonies de nos Européans : car en quelque petit nombre qu'ils puissent être, ils sont parmi ces Barbares comme le ciment de la concorde & de la societé civile.

Arrivée de M. de la Sale à Quebec.

Cependant M. de la Sale étant arrivé à Quebec, eut le chagrin de n'y pas rencontrer M. le Comte de Fontenay ; il étoit repassé en France par ordre de la Cour. Dés son arrivée, il ne manqua pas d'informer toute la Ville de ses grandes découvertes, & de la soumission volontaire de tant de Nations differentes à la puissance du Roi. On chanta le *Te Deum*, en action de graces

graces pour cet heureux accroiſſement de gloire à la Couronne. L'empreſſement qu'avoit M. de la Sale, d'aller faire part au Roi & à ſes Miniſtres, du ſuccés de ſes voïages, l'obligea à preſſer ſon depart. Il partit du Canada au commencement d'Octobre de l'an 1684. Mais avant que de faire voile, il m'envoïa M. le Chevalier *de Bogia*, comme un homme qui lui avoit été fortement recommandé; il vint me trouver au Fort S. Loüis, je le reçus du mieux qu'il me fut poſſible, & lui fis tous les bons traitemens, que l'état où je me trouvois, me permirent de lui faire.

Le vingtiéme de Mars de la même année, aïant eu avis que les Iroquois, jaloux de nôtre nouvel établiſſement chez les Iſlinois, venoient avec des forces conſiderables, pour nous faire

Iroquois tâchent de s'oppoſer à nos établiſſemens.

la guerre, j'envoïai un Exprés vers M. *de la Durontai*, Commandant au Fort de *Miſſilimachinac*, pour lui demander du ſecours. Cependant je fis faire de nouvelles fortifications au Fort, & mis le village en état de ſe défendre, par de bons foſſez, par des remparts, & par tous les ouvrages capables d'arrêter les attaques des ennemis. Ils parurent le 28. Mars, au nombre de cinq cent. Dés leurs premieres attaques ils furent repouſſez vigoureuſement. Enfin, aprés ſix mois de ſiege, ils furent forcez de ſe retirer avec une perte de plus de quatre-vingt des leurs, & ſans aucune perte des nôtres. Ils prirent quelques eſclaves des environs, pour pouvoir ſeulement ſe vanter qu'ils n'étoient pas venus ſans coup ferir, & qu'ils ne s'en retournoient pas

les mains vuides : Mais comme ils étoient sur le point de leur enlever la chevelure, ces pauvres malheureux eurent l'adresse de se sauver de leurs mains, & vinrent nous rejoindre dans nôtre Fort.

Vers le quinziéme d'Avril, M. *de la Durontai*, & le Pere *Daloy* Jesuite, accompagnez de soixante François, vinrent me secourir, mais ce fut aprés coup, & sans aucun besoin. Cependant M. *de la Barre* étoit arrivé à Quebec, pour y prendre la place de M. le Comte de Frontenac. Ce changement fut un coup de foudre pour toute la Nouvelle-France, qui regardoit M. de Frontenac comme son pere & son patron ; mais il ne fut pas moins accablant pour moi. A peine ce nouveau Gouverneur, ami ou parent de M. le Cheva-

Arrivée de M. de la Barre à Quebec en qualité de Gouverneur.

lier *de Bogia*, fût arrivé, qu'il lui expedia des Lettres de Gouverneur du Fort S. Loüis, lequel avoit été commencé & consommé par mes soins. Il les adressa à M. de la Durontay, pour me les faire tenir. Celui-ci me signifia de la part du nouveau Gouverneur, l'ordre donné en faveur du Chevalier, pour être à ma place. Je n'eus point d'autre parti à prendre dans cette occasion, que celui d'obéïr. Je laissai quelques effets considerables dans le Fort; j'en fis un Inventaire, M. le Chevalier eut la bonté de le signer; & je partis le même jour avec ce que je pus emporter de plus important & de plus necessaire. Je pris d'abord le chemin de *Montreal*, & delà je me rendis à Quebec, où je n'arrivai qu'au commencement du mois de Juillet. Je ne pus me

diſpenſer d'aller faire la reverence à M. le Gouverneur, de lui rendre un compte fidele de l'état & de l'importance de la Place, que j'avois quittée par ſon ordre ; en un mot, de la diſpoſition de toutes choſes dans ce païs. Il m'écouta favorablement, m'offrit tel autre établiſſement que je voudrois dans l'Amerique, & m'aſſura de ſa protection en tout ce qui dependroit de lui. Je le remerciai de ſes offres, & lui dis que je me ferois toujours un tres-grand plaiſir d'obéïr à ſes ordres ; mais que j'étois reſolu de ne prendre d'établiſſement qu'aprés le retour de M. de la Sale. Ce fut à peu prés tout l'entretien que nous eûmes enſemble.

Dés mon arrivée, je ne manquai pas de mander à M. de la Sale, l'état de mes affaires, &

de lui repreſenter l'injure que je croïois qu'on m'avoit faite, en m'ôtant d'un poſte où il m'avoit placé lui-même : A quoi j'ajoûtai le danger qu'il y avoit que ces peuples, habituez depuis peu auprés du Fort, ne s'accommodant pas d'un nouveau Commandant, n'abandonnaſſent tout, ou ne fiſſent quelque deſordre. J'écrivis encore à M. *de la Forêt*, mon ami, pour recommander mes interêts à nôtre commun protecteur. Ces lettres firent tout l'effet que j'en avois pû eſperer ; j'en reçus réponſe par M. de la Forêt lui-même, que je vis revenir à Quebec ſur la fin du mois de Juillet de l'année 1684. J'eus le plaiſir d'apprendre de ſa bouche le favorable accueil que l'on avoit fait à la Cour à M. de la Sale, & les conſiderables ſecours que le

Roi lui avoit accordez pour établir des Colonies dans les Terres nouvellement découvertes, & son nouveau rembarquement pour le Golphe Mexique. Mais ce qui acheva ma satisfaction, ce fut d'apprendre de lui-même mon rétablissement au Fort S. Loüis, en qualité de Gouverneur & Capitaine, par une Lettre expresse, que M. de la Sale avoit obtenuë, en ma faveur, de Sa Majesté. J'avouë que le plaisir de triompher de mes ennemis fit la plus grande partie de ma joïe.

Je m'équipai aussi-tôt d'armes, de linges, d'étoffes & de toutes les autres choses necessaires, tant pour la fortification de mon poste, que pour mettre ma Compagnie sur pié. J'emploïai vingt mille francs à mon équipage : Et aprés nous être sou-

vent regalez à Quebec, M. de la Foreſt & moi, nous partîmes enſemble le premier jour de Novembre, lui pour *Frontenac*, dont il avoit été fait Gouverneur, & moi pour les Iſlinois.

Les glaces aïant interrompu nôtre voïage ſur le fleuve Saint Laurent, nous fûmes obligez de relacher, & de paſſer l'hyver à Montreal, juſqu'au Printems de l'année ſuivante 1685. Dés le commencement d'Avril nous remontâmes le fleuve juſqu'au Fort de Frontenac, où je pris congé de M. de la Forêt. Je me mis en canot ſur le premier lac, juſqu'à *Niagara*; d'où aprés avoir franchi le Saut, je gagnai *Miſſilimachinac*, & delà les Miamis; enſuite étant arrivé juſqu'à l'embouchure de la riviere des Iſlinois, je me rendis au Fort S. Loüis,

Loüis, environ le quinze de Juin de la même année.

M. le Chevalier *de Bozia* m'y reçut d'abord avec toutes les marques de joïe & d'amitié poſſibles : Je repondis à ſes civilitez du mieux que je pûs ; mais enfin aprés l'avoir inſtruit de l'embarquement de M. de la Sale, & de toutes les autres nouvelles, je ne pûs me diſpenſer de lui preſenter mes Lettres patentes de Capitaine & Gouverneur du Fort S. Loüis, dont le Roi m'avoit honoré. Il reçut cet ordre avec beaucoup de ſoumiſſion, me remit la Place entre les mains, avec tous les effets que je lui avois confiez, m'aſſurant qu'il n'en étoit ni moins mon ſerviteur, ni moins mon ami. Nous paſſâmes le reſte de la journée enſemble, & le lendemain il partit lui troi-

siéme pour la ville de Quebec.

Cependant les *Miamis* & les *Iſlinois* peuples voiſins, & nos amis étant broüillez enſemble pour quelques legers interêts, je fis des demarches pour les accommoder, je reçus même de part & d'autre des ôtages & des gages de leur bonne foi.

Au commencement de l'Automne, étant fort inquiet de ne point entendre parler de M. de la Sale, je me tranſportai à *Miſſilimachinac*, pour en apprendre des nouvelles. Là je ſûs que M. le Marquis *d'Enonville* avoit relevé M. de la Barre, en qualité de Gouverneur de la Nouvelle-France ; j'eus même l'honneur de recevoir une Lettre de ſa part, par laquelle il me témoignoit vouloir entrer en conference avec moi, ſur le deſſein qu'il avoit de faire la guerre

M. d'Enõville nommé à la place de M. de la Barre.

aux Iroquois : Il m'assuroit en même tems que M. de la Sale étant depuis long-tems sur mer, devoit être déja entré dans le Golphe avec quatre bons vaisseaux, que le Roi lui avoit donnez ; & qu'apparemment il devoit avoir abordé à l'embouchure du *Missisipi*, ou à quelque autre bord.

Cette Lettre ne fit que redoubler la passion que j'avois de l'aller joindre ; je me mis d'abord en devoir de lui mener tout le secours que je pourrois ; j'équipai une vingtaine de Canadiens, & m'étant remis en chemin vers les Islinois avec ma nouvelle recruë, j'arrivai en un mois au Fort S. Loüis. Aprés avoir donné ordre à tout, je laissai le commandement de la Place au sieur *de Bellefontaine* ; je partis avec quarante hommes

pour le Golphe de la Mer Mexique. Nous descendîmes nôtre riviere jusqu'au grand fleuve *Missisipi*, dont nous suivîmes le cours jusqu'à la mer. Nous fûmes environ deux mois à faire ce voïage.

Etant arrivé au bord de la Mer, ne découvrant point ce que je cherchois, ni personne qui pust m'en donner des nouvelles, j'envoïai deux canots, l'un vers l'Est, l'autre vers le Sud-Oüest, pour voir s'ils ne decouvriroient rien: Ils voguerent environ vingt lieuës, d'un côté & d'autre, le long de la côte; & n'aïant rien apperçu, ils furent obligez de relâcher faute d'eau douce, & revinrent nous joindre aprés deux jours de course, sans aucun éclaircissement sur ce que je souhaittois; Pour toute consolation, ils m'apporterent

un Marsoüin, & quelques écailles de nacre, tres-belles qu'ils avoient prises sur un rocher.

Voïant donc qu'il étoit inutile d'attendre-là plus long-tems, je deliberai avec les plus sages de la compagnie, touchant le chemin que nous prendrions pour nôtre retour. J'aurois souhaitté suivre la côte jusqu'à la *Menade*, esperant par-là découvrir toujours quelque nouveau Païs, ou faire quelque bonne prise: mais la plûpart furent d'avis contraire, soutenant qu'il étoit plus sûr d'aller par un chemin connu, que par un autre qui ne l'étoit pas, & qui d'ailleurs ne pouvoit être que tres-difficile, tant à cause des terres qui s'élevoient sur la côte, qu'à cause du grand nombre de rivieres, qui se dechargent dans la mer; ce qui nous obli-

gea de prendre le parti de retourner sur nos pas.

Avant que de nous mettre en chemin, aïant remarqué que l'arbre, sur lequel M. de la Sale avoit fait arborer la Croix, & les Armes du Roi, étoit sur le point d'être renversé par les grosses eaux, & par la violence des vents, nous remontâmes un peu plus haut, où aïant dressé un grand Pillier, nous y attachâmes un Croix, & au dessous un Ecusson de France. Nous cabannâmes cette nuit en ce lieu-là. Le lendemain qui étoit le Lundi d'aprés Pâques, de l'année 1685. nous-nous mîmes en chemin, & nous suivîmes par terre, les rivages du fleuve *Mississipi*.

Quinipissas se raccommodent avec les Frãçois

A la sixiéme journée, étant arrivez chez les *Quinipissas*, le Chef vint au-devant de nous, & nous aïant offert le *Calumet*, il nous

demanda pardon du mauvais accueil qu'ils nous avoient fait au dernier voïage, & nous pria de les vouloir bien recevoir au nombre de nos Alliez. Nous repondîmes d'un ton assez fier à leurs civilitez; & aprés nous être un peu rafraîchis chez eux, nous continuâmes nôtre route. Quarante lieuës au-dessus, nous découvrîmes dans les Terres une Nation qui nous avoit échappée dans nôtre premiere descente: C'étoit celle des *Oumas*, les plus braves de tous les Sauvages. Dés qu'ils nous virent, il est vrai qu'à l'aspect de nos armes ils furent frappez d'un certain étonnement mêlé de respect, qui desarma toute leur ferocité, & qui les obligea de nous promettre une parfaite soumission. Ils nous donnerent de nouveaux rafraîchissemens, & nous offrirent tout ce

Oumas, peuple Sauvage.

qui étoit en leur pouvoir. Ce fut dans ces Terres que nous remarquâmes un Animal extraordinaire, qui tient du Loup & du Lion; Il a la tête & la taille d'un gros Loup, la queuë & les griffes d'un Lion; il devore toutes les bêtes, & n'attaque jamais les hommes; quelquefois il emporte sa proïe sur son dos, en mange une partie, cache l'autre sous des feüilles; mais les autres animaux l'ont en une telle horreur, qu'ils ne touchent jamais à ses restes; on appelle cet animal, *Michibichi*.

Animal extraordinaire.

Aprés les *Oumas*, nous trouvâmes les *Akancéas*. Toutes ces contrées sont si belles, & si enrichies des productions de la nature, que nous ne pouvions assez les admirer; les bois d'une hauteur extraordinaire y semblent être plantez à la ligne. La

Akancéas.

campagne est couverte de bons grains, de toutes sortes d'arbres fruitiers, & par-tout fournie de toutes sortes de gibier à poil & à plume; mais aussi on y trouve beaucoup de gros Chats sauvages, qui devorent tout ce qu'ils trouvent. Nos François charmez de la beauté de ce climat, me demanderent la liberté de s'y établir; comme nôtre intention n'étoit que d'humaniser & de civiliser les Sauvages par nôtre societé, j'y consentis volontiers. Je formai le plan d'une maison pour moi chez les *Akancéas*. J'y laissai dix François de ma troupe, avec quatre Sauvages, pour en avancer la construction; & je leur donnai la permission de s'y loger eux-mêmes, & d'y cultiver autant de terre qu'ils pourroient défricher. Cette petite Colonie s'est depuis tellement

accruë & multipliée, qu'elle ſert d'entrepauſe aux François qui voïagent dans ce païs.

Delà je continuai mon chemin le long de la riviere des Iſlinois ; & aprés trois mois de traitte, j'arrivai au Fort Saint Loüis, vers la S. Jean, moins fatigué de la longueur du chemin, que de l'incertitude du deſtin de M. de la Sale.

Comme je n'avois pas encore rendu mes devoirs à nôtre nouveau Gouverneur, aprés avoir pris quelques jours de relâche, je partis des Iſlinois à la fin de Juin, & j'arrivai à Montreal vers le quinze de Juillet. J'allai d'abord y ſaluer M. le Gouverneur, & je reçus ordre de ſa part, de faire publier chez nos Alliez la guerre contre les Iroquois, & de les ſommer de ſe rendre au Fort S. Loüis, pour le ſuccés

Guerre declarée aux Iroquois.

d'une pareille entrepriſe.

Chargé de cette commiſſion, je pris bien-tôt congé de M. *d'Enonville*; je me rendis le quatriéme Septembre chez les Iſlinois, d'où je depêchai auſſi-tôt de tous côtez divers Couriers, pour informer les Nations voiſines de nôtre deſſein & pour les inviter à ſe trouver de bonne heure au rendez-vous. Tout le monde y fut aſſemblé ſur la fin du mois de Mars de l'année 1686. tant *Islinois*, que *Chouanous*, *Niamis* ou *Loups*. Toute cette troupe faiſoit environ quatre cens hommes: J'y joignis ſoixante François de ma Compagnie; j'en laiſſai quarante dans le Fort, ſous le commandement de M. *de Bellefontaine*. Cette petite armée campoit à un quart de lieuë du village. Là aïant fait mettre tout le monde ſous les ar-

mes, je leur declarai la volonté du Roi, & les ordres de nôtre Gouverneur ; je les exhortai tous à rappeller leur force & leur courage pour reprimer l'orgueil des Iroquois, nos ennemis communs.

Ce discours fut suivi des acclamations de tous ces Peuples, & sur le champ m'étant mis à leur tête, je commençai ma marche vers le canal, qui joint les deux Lacs des *Suvrons* & des *Islinois*. Il y a en cet endroit un Fort, nommé le *Fort S. Ioseph*, qui sert de défense à toutes ces petites mers. M. de la Durontay en étoit le Commandant ; j'envoïai vers lui un de nos François, pour l'informer de mon arrivée ; il commanda aussi-tôt à son Lieutenant de me venir joindre avec trente hommes, & le lendemain lui-même m'en amena autant.

Fort S. Joseph.

Nous campâmes sur les bords de ce détroit ; il nous arrivoit-là des provisions de tous côtez. Deux jours aprés, M. de la Forêt, Gouverneur du Fort de Frontenac, & M. *de Lude*, Commandant de celui des Miamis, chacun à la tête de sa compagnie, vinrent nous joindre. Etant tous assemblez, nous tinmes conseil de guerre, pour savoir quelles mesures nous prendrions ; l'on fut d'avis de partager l'armée en deux corps, que Mrs de la Durontay & de Lude commanderoient, l'un pour garder les avenuës de Missilimachinac, & pour défendre les côtes du Lac Herié, jusqu'à Niagara, où nous avions dessein d'achever un Fort déja commencé, pour tenir en bride les Iroquois, qui s'y étoient toujours opposez ; Que M. de la Forêt & moi commanderions

l'autre, pour entrer dans les terres des Ennemis.

Anglois & Iroquois unis ensemble pour faire la guerre aux Frãçois

Les choſes ainſi diſpoſées, M. de la Durontay, étant ſur les côtes de *Miſſilimachinac*, trouva un gros parti des ennemis, compoſé de plus de cent hommes, tant Anglois qu'Iroquois; (On peut dire en paſſant, que ces deux Nations, quand il s'agit d'aller en guerre contre nous, s'accordent fort bien enſemble.) Il les attaqua ſi vigoureuſement, qu'il en reſta plus de la moitié ſur la place, fit quelques priſonniers, & mit le reſte en fuite.

De nôtre côté, à vingt lieuës de Niagara, nous fîmes rencontre d'un nombreux parti d'Anglois, de Hurons, d'Iroquois, d'Ouabaches, qui ſous la conduite du Major *Gregoire*, tranſportoient une grande quantité d'eau-de-vie, de munitions & de

marchandiſes, aux habitations Iroquoiſes. Nous les chargeâmes; & aprés avoir tué la plûpart des Iroquois & des autres Sauvages, nous leur enlevâmes leur bagage & leurs marchandiſes; nous nous rendîmes les maîtres de pluſieurs eſclaves, & nous emmenâmes priſonniers plus de vingt-cinq Anglois. Aprés cette petite victoire, nous continuâmes nôtre route vers Niagara, où nous achevâmes le Fort, à la vûë des Iroquois, & même au pié de leurs habitations.

Ces premiers progrés nous engagerent à deputer vers M. le Gouverneur, pour l'informer de tout ce qui s'étoit paſſé. M. de la Forêt, qui voulut bien accepter cette commiſſion, partit auſſi-tôt. M. d'Enonville reçut cette nouvelle avec plaiſir, en

fit part à tout le Canada ; & nous envoïa un nouveau ſecours de Hurons, de Pſonnonteaus, d'Otaoüas, qui nous vinrent joindre au pié du Saut, avec une barque tres-bien équippée.

Renforcé par cette nouvelle recruë, je m'avançai dans les terres des ennemis ; nous avions parmi nous un Iroquois, qui feignant d'être mécontent de ſa Nation, paroiſſoit nous être fort affectionné : ce traitre nous abandonna, pour aller ſe rendre à l'armée des ennemis ; leur donna avis de nôtre marche, & les avertit des marques de nos Sauvages, pour ne pas s'y laiſſer tromper. Comme nous avancions toujours, nous nous trouvâmes, au-delà d'un Marais, à trois lieuës du Camp des Iroquois. Là quelques-uns des leurs nous dreſſerent une embuſcade, où nous perdîmes

Embuſcade dreſſée par les Iroquois.

perdîmes sept hommes, du nombre desquels, étoit mon Sous-Lieutenant. Aussi-tôt nous étant ralliez, nous les repoussâmes avec vigueur ; & aprés avoir tué plus de trente des leurs, nous les poursuivîmes jusques dans les bois ; mais n'aïant pû les joindre, & ne croïant pas devoir nous engager plus avant, de peur de tomber dans quelques piéges, nous nous contentâmes de piller un de leurs villages, où nous passâmes au fil de l'épée, tout ce que nous y pûmes rencontrer.

Nous campâmes-là quelques jours, & l'armée commandée par M. de Lude & de la Durontay se vint joindre à la nôtre. Le lendemain de leur arrivée, nous ne balançâmes pas un moment à nous resoudre d'aller forcer les ennemis dans leur Camp, mais

aïant été avertis de nôtre dessein, par leurs espions, ils ne jugerent pas à propos de nous attendre, ils décamperent bien vîte. Nous trouvâmes dans leur Camp quelques restes de blé d'Inde, & d'autres munitions, dont nous profitâmes; nous passâmes la nuit dans leurs tentes, ou plûtôt dans leurs cabannes, la saison étant déja assez avancée. Dés le lendemain nous renvoïâmes nos Alliez, chacun dans ses terres, avec ordre de se rassembler à la premiere convocation; & M. de Lude & de la Durontay prirent la route de leur Gouvernement.

Comme j'étois en marche pour aller dans le mien, je rencontrai quelques Hurons, qui me donnerent avis, que j'allois être investi par l'armée entiere des Iroquois. Il n'y avoit plus moïen de recourir à M$_{rs}$ de Lude & de

la Durontay, qui s'étoient déja embarquez sur les Lacs en canot. Je fis faire alte à mes gens, & m'étant retranché le mieux qu'il me fut possible, j'envoïai sur l'heure même à Niagara, demander un prompt secours au Commandant du nouveau Fort: Par hazard M. *de la Valromé*, qui y commandoit, nous croïant aux prises avec les Iroquois, nous amenoit cinquante fuzeliers. Celui que je lui avois envoïé, l'aïant rencontré, lui dit l'état où j'étois; ce qui lui fit hâter sa marche; son arrivée nous rassura, les ennemis parurent, nous rangeâmes nôtre petite armée en bataille, & nous étant avancez vers eux, à la portée du mousquet, ils n'eurent pas le courage de nous attendre, ils nous tournerent le dos; nous les poursuivîmes quelque tems, il en

reſta environ cent ſur la place, le reſte ſe ſauva dans les bois. Je rappellai auſſi-tôt mes ſoldats, & aïant eſcorté une partie du chemin M. de la Valromé, je crus devoir aller hyverner à *Misſilimachinac*, & là attendre le retour de la campagne ſuivante, en cas que la guerre continuât.

Iroquois ſe mettent à la raiſon.

Les choſes changerent de face : Les Iroquois nous cederent leurs habitations voiſines de Niagara; firent preſent à M. le Gouverneur, de leurs meilleures pelleteries, & nous promirent de ne plus inquiéter les Nations qui ſeroient ſous nôtre protection & dans nôtre alliance. Ainſi la paix aïant été concluë, je repris au commencement du mois d'Avril 1687. le chemin des Iſſinois. Je ſerois revenu tres-content de ma campagne, ſi l'abſence de M. de la

Sale, & l'incertitude de sa destinée ne m'eût point toujours inquieté. Il étoit parti de l'Amerique en 1683. & nous étions en 1687. quatre années s'étoient presque écoulées, sans en avoir eu d'autres nouvelles, que celles de son rembarquement, ou de son départ de la Rochelle, pour le Golphe-Mexique, mais sans en apprendre aucune de son retour. Je ne savois que penser : Seroit-il péri, *me disois-je*, par quelque naufrage, ou plûtôt n'auroit-il point abordé sur quelque rivage habité par des Barbares, qui l'auront peut-être massacré ? Agité par de si terribles pensées, je ne pouvois prendre aucun repos, ni tenir aucune route assurée ; & me laissant conduire plûtôt par mes gens, que les conduisant moi-même, j'arrivai au Fort Saint Loüis, vers la

fin du mois de Mai.

Je fus bien surpris, à mon arrivée, de trouver en ma maison, M. Chevalier, propre frere de M. de la Sale. A la verité, je ne vis point en lui cet air ouvert & riant, qui paroît à la premiere entrevûë de deux amis, aprés une longue séparation. Mais les premiers transports de ma joïe ne me permettant pas de faire de plus longues reflexions, je l'embrassai d'abord, & lui demandai en même tems des nouvelles de M^r son frere. A ce discours il me parut tout-interdit ; un regard vers le Ciel, un soupir étouffé, certain effort qu'il me parut faire sur lui-même, me furent autant de sinistres presages. Je le priai avec instance de ne me rien celer. S'étant un peu rassuré, il me dit d'un ton assez ferme, que M. de la Sale,

son frere, étoit en parfaite santé; mais que le malheureux succés de sa navigation l'avoit si fort accablé, qu'il n'avoit presque pas le courage de continuer sa route; que revenant à petites journées, il se faisoit un plaisir de negocier avec les differentes Nations qu'il rencontroit; & que l'aïant chargé de prendre les devants pour m'informer de son arrivée, il étoit resté entre les Naches & les Akancéas, pour acheter des uns & des autres quelques marchandises.

L'assurance avec laquelle il me parloit, jointe à une simplicité qui lui étoit naturelle, d'ailleurs la sainteté de son caractere, car il étoit Prêtre, ne me permirent pas d'entrer dans la moindre défiance, & me rassurerent un peu contre mes pressentimens. Je le priai donc de me

faire le recit de son voïage, de me dire depuis quand ils s'étoient rembarquez, & en quel tems ils avoient abordé. Comme je lui ouvrois par-là un fort grand champ à parler sans déguisement & sans contrainte, il me parut entrer dans ce recit avec beaucoup plus de liberté.

Il me dit d'abord, que toute la Cour aïant été charmée des grandes découvertes de M. de la Sale, le Roi n'avoit nullement balancé à lui accorder les secours qu'il avoit demandez; sans parler des titres d'honneur, qui lui donnoient plus d'autorité dans ses nouveaux Etablissemens: Qu'ils étoient partis de France le 24. du mois de Juillet 1684. avec quatre vaisseaux tres-bien équippez, & avec plus de deux cens hommes, tant soldats, qu'artisans de toutes sortes

tes de métiers ; que cependant par un excés de malheur, toute leur flote ſe trouvoit reduite à quelques canots ; & ce grand nombre de perſonnes à ſept ou huit François, qui eſcortoient ſon frere dans ſon retour.

Etonné d'un ſi grand revers, je ne pûs m'empêcher de vouloir apprendre à fond le détail de leurs avantures : Auſſi-tôt reprenant ſon hiſtoire depuis le commencement de leur navigation, il me dit qu'aprés quelques jours de calme, à la hauteur de S. Domingue, ils furent ſurpris d'une rude tempête ; qu'alors un de leurs vaiſſeaux chargé de plus de trente mille livres en marchandiſes, fut emporté d'un coup de vent, & enſuite enlevé par quelques piroques eſpagnoles : que le reſte de la flote alla moüiller à un

bord de cette même Isle, où ils se refirent bien-tôt par les nouvelles provisions qu'ils y chargerent, & les marchandises qu'ils y acheterent; mais que leurs gens, s'y étant un peu trop licentiez, y avoient contracté de tres-fâcheuses maladies.

Que de-là aïant vogué vers les Isles de *Caimant*, ils allerent faire eau à l'Isle de *Cuba*, où aïant trouvé à l'abandon plusieurs tonneaux de vin d'Espagne, de bonne eau-de-vie, du sucre & du blé d'Inde; ils enleverent tout, & firent sur les Espagnols une repriſe qui les consola de tout ce qu'ils leur avoient pris auparavant: Qu'ensuite aprés s'être bien munis de toutes choses, ils remirent à la voile; & qu'aïant toûjours eu un vent tres-favorable, ils étoient entrez dans le Golphe de la Mer

Mexique ; mais qu'y aïant trouvé des courans tres-rapides, & des écueils tres-frequens, ils furent obligez de tenir le large ; ce qui empêcha M. de la Sale de rencontrer au juſte le point de hauteur pour l'embouchure du *Miſſiſſipi* ; de ſorte que pour ne pas s'expoſer à de plus grands perils, il alla prendre terre à la Baïe du S. Eſprit, cinquante lieuës au deſſous du fleuve qu'ils cherchoient : Mais que deux jours aprés, dans l'eſperance de le trouver, ils remonterent ſur leurs vaiſſeaux, & reprenant toûjours le large, pour éviter les bancs & les écueils, ils allerent enfin aborder beaucoup plus haut, à une Baïe qu'on a depuis nommée *la Baïe S. Loüis*. Cette Baïe eſt d'une profondeur aſſez commode pour un Port, mais l'abordage en eſt pe-

rilleux, tant à cauſe des bancs qui l'environnent, qu'à cauſe des rochers dont elle eſt bordée.

Ce n'eût été rien pour nous, *continua-t-il*, d'avoir manqué l'entrée du fleuve; car aprés avoir une fois abordé ſi prés de ſon embouchure, il n'eût pas été difficile de la trouver, du moins par terre; d'y conduire enſuite nos vaiſſeaux, d'y bâtir un havre, pour ne pas s'y tromper une autre fois, & d'y conſtruire un Port pratiquable; mais le malheur voulut qu'aprés que M. *de Beaujeu* qui commandoit un de nos trois vaiſſeaux, nous eût mis à bord, nos deux autres s'y perdirent, tant par la méchante manœuvre du Pilote, que par la negligence des Matelots. Le premier échoüa à l'entrée de la Baye, contre un banc de ſable, d'où quelques ſecours

que nous pûmes y apporter, il nous fut impossible de le retirer. Nous eûmes, à la verité, la consolation d'en sauver l'équipage, & nos meilleurs effets; l'autre fut brisé dans le Port même contre un rocher, avec perte de la plûpart de nos matelots; heureusement nous en avions débarqué toutes nos provisions & nos marchandises: D'ailleurs, la plûpart de nôtre monde & de nos effets avoit été mis à terre par M. *de Beaujeu*, qui aprés avoir été le témoin de nos desordres, tourna les voiles pour s'en retourner en France. Tel fut, *dit-il*, le destin de nôtre flote.

A compter depuis le 24. Juillet 1684. jour de nôtre depart de la Rochelle, jusqu'au 18. Février de l'année suivante 1685. que nous débarquâmes à la Baïe S.

Loüis, il s'étoit passé environ sept mois. Mon frere aïant recueilli le débris de nos vaisseaux, & aprés avoir reconnu la situation avantageuse du païs à l'embouchure d'une tres-belle riviere, nommée la *Riviere aux Vaches*, au milieu de plusieurs autres, qui viennent se jetter dans la même Baïe, & d'un grand nombre de Nations tres bien peuplées; les environs charmans par la beauté des terres, par l'abondance des fruits, & par la multitude des bestiaux, ne balança pas un moment à s'y faire une belle habitation. Il dressa d'abord le plan d'un Fort, en dessigna le circuit, & fit d'abord mettre la main à l'œuvre; la necessité de se loger, jointe à la commodité du bois & du ciment, fit si fort avancer l'ouvrage, qu'il fut consommé en moins de deux mois.

Riviere aux Vaches.

Cependant M. de la Sale plus impatient que jamais de retrouver le Miſſiſſipi, couroit de part & d'autre pour le reconnoître ; comme tout ce païs eſt coupé par beaucoup de rivieres qui ſe jettent d'eſpace en eſpace dans la Baïe, il faiſoit ſes courſes, tantôt à pié, tantôt en canot, accompagné de dix ou douze François armez de bons fuzils : il trouvoit de diſtance en diſtance diverſes habitations de Sauvages, & par tout une abondance de toutes choſes neceſſaires à la vie, juſqu'à des volailles domeſtiques.

Enfin, aprés quinze jours de recherche, il rencontra un gros & large fleuve : Il en ſuivit le courant durant ſept ou huit lieuës, juſqu'à ſon embouchure dans la mer, & reconnut que c'étoit juſtement celui qu'il avoit tant

cherché, & dont il n'avoit pû rencontrer l'embouchure; il prit encore une fois sa hauteur, pour ne plus la manquer, en cas qu'il revint une autre fois par le Golphe.

Content de l'avoir rencontré, & plus satisfait encore de la fecondité des campagnes qui l'environnent, il revint à sa colonie naissante; mais par un surcroît d'affliction, il trouva que les uns avoient succombé à la longueur de ces maladies qu'ils avoient contractées à *S. Domingue*, & que plus de quarante avoient été égorgez par les Sauvages. Cette perte le toucha sensiblement; mais s'étant fortifié contre sa douleur, il appella ceux qui restoient: (leur nombre n'alloit pas à cent;) il les encouragea, les exhorta à faire si bien par leur travail, par

leur concorde, par leur industrie, & par leur bonne conduite avec ces Barbares, qu'ils pussent profiter des richesses que la Nature leur presentoit avec abondance.

Comme les nouvelles découvertes paroissoient à M. de la Sale des Provinces conquises, & que toutes les pertes qu'il pouvoit faire, ne lui sembloient rien en comparaison d'une Nation volontairement soumise, il chercha à se consoler par de nouveaux voïages ; ainsi aïant pris une nouvelle resolution, il voulut aller reconnoître ces vastes contrées, qui sont entre le Missisipi & le Golphe-Mexique, vers le Sud-Est.

Le 22. Avril de l'année 1685. il partit de la Baïe S. Loüis pour cette nouvelle traite ; il ne prit avec lui que vingt hommes en tout, au nombre desquels

étoient nos deux neveux Cavelier, & de Moranget, un Pere Recolet & moi. Nous avions pour tout équipage deux canots, & deux traineaux, pour porter nos proviſions & nos marchandiſes.

Le premier jour, nous paſſâmes plus de vingt rivieres, dont les environs nous paroiſſoient un païs enchanté, & au travers de peuples bien-faiſans, qui ne nous refuſoient rien. Ce que nous trouvâmes de particulier dans ces contrées, c'eſt que parmi le bétail à corne, nous apperçûmes dans les prairies un grand nombre de Chevaux, mais ſi farouches, qu'on ne pouvoit les approcher.

Chevaux farouches.

Dés la ſeconde journée, nous commençâmes à vivre de la chaſſe; Nous tuâmes ſur le ſoir un chevreuil, & nous cabannâ-

mes cette nuit en pleine campagne au milieu d'un petit retranchement. Dés cette nuit nous nous fîmes une loi de prendre de pareilles précautions, en quelque endroit que nous puissions nous trouver.

Le troisiéme jour nous trouvâmes sur le midi, quatre Cavaliers bottez, qui nous accosterent tres-humainement ; ils nous demanderent qui nous étions, & où nous allions : Nous leur declarâmes que nous étions *François*, & que nous ne voïagions dans ces Terres, que dans l'intention de reconnoître les diverses Nations de l'Amerique, & de leur offrir la protection du Roi des François, le plus grand Roi de l'Univers : Que s'ils vouloient se soumettre à sa puissance, ils ressentiroient bien-tôt des effets de sa protection par

Rencontre de 4 Cavaliers bottez.

le moïen de ses vaisseaux. Eux de leur côté, nous prierent aussitôt de vouloir accepter leurs maisons, & de les suivre jusques dans leur village ; nous y consentîmes avec plaisir ; nous y fûmes parfaitement bien reçus, & tres-bien regalez.

Quoaquis, Nation de Sauvages.

C'étoit la Nation des *Quoaquis*, ou des *Mahis*. Les hommes y sont fort bazannez, & les femmes de même. Ils ont les cheveux noirs & assez beaux ; le visage plat ; les yeux grands, noirs, bien fendus ; les dents tres-blanches ; le nez écaché ; d'ailleurs, la taille libre & dégagée. Les hommes y sont vétus de corselets d'un double cuir, à l'épreuve de la fléche : Ils portent depuis la ceinture jusqu'au genou, une espece de ringrave de peau d'ours, de cerf, ou de loup ; leur tête est couverte d'une ma-

niere de turban fait de mêmes peaux ; ils ont des bottines de peaux de bœuf, d'élan, ou de cheval, tres-bien paſſées. Pour leur équipage à cheval, outre leurs corſelets, leurs bottines, & leurs boucliers couverts de peaux les plus dures, ils ont des ſelles faites de pluſieurs cuirs, ajuſtez & collez les uns ſur les autres ; des brides comme les nôtres ; des étriers de bois ; des brides & des mords de dents d'ours ou de loup.

Leurs femmes

A l'égard des femmes, elles portent en guiſe de chapeau, un tiſſu de jonc ou de cannes, differemment coloré ; leurs cheveux tantôt cordonnez, tantôt noüez. Leur corps eſt couvert d'une veſte d'un tiſſu tres-fin juſqu'à demi-cuiſſe ; elles ſont chauſſées à peu prés comme les hommes, avec des bottines à fleur de jam-

Nous ne fîmes que coucher chez eux, mais toujours sur nos gardes, en nous relevant de sentinelle de tems en tems. Le lendemain, les Principaux nous vinrent trouver avec quelques presens de blé d'Inde, pour nous assurer qu'ils seroient toujours bien-aises de vivre dans nôtre alliance, & sous les loix du Prince que nous reconnoissions. De nôtre côté, nous leur fîmes present de quelques couteaux, & de quelque brasse de rasade pour leurs femmes; Aprés quoi nous prîmes congé d'eux, & nous nous remîmes en chemin.

Riber, riviere, pourquoi ainsi nõmée.

A deux lieuës de-là, nous nous trouvâmes sur les bords d'une tres-belle Riviere, que nous nommâmes *Riber*, du nom d'un homme de nôtre suite, de pareil nom, lequel s'y noïa. Sur ses bords paissent de nombreux

troupeaux de *Cibolas* ; nous en tuâmes dans un moment trois, que nous fîmes boucanner pour nous servir de provision.

A une lieuë de cette Riviere, nous en remontâmes une autre beaucoup plus rapide, à qui nous donnâmes le nom de *Hieus*, nom d'un Allemand de nôtre compagnie, qui demeura trois jours perdu aux environs, pour s'être trop avant engagé dans les bois, par le plaisir de la chasse. Riviere nõmée *Hieus*.

Ainsi continuant nôtre course, tantôt dans des plaines, tantôt au travers des ravines & des rivieres, que nous passions avec nos canots ; nous tombâmes au milieu d'une Nation assez extraordinaire, qu'on appelle les *Biscatonges* ; nous leur donnâmes le nom de *Pleureurs* ; parce qu'à la premiere approche des Etrangers, tout ce peuple, *Biscatonges*, Nation de Sauvages, surnõmez *Pleureurs*.

tant hommes que femmes, ſe mettent à pleurer amérement. La raiſon en eſt aſſez particuliere; ces pauvres gens s'imaginent que leurs parens ou amis decedez, ſont allez en voïage; & comme ils en attendent toujours le retour, l'abord des nouveaux-venus renouvelle leur idée; mais comme ils ne retrouvent pas en eux ceux qu'ils regrettent, leur arrivée ne fait qu'augmenter leur douleur. Ce qu'il y a de plaiſant, & peut-être d'aſſez raiſonnable dans cette croïance, c'eſt qu'ils pleurent beaucoup plus à la naiſſance de leurs enfans, qu'à leur decés; parce qu'ils ne regardent la mort que comme un voïage, dont on revient aprés un tems; mais qu'ils regardent leur naiſſance comme une entrée dans un champ de perils & de malheurs; Quoi qu'il

en

en soit, ce premier torrent de larmes étant passé, ce ne fut parmi tout ce peuple qu'un visage serain, caressant & rempli de tendresse; On nous conduisit dans des cabannes tres-proprement nattées, où l'on nous offrit du bœuf & du cerf bouçanné, avec de la *Sagavite*, leur pain ordinaire, qu'ils font avec une racine nommée *Toquo*, espece de ronce; On la lave, on la seche, on la broïe, & on en fait une pâte, qui étant cuite, est d'un fort bon goût, mais d'un aliment astringent. Nous joignîmes à leur regal un peu de nôtre eau-de-vie; nous leur en donnâmes une couple de petites bouteilles: ils nous firent present de plusieurs peaux bien passées, qui nous servirent à faire de bons souliers. Ces Peuples n'adorent point d'autre Divinité que le Soleil,

Sagavite & pain.

& c'eſt preſque la Divinité de toutes ces Nations. A propos de quoi, nous leur dîmes que nôtre Prince étoit le Soleil des autres les Rois ; que ſon éclat ſe répandoit dans toute l'Europe, & même dans pluſieurs contrées de l'Amerique ; que s'ils ſe ſoumettoient à ſa puiſſance, ils ſentiroient bien-tôt quelques effets de ſa grandeur & de ſa bienveillance ; ils ſe ſoumirent volontiers, & nous jurerent une éternelle amitié.

Aïant paſſé deux jours chez cette Nation pleureuſe, nous nous remîmes en chemin. La premiere journée nous fîmes dix grandes lieuës, preſque toujours dans les bois ; enſuite nous nous trouvâmes à la vûë d'un grand village, à l'entrée duquel nous apperçûmes un gros Chevreuil, qu'un *Chaouanous* de nôtre ſuite

tira, & tua d'un coup de fusil. L'éclat du bruit & de la flâme en parut si terrible à ces Habitans, qu'au premier aspect de nôtre troupe & de nos armes, ils prirent tous l'épouvante & la fuite: Le Chef & trois de ses enfans s'étant montrez plus fermes, les firent revenir de leur terreur; ils s'avancerent vers nous, nous offrirent quelques rafraichissemens, & quelques-unes de leurs cabannes pour y passer la nuit; mais mon frere n'aïant pas jugé à propos de s'y fier, nous cabannâmes un peu à l'écart, selon nôtre coutume: Heureux d'avoir pris cette precaution; car le lendemain à la pointe du jour, nous apperçûmes un grand nombre de cette canaille cachée dans des cannes, avec des fléches; Aussi-tôt M. de la Sale, les aïant fait coucher en jouë, les obli-

Coup de fusil tiré, jette l'épouvante parmi des Sauvages.

gea à demander quartier. Ils en furent quittes pour quelque provision de blé d'Inde, que les fils de leur Chef nous apporterent, & nous prîmes aussi-tôt le parti de décamper.

A six lieuës de-là, nous rencontrâmes une autre habitation de plus de trois cent cabannes, habitée par les *Chinonoas*; ils nous firent un accueil tres-favorable. Toutes ces contrées sont presque sur la côte orientale de la Mer-Mexique; les Espagnols passent jusques dans leurs terres, & leur font de tres-cruelles vexations. Ces Sauvages furent d'abord nous distinguer d'avec eux par nôtre air, par nôtre langage, par nos manieres; & l'horreur qu'ils avoient conçûë contre tous ceux de cette Nation, ne fit que redoubler leur amitié pour nous: Nous ne

Chinonoas savent distinguer les François d'avec les Espagnols.

tardâmes pas à leur faire entendre que les Eſpagnols & nous, n'étions gueres d'accord enſemble, & qu'ils étoient nos ennemis jurez. Sur quoi nous aïant offert tout ce qui étoit en leur pouvoir, ils nous prierent de vouloir nous unir avec eux, pour leur aller faire la guerre: Nous leur dîmes que nous n'étions pas pour lors en cet état, mais que nous pourrions bien-tôt revenir les joindre en plus grand nombre pour les ſeconder; de ſorte qu'aïant paſſé fort tranquillement la nuit chez eux, nous nous retirâmes le lendemain chargez de beaucoup de blé d'Inde & de tres-belles peaux.

A peine eûmes-nous avancé une lieuë dans nôtre route, qu'un nommé *Nica*, de nôtre ſuite, ſe ſentit piqué d'une vipere; il fit auſſi-tôt un fort grand cri; en

Hõme piqué d'une vipere.

moins d'un demi-quart d'heure, son corps s'enfla prodigieusement, & devint tout livide : On fit d'abord de grandes incisions sur sa plaïe ; nous la frottâmes avec de l'eau-de-vie, & du sel de vipere ; nous lui donnâmes de l'orvietan, & aprés deux jours, il se trouva parfaitement gueri.

Passage d'une riviere rapide.

Nous étant remis en chemin, nous nous trouvâmes, aprés deux jours de marche, sur le bord d'une riviere tres-rapide ; il falut la passer, & nous étions sans canot ; parce que les nôtres prenant l'eau de tous côtez, nous avions été forcez de les abandonner. Nous n'eûmes point d'autre expedient que de faire un caïeu de cannes & de plusieurs branches d'arbres entrelassées, & couvertes de nos meilleures peaux. Mon frere &

nos deux Neveux se mirent dessus avec deux Sauvages pour le conduire; je restai avec le reste de nos gens sur le rivage. A peine furent-ils au fort du courant, que la rapidité de l'eau les emporta dans un moment, & les fit disparoître à nôtre vûë: Par un bonheur singulier, le caïeu fut arrêté à une grande demie lieuë de-là, par un gros arbre qui flottoit sur l'eau à demi deraciné; ses branches qu'on accrocha avec le secours de quelques perches, leur donnerent moïen de gagner le bord; sans quoi infailliblement la rapidité du fleuve les eût emportez à la mer.

Cependant nous étions fort en peine de ce qu'ils étoient devenus; nous suivîmes toujours nôtre bord, portant nos yeux aussi loin que nous pouvions, & criant de toutes nos forces pour

tâcher de les rappeller, ou pour les découvrir. Nous fûmes un jour & une nuit dans ces inquiétudes : le lendemain nous recommençâmes le même train ; à la fin ils nous répondirent, & nous les apperçûmes de l'autre côté : c'étoit une neceſſité de les aller joindre ; & pour cela il faloit nous expoſer au même danger. Nous fîmes un nouveau caïeu, car le premier s'étoit tout délié, & ne tenoit plus à rien ; nous le fîmes beaucoup plus fort que l'autre ; & nous étant munis de bonnes perches, nous paſſâmes tous à diverſes repriſes fort heureuſement. Toute la troupe s'étant ainſi réünie, nous pourſuivîmes nôtre route ſous la conduite de mon frere, qui n'avoit d'autre bouſſole que ſon genie. Un de nos chaſſeurs s'écarta pour chaſſer, nous le perdîmes

durant

durant un jour, le lendemain nous le revîmes chargé de deux chevreuils boucannez, il venoit d'en tuer un autre qu'il avoit laiſſé à un demi-quart de lieuë; aprés nous avoir abandonné les deux, il alla ſur ſes pas, avec un *Abenaguis*, chercher l'autre; & nous l'aïant apporté, nous nous regalâmes d'une partie de ſa chaſſe, & gardâmes le reſte pour nôtre proviſion.

Sauvage monté ſur un cheval, s'informe qui nous ſommes.

Etant de là paſſez dans des terres plus delicieuſes & plus peuplées que toutes les autres, aprés ſix ou ſept lieuës de marche, nous vîmes venir à nous un Sauvage à cheval, avec une femme en croupe, ſuivi de quatre eſpeces d'eſclaves, qui étoient fort bien montez. Cet homme nous aïant abordé, s'informa qui nous étions, & de ce que nous cherchions en ce païs:

Mon frere lui fit entendre tant par lui-même, que par les Sauvages de sa suite, que nous étions *François*, & que nôtre intention n'étoit que d'offrir à tout le peuple de leur Continent, jusqu'à la Mer-Mexique, nôtre alliance, & la protection du Roi de France. Ce Sauvage mit aussi-tôt pié à terre, offrit son cheval à mon frere, le força même par ses instantes prieres, de l'accepter, & de vouloir venir dans leur Habitation; l'assura qu'il y seroit tres-bien reçu, & que ses propositions y seroient favorablement écoutées. Mon frere, aprés l'avoir fort remercié de ses honnêtetez, lui fit connoître, qu'avant que de faire cette démarche, il seroit bien-aise d'apprendre le sentiment de toute sa Nation par un Envoïé de sa part. Le Sauvage reçut

ette réponſe de fort bonne
race ; & par un ſurcroît de ci-
ilité, il lui laiſſa ſa femme &
n de ſes eſclaves en ôtage. Mon
rere lui donna ſon Neveu *Cavé-*
ier, & deux *Chaouanous*. Le
auvage monta ſur le cheval
l'un de ſes eſclaves, & mon
Neveu Cavelier ſur celui qui
voit été donné à mon frere.
Le lendemain, nôtre Envoïé
evint avec nos deux *Chaoua-*
nous, montez chacun ſur un
beau cheval, l'un & l'autre
chargez de toutes ſortes de pro-
viſions ; & fit un rapport auſſi
agreable que ſurprenant, du
bon accueil qu'il avoit reçu de
ce Peuple, qu'on nomme *Cenis*. Cenis, Nation de Sauvages.
Leur habitation a vingt lieuës
d'étenduë ; elle eſt diviſée en
pluſieurs hameaux, prés l'un de
l'autre. Leurs cabannes ont qua-
rante ou cinquante piés de hau-

teur, faites de groſſes branches d'arbres, qui ſe rejoignant par en haut, forment une eſpece de voute ; le dedans eſt tres-bien natté, & d'une propreté charmante.

M. de la Sale, informé de leurs bonnes intentions, ne manqua pas de s'y tranſporter le lendemain. A deux cent pas du village, il vit venir au devant de lui, les Principaux de la Nation, tout empanachez, & couverts de leurs plus riches peaux. Mon frere les reçut à la tête de ſa Compagnie. Le premier abord s'étant paſſé en civilitez reciproques, il fut conduit par le Chef juſqu'au village, au travers d'une tres-belle jeuneſſe, rangée ſous les armes, & parmi un tres-grand concours de peuple ; on l'emmena lui & ſa troupe dans un quartier qui ſem-

bloit faire un hameau à part. On nous y regala tres-bien. Le Chef convaincu de la magnificence de nôtre Prince, par les éloges que lui en fit M. dela Sale, le reconnut comme son Souverain, & fit à mon frere un present de six bons chevaux, & de ses plus belles peaux. M. de la Sale lui donna des haches, & quelques étuis de ciseaux, des couteaux, & des rasoirs qu'il reçut avec toute la joïe imaginable. Il y avoit en ce tems-là chez eux des Ambassadeurs d'une Nation appellée les *Choumans* : Le sujet de leur Ambassade étoit une ligue qu'ils prétendoient former entre eux, pour faire la guerre aux Espagnols, leurs tyrans & leurs persecuteurs. Ils nous rendirent visite, & nous convierent de vouloir y entrer; nous leur donnâmes parole de nous join-

Ambassadeurs des Choumans.

dre avec eux aprés nôtre voïage, & ils nous jurerent, comme les autres, une amitié inviolable.

Nassonis, Nation de Sauvages.

Les *Nassonis* sont à une journée des *Cenis*: Nous poussâmes jusques chez eux; nous en reçûmes un pareil traitement, une même reconnoissance, & une même protestation d'amitié. Ils ont tous une égale antipatie pour les Espagnols. Leurs pâturages y sont remplis de chevaux & de bœufs. On voit dans toutes leurs familles de gros chapons, des poules, des poulets, & de gros pigeons d'Inde. Nous reconnûmes chez eux aussi-bien que chez les *Cenis*, quelque teinture de nôtre Religion. Les uns y faisoient le signe de la Croix; les autres nous exprimoient par certaines marques le S. Sacrifice de la Messe. Nous

vîmes bien que c'étoit l'effet de quelques Missions espagnoles ; mais il n'y a point de doute que le fruit en seroit beaucoup plus grand, si ces premieres semences de Religion leur avoient été inspirées par des personnes qui leur fussent moins odieuses. En effet, nôtre Pere Recolet avec quelques Images, quelques Croix, & quelques *Agnus-Dei*, qu'il distribua aux uns & aux autres, leur faisoit concevoir & croire tout ce qu'il leur enseignoit, tant ces peuples sont dociles.

Contretems fâcheux.

Au milieu de toutes les satisfactions que nous avions sujet d'avoir parmi ces Sauvages, nous y eûmes deux fâcheux contretems ; l'un fut la desertion de quatre de nos François ; & l'autre, la maladie de mon frere. A l'égard de ces quatre deserteurs, on ne sait si entrainez par

la beauté de ces contrées, ils allerent chercher à s'établir chez quelques-unes de ces Nations voisines ; ou si peut-être attirez par les flatteuses amorces des Sauvageſſes, ils s'en retournerent chez les *Cenis*, ou s'ils se retirerent chez les *Naſſonis*. La verité eſt, que depuis qu'ils se virent en poſſeſſion d'un cheval, ils ne crurent plus être parmi les Sauvages, on ne put les retenir, & nous n'entendîmes plus parler d'eux.

Pour la maladie de mon frere, ce fut aſſurément une ſuite du chagrin, que la deſertion de ſes gens lui cauſa. Il tomba malade le 24. Aouſt de l'année 1685. aprés trois mois de courſe, & à deux cent lieuës de la Baïe S. Loüis. Sa maladie fut preſque en même tems ſuivie de celle de *Moranget* nôtre Neveu. Nous

eûmes dans cette affliction la consolation de trouver parmi les Sauvages tous les secours que nous aurions pû trouver en Europe, excepté des Medecins. Nous avions tout ce que nous pouvions desirer, le veau, le mouton, des poules, des pigeons, des ramiers ; & avec tout cela, toutes sortes de bonnes herbes, tant pour les boüillons, que pour les ptisannes, & autres remedes necessaires aux malades. Nous avions avec nous deux Chirurgiens, qui nous furent d'un grand secours : Les Sauvages mêmes, tant hommes que femmes, nous donnerent du gibier, de la viande, des volailles ; en un mot, graces à la bonté du Ciel, & à nos soins, nos deux malades recouvrerent leur santé, aprés un mois de maladie.

Dés que leurs forces furent ré-

tablies, mon frere croïant devoir s'en tenir à ſes dernieres découvertes, & ne pouvant même s'engager plus avant ſans rencontrer les Terres des Eſpagnols, d'où ſelon toutes les apparences, nous ne ſerions jamais revenus, prit le parti de s'en retourner en ſa nouvelle Colonie.

Nous nous remîmes en marche vers la fin du mois de Septembre 1685. L'avantage que nous eûmes dans nôtre route, fut de nous en retourner à cheval, au lieu que nous étions venus à pié; Ce qu'il y eut de ſurprenant dans cette nouvelle voiture, c'eſt que nos chevaux, ſans être ferrez, avoient le pié ſi bon, qu'ils franchiſſoient tout, & la bouche ſi fine, qu'ils obéïſſoient à la bride, comme s'ils y avoient été dreſſez. Chacun de nous étoit raiſonnable-

ment monté, & les chevaux que nous avions de reſte, nous ſervoient ou de relais, ou de chevaux de charge, pour porter nos munitions, nos canots & nôtre équipage ; ce qui nous fut d'un fort grand ſoulagement. Cependant comme les choſes les plus utiles ſont quelquefois les plus funeſtes, ſoit par le hazard, ſoit par le manque d'adreſſe, il arriva qu'un de nos chevaux fut la cauſe de la perte d'un de nos Sauvages.

Sur les bords de *la Maligne*, cette riviere, ſur laquelle mon frere courut riſque de ſe perdre, un cheval s'étant cabré à la vûë d'un gros Crocodile, jetta ſon cavalier dans l'eau : A peine fut-il tombé, que cette bête avide l'entraîna, & le devora à nos yeux. Ce ſpectacle nous cauſa une tres-grande douleur ; mais

Un Crocodile entraîne dans l'eau un homme & le devore.

il eſt mal aiſé que dans les voïages de long-cours, il n'arrive à ceux qui les entreprennent, quelque accident funeſte; le plus ſûr eſt de s'y preparer, en donnant ordre à ſa conſcience, & en ſe remettant entre les mains de nôtre Dieu tout-puiſſant, qui nous guide & qui nous conſerve.

Ce malheur étant ſans remede, nous continuâmes nôtre chemin; & aprés trois mois de marche, nous arrivâmes au commencement de Janvier de l'année 1686. à la Baïe S. Loüis. Aux premieres approches de nôtre Colonie, nous apperçûmes que tous les environs en étoient défrichez, & même tres-bien cultivez. Nous y trouvâmes grand nombre de femmes, & les Habitations remplies de nouvelles familles: chaque famille avoit ſes petites proviſions, ſon jar-

din & ſes poſſeſſions ; en un mot, tout y promettoit un heureux accroiſſement, & une nombreuſe multiplication. Mon frere y fut reçu comme le pere commun de ce peuple naiſſant, & nous eûmes un fort grand plaiſir de voir ces commencemens de ſocieté de nos François avec les Sauvages, & le bon uſage que chacun faiſoit des avantages de ce nouvel établiſſement.

Comme la preſence de mon frere étoit neceſſaire en ce païs, tant pour la conſommation du Fort, que pour donner quelque reglement à ce nouveau peuple ; nous y ſejournâmes encore environ trois mois. Ce tems étant écoulé, il reſolut de repaſſer en France, pour obtenir de nouveaux ſecours de la Cour, & pour demander quelques renforts d'artiſans & de laboureurs,

tant en faveur de cette derniere Colonie, que pour toutes les autres qui ſont repanduës en divers endroits de l'Amerique Septentrionale. Aïant donc pris congé d'un chacun, il partit accompagné de vingt François pour le Canada, & prit ſa route vers les Iſlinois par les terres, ſur la fin du mois de Mars de l'année 1686.

Cette route, quoique la plus penible, nous ſervit, non ſeulement à reconnoître le cours des rivieres, dont nous n'avions que vû l'embouchure, en deſcendant le *Miſſiſſipi*, mais d'obſerver de plus prés tous les peuples qui en habitent les bords, & de contracter avec eux de nouvelles alliances. Nous traverſâmes d'abord la *Riviere aux Cannes*, ainſi nommée, à cauſe du grand nombre de Canards,

Pluſieurs Rivieres.

dont elle eſt couverte. Aprés celle-ci, nous paſſâmes *la Sablonniere*, qui n'a pour lit qu'une vaſte campagne ſablonneuſe. Enſuite *le Robec*, dont les rivages ſont habitez par des peuples qui parlent tous du goſier. Aprés celle-ci, *la Maligne*, aux environs de laquelle ſont les *Quanoatinos*, Peuple auſſi redoutable aux Iroquois par leur valeur, que par leur cruauté : Car outre qu'ils combattent ſans quartier, ils ſe font une loi parmi eux d'en faire brûler autant qu'ils en peuvent prendre. Allant toujours plus avant, nous trouvâmes les *Taraha*, les *Cappa*, les *Palaqueſſons*, tous ennemis declarez des Eſpagnols.

Quanoatinos, Nation de Sauvages.

Je n'entrerai pas dans un plus ample detail des particularitez de toutes ces Nations, & de toutes ces Contrées : Je me con-

tenterai de dire, que bien que ces païs soient beaux, generalement parlant, on remarque en chacun d'eux son abondance & sa beauté particuliere. Les uns abondent en blé d'Inde, dont on fait de la boüillie; les autres en *Tonquo*; les autres en *Cassave*, dont on fait une espece de pain. On voit une multitude innombrable de *Cibolas* chez les Peuples qui approchent le plus de la Mer. Les *Castors* sont par troupe chez les *Ouadiches*, les *Ouabaches*, les *Akancéas*, les *Iroquois*, & dans beaucoup d'autres Cantons de l'Amerique. Les *Ours* sont tres-frequens dans les païs du Nort. Pour des Chevaux, on n'en voit que chez les Peuples voisins des Espagnols; mais presque par tout on voit des *Orignacs*, des cerfs, des élans, des loups, tant cerviers que communs;

Fertilité de chaque cõtrée.

communs ; de gros béliers, des moutons & des brebis, qui ont une soïe beaucoup plus fine que les nôtres.

Ce fut au travers de toutes ces Plaines, que nous reconnûmes une infinité de Sauvages, qui nous reçûrent tous avec beaucoup d'humanité, & avec une entiere soumission aux loix de nôtre grand Monarque. Nous trouvant entre les *Palaquessons*, & les *Nouadiches*, les provisions nous manquerent ; nous eûmes recours à la chasse : trois ou quatre de nos chasseurs se détacherent de la troupe pour aller dans les bois ; ils n'y furent pas longtems sans rapporter du gibier. La beauté du païs situé entre deux Nations tres-affectionnées pour la nôtre ; la campagne abondante en blé d'Inde, en toutes sortes de fruits & de gibier,

Bonté du païs situé entre deux Peuples.

les pâturages remplis de bétail de toute espece, & sur-tout de chevaux : Tous ces grands avantages firent naître à mon frere l'envie d'y faire un établissement. Dans cette pensée, il trouva à propos de me faire prendre les devants vers les Islinois, tant pour vous informer de son arrivée, que pour d'autres raisons que je vous dirai dans la suite. Il me donna le Pere *Anastase*, Cavelier mon neveu, M. *de la Marne*, quatre autres François, & deux esclaves pour me servir d'interpretes, avec deux canots, deux chevaux de charge, & nos munitions necessaires. Nous nous separâmes le 15. Mai de l'année 1686. & nous prîmes nôtre chemin par les terres, tant pour la commodité de nos chevaux, que pour les frequens secours que nous tirions des Sau-

vages, autant zelez pour nous, qu'ils ſont ennemis des Iroquois & des Eſpagnols.

Dés la premiere journée, nous allâmes coucher chez les *Nouadiches*, qui nous reçûrent à bras ouverts, & qui nous inviterent à nous joindre avec eux pour faire la guerre aux Eſpagnols: Ils nous aſſurerent qu'il y avoit beaucoup d'or & d'argent chez eux; qu'ils nous abandonneroient volontiers toutes ces richeſſes, & qu'ils ne pretendoient s'en reſerver que les femmes & les enfans pour en faire des eſclaves. Quelque peu d'amitié que nous euſſions pour les Eſpagnols, nous ne laiſſâmes pas de ſentir de la repugnance à cette propoſition; nous ne pûmes conſentir que des Chrétiens devinſſent eſclaves de Sauvages. Pour colorer nôtre refus, nous leur

Nouadiches Nation de Sauvages.

repondîmes que nous n'étions pas nombre ſuffiſant pour leur être de quelque ſecours dans cette guerre, mais que nous allions trouver le Capitaine *Tonti*, à qui nous ne manquerions pas de repreſenter les mêmes conditions qu'ils nous offroient, & que ſans doute il les accepteroit. Cette reponſe les ſatisfit ; ils nous donnerent des vivres en abondance, & nous logeâmes dans leurs meilleures cabannes.

Plusieurs autres Peuples

Le lendemain nous pourſuivîmes nôtre route vers les *Cenis* & les *Naſſonis*. Ceux-ci nous donnerent des guides pour nous conduire juſques chez les *Nabiri* ; & ceux-ci pour aller juſques chez les *Naauſi*. Nous fûmes également bien reçûs de tous ces Peuples ; & nous trouvâmes par tout les mêmes diſpoſitions à vivre dans nôtre al-

liance, & sous la protection de nôtre Prince.

Les Terres y sont fertiles, & le climat heureux pour la vigne, les seps y viennent d'eux-mêmes; l'on voit parmi les ormes le raisin fleurir, & croître à l'ombre de leurs feüillages. On ne sauroit faire trois lieuës, qu'on ne rencontre quelque ruisseau, ou quelque riviere; les Castors y sont par troupes; tout le peuple generalement y adore le Soleil; & n'ont d'autre couverture qu'un certain tissu de jonc, ou des nattes tres-fines, qu'ils bigarrent de certaines peintures du Soleil, d'oyseaux, & de fleurs. Pour armes, ils ne connoissent que l'arc & la fléche; un coup de fusil ou de pistolet, leur paroît un coup de foudre précedé par son éclair. Fertilité de ces Païs. Cadodaches, reception

Nous passâmes des *Naaussi*, chez les *Cadodaches*; nous y fû-

qu'ils fôt aux François.

mes reçûs d'une maniere tout-à-fait genereuſe ; ce ne fut pas un accueil, mais un triomphe. Les Principaux de la Nation vinrent au devant de nous ; on nous conduiſit entre deux rangs de la jeuneſſe armée, juſques dans les cabannes tres-propres : Le reſte du regal fut auſſi groteſque que ſauvage ; des femmes bazannées, mais tres-bien faites, & à demi-nuës, nous laverent les piés dans des auges de bois ; on nous ſervit de differens mêts tres-bien apprêtez. Outre la boüillie & le cerf boucanné, mêts ordinaire à tous ces Peuples, on nous preſenta un grand rôt de poulets d'Inde, d'oyes, de canards, de ramiers ; ſans y oublier les pigeons à la grillade. Parmi cette grande réjoüiſſance, il nous arriva un mortel déplaiſir ; Comme les chaleurs étoient grandes, tant à raiſon du cli-

mat que de la saison, M. *de la Marne* eut envie de s'aller baigner dans une riviere, qui passe le long du village ; Pour cet effet il chercha un lieu à l'ombre, pour y prendre tranquillement le bain ; L'aïant trouvé, il se jetta à l'eau ; mais par malheur il tomba dans un abyme, où il fut englouti à l'instant même : Quelque tems aprés, ne le voïant point revenir, nous voulûmes nous approcher du lieu où il s'étoit retiré, il n'y étoit déja plus ; nous eûmes la pensée que peut-être quelque Crocodile l'auroit devoré ; mais des gens du lieu, aïant vû l'endroit où il s'étoit jetté, ne douterent plus qu'il ne se fût perdu dans ce gouffre. En effet, l'aïant peschés sur l'heure même, on le retira mort & tout défiguré.

M. de la Marne se baigne & se noïe.

Je ne puis assez exprimer quel

fut nôtre regret à la vûë d'un si triste spectacle : La femme du Chef vint elle-même l'ensevelir ; nous lui rendîmes les derniers devoirs ; & aprés l'avoir pieusement inhumé, nous mîmes une Croix sur sa sepulture. Les Sauvages, témoins de nos ceremonies, joignirent leurs larmes avec les nôtres, & tâcherent de nous consoler par toutes les honnêtetez qu'ils nous purent faire.

Le jour suivant nous trouvâmes sur la même riviere les *Narchoas*, les *Ouidiches*; nous vîmes à cinq lieuës plus bas les *Cabinvio*, & les *Mentons*. Ces Peuples ne sachant ce que c'étoit que nos armes, nous prenoient pour les maîtres du Tonnerre, & nous craignoient en même tems. Les Castors sont en tres-grand nombre dans leur païs, mais surtout

Autres Peuples sauvages.

tout chez les *Ozotheoas*, qui ſont obligez d'en brûler les peaux, tant elles ſont communes chez eux.

Ces Peuples nous donnerent deux guides pour nous conduire chez les *Akancéas*, dont ils dépendent. Ce fut-là que nous commençâmes à nous reconnoître : Nous vîmes une Croix élevée : au milieu étoient attachées les Armes du Roi ; à quelques pas de-là, nous apperçûmes une belle maiſon à la Françoiſe, habitée par un nommé *Couſture*, qui nous y reçut honnêtement, & nous apprit que cette habitation vous appartenoit avec toutes ſes dépendances. Akancéas.

Aprés nous y être repoſez deux jours, nous paſſâmes dans les villages des *Torimans*, des *Doginga*, & des *Cappa*, pour

gagner le Miſſiſſipi ; ces derniers Peuples nous accommoderent d'une piroque pour deux chevaux que nous leur donnâmes.

Fatigué de nos courſes par terre, je pris le parti de remonter le Miſſiſſipi, juſqu'à la riviere des Iſlinois ; le Pere *Anaſtaſe* fut fort aiſe d'entrer dans le même canot que moi. Cavelier mon neveu ſe joignit à cinq autres François ; & s'étant contenté d'un Sauvage, il m'en laiſſa un autre pour me ſervir d'Interprete & de Rameur. Nous étant donné rendez-vous chez les Miamis, nous nous ſeparâmes ; il ſuivit les plaines, & je m'embarquai ſur le Miſſiſſipi, vers le quinze d'Aouſt de l'an 1686.

Il ſeroit inutile de parler ici de toutes les Nations que nous rencontrâmes ; je ne ferai mention que de celles que nous ne

reconnûmes pas dans nôtre descente. Les *Chicacha* furent les premiers, que nous trouvâmes à trente lieuës des *Akancéas*; ce sont des Peuples tres-dociles, industrieux, braves, guerriers, & en assez grand nombre pour mettre en tout tems deux mille combattans sous les armes. Chicacha.

Nous continuâmes de-là nôtre route vers les *Ouabaches*: à dix lieuës de leur riviere, on voit celle des *Massourites* & des *Ozages*, qui n'est ni moins rapide, ni moins profonde que le Missisipi. Nous la remontâmes pendant deux jours, tant à dessein de reconnoître les Nations qui sont sur ses bords, que pour nous fournir de nouvelles provisions. Nous rencontrâmes, en la remontant, les villages des *Panivacha*, des *Pera*, des *Panaloga*, des *Matotantes*, des *Ozages*; tous

Peuples braves, nombreux, & bienfaisans; & qui parmi les bons mêts & les bons fruits, dont ils nous regalerent, nous firent manger des raisins d'un goût merveilleux.

Le troisiéme jour, aprés avoir remonté cette riviere, nous allâmes regagner le Missisipi, où nous étant rembarquez en canot, nous le remontâmes pendant quelques jours, jusqu'à la riviere des Islinois; Et aprés trente jours de navigation, nous arrivâmes au pié du Fort de *Crevecœur*; de-là nous retournâmes au Fort S. Loüis.

Nous eûmes d'abord le chagrin de ne pas vous y rencontrer; mais à present nous avons la consolation de vous y voir en parfaite santé. Là-dessus aïant renouvellé nos embrassemens, je demeurai quelque tems sans lui

tien dire, ne ſachant pas bien moi-même en quel état j'étois pour lors. D'un côté, la perte de nôtre flote, & de la plûpart de nos François, m'avoit fort attriſté ; de l'autre, l'aſſurance qu'il m'avoit donnée de la ſanté de M. de la Sale, & le ſuccés de tant de belles découvertes, m'avoient fait paſſer de la triſteſſe à la joïe. J'étois même dans un étonnement qui tenoit de l'admiration ; mais auſſi l'abſence d'une perſonne, pour qui j'avois une reconnoiſſance, & une amitié auſſi tendre que reſpectueuſe, dont j'attendois le retour depuis un ſi long-tems, & avec tant d'impatience ; d'ailleurs le regret de n'avoir pas été le témoin & le compagnon de ſes voïages, me penetroit d'une douleur que je ne pouvois ſurmonter. Auſſi ne pouvant

retenir les chagrins de mon cœur : Helas, *lui dis-je*, comment se peut-il faire que M. de la Sale, mon unique Protecteur, & mon appui, soit depuis deux ans, de retour en Amerique ; & que j'aïe été pendant tout ce tems-là, non seulement privé du plaisir de le voir, mais de recevoir de ses nouvelles ; & que même encore, il ne me soit pas permis de l'embrasser ? Je vous avouë, que quelque joïe que vôtre presence me donne, je me trouve saisi en vous voïant, d'une plus grande douleur ; puisque plus je vous regarde, & plus je ressens de chagrin de ne le pas voir. Ah Ciel, *disois-je toujours*, M. de la Sale est depuis deux ans dans l'Amerique, & je ne puis encore le joindre, ni lui parler ? Helas ! ce n'a pas été ma faute ; Dés que j'ai crû qu'il pouvoit

avoir touché quelques-uns de ces bords du Golphe-Mexique, je ſuis deſcendu vers ces contrées ; j'ai viſité tous les Caps, tous les rivages de cette Mer, tant du côté de la *Malcoline*, que du côté de la Mexique ; j'ai parcouru tous les Peuples qui ſont ſur ces bords, les *Picheno*, les *Ozembogu*, les *Tangibao*, les *Oſtonoos*, les *Mauſoléas*, les *Mouſa*: Je leur ai demandé à tous M. de la Sale, & pas-un ne m'en a jamais ſû rien dire ; jugez de ma peine & de ma douleur.

Le moïen, *me diſoit-il pour lors*, que vous puſſiez nous rencontrer ? Vous allâtes nous chercher à l'embouchure du Miſſiſſipi & aux environs, & nous n'abordâmes qu'à vingt-cinq lieuës au deſſus. Vous ſuivîtes le cours de ce fleuve dans vôtre deſcente &

dans vôtre retour ; & nous nous écartions toujours, tirant vers le Sud-Eſt, & le long du Golphe-Mexique. Quel moïen de nous trouver en ſuivant des routes ſi oppoſées ? Pour le moins, *lui dis je*, devoit-il m'envoïer quelqu'un pour m'informer de ſon retour. Il eſt vrai, *me dit-il*, auſſi l'auroit-il fait, s'il l'avoit pû : Mais qui de ces nouveaux-venus auroit pû démêler les chemins au travers de tant de Barbares, & dans une ſi grande diſtance ? Et pouvoit-il ſe paſſer de ſes deux neveux ni de moi ? D'ailleurs, l'eſperance qu'il avoit de vous revoir bien-tôt en perſonne, lui fit toujours differer à vous informer de ſon arrivée. A la bonne heure, *lui dis-je*, on ne peut remedier au paſſé ; ce qui me réjoüit, c'eſt de ſavoir qu'il ſe porte bien, &

à peu prés où il eſt : nous ne ſerons pas, Dieu aidant, long-tems à l'aller retrouver. Cependant je me reſſouviens, *lui dis-je*, que vous aviez encore quelque choſe de plus particulier à me communiquer de ſa part ; je vous prie de me le declarer, afin que je puiſſe prendre au plûtôt de juſtes meſures pour mon voïage.

C'eſt, *me dit-il*, que mon frere impatient de donner les ſecours neceſſaires à l'affermiſſement & à l'entretien de ſa nouvelle Colonie, & de faire bâtir deux Ports & deux Havres, l'un à la Baïe S. Loüis, & l'autre à l'embouchure du Miſſiſſipi, dont il a tres-bien obſervé le fond & les bords, ne m'a détaché d'avec lui, que dans le deſſein de me faire inceſſamment repaſſer en France, tant

pour informer la Cour de son dernier établissement, & de ses grandes découvertes, que pour preparer les esprits à lui accorder ce qu'il faut pour des choses si pressantes & si necessaires. C'est pour cela qu'il m'envoie à Quebec, & qu'il m'a chargé de venir vous trouver pour vous demander quelque argent ; je vous en donnerai un reçû, & mon frere vous en tiendra compte.

Ce discours fut accompagné d'une Lettre bien cachettée du Cachet de M. de la Sale : A l'égard de l'écriture, je n'y fis point de reflexion ; leurs caracteres étant d'ailleurs si approchans, qu'il eût été mal-aisé d'en connoître la difference. Je lûs cette Lettre avec un extréme plaisir ; elle contenoit à peu prés la même demande, avec des protestations d'une entiere confiance, &

d'une parfaite amitié. La joïe où j'étois d'apprendre de ſes nouvelles, la ſimplicité de la perſonne qui me preſentoit cette Lettre, & le devoûment que j'avois fait de tout ce que je poſſedois, aux volontez d'un homme, à qui je croïois tout devoir, ne me permirent pas de balancer. Je demandai auſſi-tôt à M. Cavélier ce qu'il ſouhaitoit: Il me dit qu'il croïoit que ſon frere avoit fixé la ſomme à celle de ſept mille livres. Il eſt vrai, *lui dis-je*, mais s'il vous en faut davantage, vous n'avez qu'à me le demander; tout ce que j'ai, eſt à vôtre ſervice. Il me remercia fort honnêtement, & me dit qu'en cas qu'il eût beſoin de quelque choſe de plus, il le pourroit trouver en France; De ſorte que je lui comptai ſur l'heure même cette ſomme d'argent; il

voulut m'en faire son reçû, suivant l'ordre qu'il me dit en avoir de son frere. J'y donnai volontiers les mains ; & comme il me protesta qu'il vouloit partir le lendemain, je rafraichis son équipage & ses munitions : nous passâmes le reste de la journée le moins mal qu'il nous fut possible ; & le jour suivant, il prit congé de moi, du grand matin, & partit avec un Pere Recolet, & un esclave, à dessein de passer chez les Miamis.

Je me disposai à partir le jour suivant par la riviere ; tout étoit reglé pour cela. Aprés avoir passé le reste du jour avec assez d'inquietude, le lendemain comme j'allois embarquer mon petit équipage, environ les neuf heures du matin, je vis arriver le Sr *Coustare*, mon Lieutenant parmi les Akancéas, chez lesquels

Mrs Cavélier, oncle & neveu, étoient allé se reposer. J'eus d'abord un vrai plaisir de le voir, mais un moment aprés, il me jetta dans un terrible accablement. Je lui demandai aussi-tôt en quel lieu il avoit laissé M. de la Sale. M. de la Sale, *me dit-il*? Ne savez-vous pas qu'il est mort? M. de la Sale est mort, *m'écriay-je?* Cela n'est que trop vrai, *me dit-il*, il est mort; il a été assassiné par ses gens, entre les *Palaquessons* & les *Nouadiches*. Que me dites-vous là? Cela est-il possible? Hé! Quoi, son propre frere M. Cavelier vient de prendre congé de moi; bien loin de me rien dire de cela, il m'a rendu une Lettre de sa part, & ne m'en a pas témoigné la moindre douleur. C'est de lui-même que je le sai, *me dit-il*; ses larmes & celles de son ne-

Mort de M. de la Sale.

veu *Cavelier*, ne me l'ont que trop confirmé ; & je ſuis au deſeſpoir de vous dire le premier une ſi méchante nouvelle. Je fus ſi conſterné par cette réponſe, que je tombai dans un accablement extréme. Je ne pûs ni parler ni pleurer ; je me trouvai ſi ſaiſi, que je ne ſavois que devenir. Quelques momens aprés, je me levai, en diſant : *M. de la Sale, mon unique Patron eſt mort, aſſaſſiné par les ſiens ! Iuſte Ciel ! Cela ſe peut-il ? mais puis-je ſavoir qui ſont les malheureux qui ont porté leurs mains parricides ſur un ſi bon pere ?* Ce ſont deux coquins, *Dan & Lantelot*, me dit-il. Ah ! les ſcelerats, *m'écriay-je* ! Par quel motif, ou plutôt quel demon a pû les porter à commettre un forfait ſi terrible ? Je le priai de me dire tout ce qu'il en ſavoit. Helas !

Auteurs de ſa mort.

me dit-il, je vous le dirai de point en point, comme on me l'a raconté.

M. de la Sale, revenu d'une fort grande maladie, avoit regagné sa derniere Colonie, au Fort S. Loüis, & en étoit reparti le 26. Mars de l'année 1686. dans le dessein de revoir ses anciens établissemens, accompagné d'environ trente personnes, du nombre desquels étoient son frere, ses deux neveux, les deux freres, *Lantelot* & *Dan*, un Sauvage *Choouanou*, deux Flibustiers Anglois, & un certain *Hieus*, Allemand de Nation.

Dés la premiere journée, M. de la Sale s'étant apperçû, que le plus jeune des Lantelot, encore foible d'une grande maladie, ne pouvoit suivre le reste de la troupe, voulut le renvoïer

à la Baïe. Quelques instantes prieres que son frere fit pour ne se pas separer d'avec lui, M. de la Sale ne voulut point s'y rendre ; le jeune Lantelot fut ainsi obligé de s'en retourner à la Baïe. Ces manieres qui parurent hautes & imperieuses, furent difficiles à digerer à un homme de cœur. Par malheur il arriva que ce jeune homme fut rencontré en chemin par quelques Sauvages, qui l'égorgerent. La nouvelle en vint le jour même à son frere aîné, qui ne put dissimuler sa douleur. Il en jetta d'abord la faute sur M. de la Sale. Dés ce moment, penetré de fureur & de ressentiment, il jura sa perte. Aprés s'être laissé aller aux plaintes & aux regrets, il étouffa tout d'un coup sa colere, meditant de la faire éclater dans l'occasion. Il suivit le reste de la troupe ;

Le jeune Lancelot égorgé par les Sauvages.

troupe; & aprés deux mois de marche, les vivres leur aïant manqué entre les *Palaqueſſons*, & les *Noadiches*, Dan & Lantelot firent une partie pour aller chaſſer dans les bois; ils engagerent le ſieur *Moranget*, à ſe joindre avec eux. Celui-ci, ſans entrer dans aucune défiance, ou plûtôt par complaiſance, ſe mit de leur partie; les deux autres qui lui en vouloient depuis longtems, tant par la jalouſie qu'ils avoient de ſon merite, que par la haine implacable qu'ils portoient à ſon oncle, l'aïant inſenſiblement attiré à l'écart, aſſouvirent leur rage ſur lui; pour cet effet ils lui donnerent un coup de hache ſur la tête, dont il mourut deux heures aprés, en bon Chrétien, pardonnant de tout ſon cœur à ſes ennemis. Ce fut-là le premier coup de leur vangeance.

Moranget aſſommé d'un coup de hache.

Le jour étant fini, & M. de la Sale ne voïant pas revenir ſon neveu, ni ceux de ſa compagnie, paſſa la nuit en d'étranges inquiétudes. Le lendemain il alla lui-même vers l'endroit, où il jugea qu'ils pouvoient avoir été; il ne fut pas long-tems à le trouver; le Pere Anaſtaſe, ſon frere & ſon laquais le ſuivirent preſqu'auſſi-tôt. Etant arrivé dans une prairie, qui eſt ſur le rivage du Miſſiſſipi, il entrevit au travers de l'herbe fort haute, le valet de *Lantelot*; d'abord il lui demanda où étoit Moranget ſon neveu. Ce coquin lui répondit avec impudence, qu'il pouvoit l'aller chercher à la dérive. En effet, le corps de cet infortuné jeune homme étoit-là étendu, & deux vautours voltigeoient au-deſſus, pour en faire leur curée: Cependant ces deux per-

fides étoient couchez & cachez dans l'herbe, le fusil bandé: Comme M. de la Sale voulut approcher de ce valet, pour le mettre à son devoir, il se sentit atteint de trois balles à la tête, d'un coup de fusil que lui lâcha Lantelot : Il tomba à terre, le visage tout ensanglanté. Le Pere *Anastase* & son frere aïant entendu le coup, coururent d'abord à lui, ils trouverent qu'il se mouroit, mais encore avec quelque connoissance. Leur douleur ne les empêcha pas de lui donner les derniers secours, du moins pour le salut de son ame; & il eut assez de tems & de force pour se confesser, & faire à Dieu un sacrifice de sa mort. Voilà le dernier coup de leur rage, & la fin tragique de nôtre illustre Chef, & de vôtre bon ami.

Ces derniers mots me ſerrerent ſi fort le cœur, que je n'eus pas la force de me plaindre. Je demeurai muet, immobile pendant quelque tems; mais enfin, la violence de ma douleur me faiſant revenir de ma conſternation, par un ſoudain débordement de larmes: ô Ciel! *dis-je*, quoi! je ne reverrai plus M. de la Sale? Quel eſpoir? Quelle reſſource me reſte-t-il? Que deviendront toutes ces familles naiſſantes, dont il étoit le pere, le ſoutien & la ſeule conſolation? Quel deſeſpoir pour elles? que de travaux perdus? que de perſonnes deſolées par la perte d'un ſeul homme? Helas! ſe peut-il qu'une perſonne ſi venerable par ſa vertu, ſi utile à la France par ſes grandes découvertes; qu'un homme ſi reſpecté, ſi cheri des Peuples les plus barbares, ait

M. de la Sale eſt bien regretté

été massacré par les siens ? Est-il de supplice assez grand pour ces meurtriers, pour ces miserables ? mais où les trouver ? Ah ! si jamais je puis les découvrir ! C'en est fait, me dit alors *Couture*, ces scelerats sont déja punis, s'ils peuvent l'être assez par leur mort. Comment, *lui-dis-je*, la Terre les a t-elle englouti, ou le Ciel les a t'il foudroïé ? Non, *me dit-il*, leurs camarades leur ont rendu justice. Ces malheureux, aprés cet attentat, voulurent encore faire main-basse sur tout le reste, pour ne point laisser de témoins de leur crime ; mais les deux Anglois feignant d'entrer dans leur interêt, & de soutenir leur action, obtinrent grace pour le Pere & le neveu qui restoient, avec la liberté d'ensevelir les deux corps.

Pendant que ces deux parens

affligez avec ce bon Religieux, s'acquittoient de leurs devoirs envers les défunts, ces perfides coururent s'emparer du reste des effets, & des marchandises de M. de la Sale; le tout consistoit en dix chevaux, quelque linge, & environ deux mille écus en marchandises. Dés qu'ils se furent saisis de tout, le reste de la troupe se vit obligé de faire de necessité vertu, & de se joindre à eux. Le frere & le neveu, qui avoient rachetté leur vie par le silence, & par un abandonnement volontaire de tout, se virent forcez de suivre le torrent. On arriva au village des *Nouadiches*; quelques François qui avoient deserté du vivant de M. de la Sale, s'étoient habituez parmi ce peuple. Ces peuples voïant arriver cette nouvelle compagnie assez bien

armée, & mediocrement équipée, n'eurent pas moins de joie de les voir, que les François ; ils leur firent un tres-bon accueil, & les inviterent dés le premier abord à aller avec eux faire la guerre aux *Quoanantinos*. Il falut s'accommoder au tems & au besoin, tous entrerent dans cet engagement, à la reserve des deux Mrs Cavelier, & du Pere Recolet.

Cependant *Lantelot*, *& Dan* qui s'étoient érigez en chefs de la troupe, faisoient logement à part, disposoient absolument de tous les effets de feu M. de la Sale, s'en divertissoient, & faisoient bonne chere.

On attendoit de jour en jour le départ des Sauvages. L'Anglois & l'Allemand qui n'avoient eu aucune part aux dépoüilles du défunt, & qui avoient neant-

moins un grand besoin de s'équiper, allerent bien armez trouver leurs pretendus chefs dans leur cabanne, les prierent de vouloir les accommoder de quelque linge pour leur nouvelle expedition. *Lantelot* les reçut brusquement; l'Anglois lui réïtera sa demande; l'autre lui fit un second refus encore plus brusque que le premier: là-dessus l'Anglois lui dit: *Tu es un miserable; tu as tué ton Maître & le mien*; & dans le même instant tirant un pistolet de sa ceinture, il lui enfonça trois balles dans les reins, dont il le porta par terre. *Dan* voulut aussitôt courir à son fusil, mais l'Allemand le coucha en joüe, lui cassa la tête, & le tua tout roide. On accourut aussi-tôt à ce bruit, le Pere Anastase trouva l'un mort, l'autre qui se mouroit: il confessa,

Lantelot & Dan assassinez par un Anglois & un Allemand.

confessa celui-ci qui étoit le meurtrier de M. de la Sale. A peine lui eût-il donné l'absolution, qu'un François vint lui brûler les cheveux d'un coup de pistolet sans balle ; le feu prit aussi-tôt à sa chemise qui étoit assez grasse ; & ce malheureux se vit mourir dans les flâmes. C'est ainsi que perirent ces meurtriers, dont l'action étoit trop noire pour rester long-tems sans punition. On ne doute point que ceux qui liront cette Relation, ne conçoivent de l'horreur contre de pareils assassins.

L'Allemand & l'Anglois se rendirent ensuite les maîtres de leurs dépoüilles ; & ils offrirent le tout à la discretion de Mrs Cavelier, qui n'en prirent qu'autant qu'il leur en faloit pour leur voïage ; & qui aprés leur avoir abandonné le reste, vin-

rent me trouver chez les *Akancéas* ; ils étoient l'oncle & le neveu, M. de la Marne, M. Jouſtel, & un *Chaouanou* ; c'eſt de leur propre bouche que j'ai appris tout ce que j'ai rapporté. Je fus témoin de leurs regrets & de leurs larmes ; ils ſe repoſerent deux jours dans vôtre maiſon ; & le troiſiéme jour ſuivant, ils partirent pour les Iſlinois. Voilà, Monſieur, tout ce que j'en ſai.

Je n'ai vû, *lui dis-je alors*, que l'oncle & le Pere Recolet ; pour ce qui eſt du neveu, de M. Jouſtel, & du *Chaouanou*, je ne les ai point vûs. A l'égard de M. de la Marne, il me ſouvient que M. Cavelier m'a dit qu'il s'étoit noïé. Cependant je ne puis revenir de mon étonnement, quand je ſonge à la conſtance & à la tranquillité avec laquelle il m'a conté tout ſon voïage, & toutes ſes

avantures : l'on dit que les grandes douleurs ſont muettes, je n'oſerois douter de la ſincerité de la ſienne, mais je ſuis ſûr qu'il a bien démenti cette maxime. Il avoit beſoin de diſſimuler, me répondit alors *Couſture* ; il vouloit diſſiper ſa douleur par de longues hiſtoires ; & d'ailleurs il avoit ſes vûës & ſes raiſons pour cela.

Je comprens fort bien vôtre penſée, *lui dis-je* ; il vouloit tirer de l'argent de moi ; & il apprehendoit que je ne lui en donnaſſe pas, s'il m'apprenoit la mort de ſon frere. Mais, helas ! j'étois trop redevable à ſon nom & à ſa famille, pour lui rien refuſer. Plût à Dieu n'avoir rien au monde, & n'avoir pas perdu mon cher Protecteur, mon cher Maître, & mon plus fidele ami !

Mais, helas! tous nos regrets ſont vains: Si nous ne pouvons reparer cette perte, armons-nous du moins de conſtance: Tâchons de voir finir ce qu'il a ſi heureuſement commencé.

Dés ce moment je me raffermis dans le deſſein d'aller, non ſeulement porter du ſecours à ces pauvres François abandonnez ſur le bord de la mer, mais même d'aller faire quelque nouvelle entrepriſe, qui me donnât ſujet de me conſoler de la perte que j'avois faite. Je fis mes preparatifs pour une nouvelle deſcente vers la mer, & vers toutes ces Nations reconnuës nouvellement par M. de la Sale, & dont ſon frere m'avoit parlé.

Dans cet entre-tems je reçus une Lettre de M. le Marquis d'Enonville, nôtre Gouverneur, par laquelle j'appris que

nous avions la guerre avec les Eſpagnols, & par laquelle il me donnoit une entiere liberté d'entreprendre ſur eux tout ce que je pourrois. Cette Lettre jointe à ce que M. Cavelier m'avoit dit au ſujet de ces Nations qui devoient leur faire la guerre, m'anima d'autant plus à preſſer mon voïage. Je partis donc le troiſiéme jour de Decembre 1687. accompagné de cinq François, de quatre *Chaouanous*, & de quelques autres Sauvages. Je laiſſai mon couſin de Liette pour Commandant au Fort S. Loüis. Ma premiere journée ſe termina au village des Iſlinois. Je trouvai qu'ils venoient de la guerre contre divers peuples voiſins, dont ils ramenoient cent trente priſonniers. Guerre avec les Eſpagnols.

Je paſſai de-là chez les *Cappa*, qui me firent une fort bonne

reception. Les *Toginga*, les *Torimans* me reçurent avec une pareille demonſtration d'amitié & de conſideration.

De-là je fus chez les *Oſſotoüe*, où j'avois ma maiſon de commerce. J'y paſſai cinq ou ſix jours, pendant leſquels j'y fis de nouvelles emplettes, & augmentai mes munitions.

Je partis de ma maiſon ſur la fin du mois de Fevrier 1688. je regagnai aprés quelques journées, le grand village de *Taenſas*. Dans le cours de cette traitte, un de mes *Chaouanous* fut attaqué par trois *Chachouma*, il en tua un, & fut bleſſé lui-même legerement à la mammelle, d'un coup de fléche. Il nous arriva un malheur bien plus grand dans cette route: Deux François de ma troupe, s'étant écartez dans les bois pour chaſſer, fu-

rent attaquez par un parti des *Naches*, & furent malheureusement tuez. Ce déplaisir fut d'autant plus grand pour nous, qu'il nous fut impossible de nous en vanger, ne pouvant joindre ces Sauvages.

Etant arrivé chez les *Taensas*, les Principaux de la Nation m'informerent de la querelle qu'ils avoient avec les *Nachitoches*, à raison du sel, dont ceux-ci ne vouloient point leur faire part, & me prierent de vouloir me mêler de leur accommodement. J'acceptai volontiers cette mediation : Trente *Taensas* se joignirent à nôtre troupe ; nous arrivâmes aprés huit jours de marche au village des *Nachitoches* : Cette Nation ne fait qu'un Peuple avec deux autres qui sont les *Ouasita*, & les *Capichis*. Les Chefs des trois Nations s'étant

Different entre les Taensas & les Nachitoches, au sujet du sel.

assemblez, on me fit asseoir au milieu : Les trente *Taensas*, avant que de prendre leur place, demanderent la permission d'aller au Temple implorer le secours de leur Dieu pour en obtenir une bonne paix. Le Soleil est la Divinité la plus ordinaire de tous ces Peuples. Ils furent conduits au Temple ; & aprés avoir fait leur priere, ils furent ramenez à l'Assemblée, où s'étant presentez, ils prirent leur Dieu à témoin de la sincerité de leurs intentions pour la paix ; presenterent leurs presens aux trois Nations, & me prirent pour garant de leur bonne foi. Je fis valoir du mieux qu'il me fut possible, leurs interêts dans l'esprit de ces trois Peuples ; je portai les choses à un bon accommodement, qui fut cause que ceux-ci leur promirent de leur

fournir du sel en échange de leurs peaux & de leurs grains. Ces conventions faites, ils se jurerent une paix mutuelle, & l'on dansa le *Calumet*. Je pris ensuite congé des uns & des autres.

Les *Nachitoches* me donnerent cinq guides pour me conduire au village des *Yataches*; je montai, pour y aller, la riviere *Onoroysse* environ trente lieuës. Nous trouvâmes dans nôtre route quinze cabannes de Naches. Nous y passâmes la nuit, nous tenant toujours sur nos gardes; le lendemain en aïant rencontré une douzaine à l'écart, nous ne les épargnâmes point, & nous vangeâmes sur eux la mort des deux François qu'ils avoient égorgez. A quelques journées de-là, nous arrivâmes chez les *Yataches*, joints avec deux autres Nations, qui font

trois villages enſemble ; à ſavoir, les *Yataches*, les *Onadao* & les *Choye*. Comme ils apprirent nôtre arrivée, ils vinrent trois lieuës au-devant de nous, avec de bons rafraichiſſemens. Nous allâmes de compagnie à leur village ; les Chefs nous firent pluſieurs feſtins ; je leur fis quelques preſens, & je leur demandai des guides pour me conduire juſques chez les *Quodadiquio*. Ils eurent bien de la peine à m'en accorder, parce que depuis trois jours ils avoient maſſacré trois de leurs Ambaſſadeurs ; mais à force de prieres & de proteſtations de les défendre, ils nous en accorderent cinq.

Quand nous fûmes proche des trois villages, nous découvrîmes ſur les chemins, des piſtes d'hommes & de chevaux. En effet nous rencontrâmes le

matin quelques Cavaliers qui s'offrirent à nous y conduire. J'étois accompagné de vingt bons fusiliers, & ainsi en état de tenir en respect ces Sauvages. Dés que je fus dans le village, une femme qui tenoit le premier rang dans cette Nation ; vint à moi, & me demanda vangeance de la mort de son mari, qui avoit été tué par les *Yataches*. Une autre vint me faire les mêmes plaintes, & c'étoient justement les femmes de ces Ambassadeurs, que les *Yataches* avoient massacrez. Tout le peuple sembloit s'interesser dans leur mort ; & comme l'on se sert de tout, je promis à ces femmes & à tout ce peuple de vanger le sang de leurs maris & de leurs Ambassadeurs. Ils me conduisirent d'abord dans leur Temple, me laverent le visage avec de l'eau, Avanture.

avant que d'y entrer ; & aprés y avoir prié Dieu l'eſpace d'un quart d'heure, l'on me ramena dans la cabanne d'une de ces femmes, où je fus magnifiquement traité. C'eſt-là que j'appris que les ſept François qui s'étoient détachez d'avec M. Cavelier, aprés la mort de M. de la Sale, étoient encore parmi les *Nouadiches*. Cette nouvelle me donna beaucoup de plaiſir ; & j'eſperois être au bout de mes peines, ſi je pouvois les rejoindre. C'eſt pourquoi aïant paſſé le reſte de la journée chez les *Quadodiquio*, je les priai de me donner des guides, & les aſſurai, qu'à mon retour, je leur ferois faire raiſon par les Yataches, ou que je vangerois le ſang par le ſang.

Peuples unis enſemble.

Les *Quodadiquio* ſont joints avec deux Nations, à ſavoir les

Napgitoche, & les *Naſſonis*, ſituez ſur la riviere Rouge. Ces trois Nations parlent une même langue : Elles ne ſont pas aſſemblées par villages, mais par habitations aſſez éloignées les unes des autres : Leurs Terres ſont fort belles, ils ont la peſche & la chaſſe en abondance, mais il y a fort peu de bœufs. Ces peuples font une guerre cruelle à leurs voiſins ; auſſi leurs villages ne ſont-ils gueres peuplez. Je n'ai pas reconnu qu'ils fiſſent d'autres ouvrages que des arcs & des fléches, qu'ils trafiquent avec des Nations éloignées. Ils ont tous de fort beaux chevaux, qu'ils appellent *Cavallios*. Les hommes & les femmes ſont piquez au viſage, & par tout le corps ; ils croïent en être plus beaux ; telle eſt la bizarrerie de l'eſprit des hommes ; car ce qui

fait la difformité dans un païs, fait la beauté dans un autre.

Rouge, Riviere. Leur Riviere s'appelle *Rouge*, parce qu'effectivement elle jette un sable qui la rend rouge comme du sang.

J'en partis le sixiéme d'Avril 1690. avec deux esclaves qu'ils me donnerent pour les *Nouadiches*. Nous étant remis en chemin, nous trouvâmes quelques Sauvages *Nouadiches* à la chasse, qui m'assurerent qu'ils avoient laissé nos François chez eux; ce qui me donna beaucoup de joïe; mais j'eus en même tems le chagrin de perdre un jeune François de ma suite; Trois jours aprés, il revint à moi, n'aïant plus son havre-sac, où j'avois mis la meilleure partie de mes munitions; ce qui me mit dans une fort grande peine; Cependant ne croïant pas à propos de lui en

rien témoigner, nous allâmes coucher à une demie-lieuë du village des *Nouadiches*, où les Chefs nous vinrent trouver. Je leur demandai auſſi-tôt des nouvelles de nos François, ils me dirent qu'ils ſe portoient fort bien; mais ne les voïant point, je n'en augurai rien de bon. Le lendemain étant arrivé chez eux, pas un d'eux ne ſe preſentant à moi, je m'en défiai davantage: les Principaux de la Nation ne manquerent pas de me venir offrir le *Calumet*; je ne voulus rien accepter de leur part, qu'ils ne me repreſentaſſent les François: Voïant que je m'opiniâtrois à cela, ils m'avoüerent que nos François, les aïant accompagnez à la guerre contre les Eſpagnols, avoient été inveſtis par la Cavallerie, que trois avoient été tuez, & que les quatre autres s'étant

retirez chez les *Quoanantinos*, ils n'en avoient plus entendu parler. Je leur répondis qu'assurément c'étoient eux-mêmes qui les avoient tuez; ils s'en défendirent fort, & moi les en accusant toujours, leurs femmes se mirent à pleurer, & me firent connoître par leurs larmes, que leur mort n'étoit que trop veritable. Les *Nouadiches* firent ce qu'ils purent pour s'en disculper, & m'offrirent une seconde fois le Calumet; je leur dis que je ne l'accepterois qu'aprés avoir appris à fond leur innocence sur cet article; que cependant si je pouvois leur être utile à quelque chose, ils trouveroient en moi une fidelité inviolable. Le Chef répondit à mes civilitez par un present de dix beaux chevaux assez bien harnachez. Je lui donnai sept haches, & une

brasse

braſſe de groſſe raſade.

Nous quittâmes leur païs le 29. du mois de Mai, & nous avançâmes juſqu'à une journée des *Palaqueſſons*. Ce fut-là que nous apprîmes que la derniere Colonie établie par M. de la Sale, ſur les bords de la Mer-Mexique, n'aïant pû ſe maintenir dans une parfaite union, s'étoit toute diſperſée; que les uns s'étoient confondus avec les Sauvages, & que les autres avoient pris le parti de remonter vers les habitations Françoiſes. C'eſt pourquoi n'aïant pas crû devoir les aller chercher où ils n'étoient plus, je me reſolus de revenir ſur mes pas; je tâchai de gagner le village de *Coroas*; mais une inondation prodigieuſe étant ſurvenuë par des pluïes extraordinaires, qui durerent trois jours conſecutifs, nous-nous

trouvâmes dans la plus grande peine du monde ; le moins d'eau que nous avions, c'étoit jusqu'à demi-jambe. Il faloit dormir sur de gros arbres, & faire du feu au dessus. Nous fûmes heureux d'être munis de cassave, de bœuf & de cerf boucanné ; nous restâmes trois ou quatre jours dans ces extremitez. De bonne fortune, nous trouvâmes une petite Isle, que les eaux n'avoient pas inondée, nous-nous y retirâmes un jour & une nuit, nos chevaux s'y refirent un peu, & la terre s'étant bien-tôt dessechée par les grandes ardeurs de la saison & du climat, nous regagnâmes en une journée le village des *Coroas*. Je ne saurois assez exprimer les bons traitemens que nous reçûmes chez ce peuple : Ils envoïoient tous les jours à la pesche & à la chasse

Coroas peuple sauvage

pour nous regaler : Ils nous fourniſſoient, avec abondance, des poules, des oyes, des pigeons & des poulets d'Inde. Ce qui redoubla ma joïe, c'eſt que j'y trouvai deux de ces François que j'avois été chercher chez les Nouadiches, & que j'eus le plaiſir de reünir à ma troupe. Je quittai les *Coroas* le 20. Juillet, & j'arrivai le 31. chez les Akancéas, où la fiévre me prit ; ce qui m'obligea d'y ſejourner juſqu'au 15. d'Aouſt. Aprés m'y être un peu rétabli, je repris ma route juſqu'aux Iſlinois, chez leſquels j'arrivai au mois de Septembre.

La paix des Taenſas avec les Nachitoches ; la ſatisfaction de me voir tres-bien reçu de tous ces peuples ſauvages, & le plaiſir de ramener deux François que je croïois perdus, fu-

rent les fruits de mon dernier voïage.

L'on peut voir, par cette Relation, la richeſſe & la beauté de toutes ces Terres habitées par tant de Peuples, qui ſont déja preſque tous ſoumis, & qui ſont parfaitement prevenus de la grandeur de nôtre Monarque. On ne ſauroit croire l'abondance de ce Païs, tant en grains, en fruits, qu'en bétail. Il eſt entouré de tous côtez de grandes Mers, dont les bords qui ſont tres-profonds, ſemblent nous y preſenter des Ports naturels: Trois ou quatre Havres ſur le Golphe-Mexique nous en aſſureroient indubitablement la poſſeſſion. Les François y ſont ſi fort aimez, que pour s'en rendre les maîtres, ils n'ont qu'à vouloir s'y établir. Ce qui y manque, peut y être porté par nos

vaiſſeaux ; comme auſſi ce qui manque dans nos Terres, peut nous venir de celles-là ; c'eſt d'elles que nous vient le principal ſecours de nos Pelleteries ; nous pourrions en tirer des ſoïes, du bois pour des vaiſſeaux, & d'autres commoditez. S'il y manque du vin & du pain, c'eſt moins par le défaut du terroir, que par le défaut de l'agriculture. Enfin, pour en retirer tous les tréſors de la Nature, il ne faut que les chercher, ou les cultiver. Tel eſt l'état des choſes en ce païs. Plaiſe au Ciel, qu'une heureuſe Paix nous en procure bien-tôt une joüiſſance parfaite & tranquille !

FIN.

TABLE
DES MATIERES.

A

AKANCE'AS, Sauvages. *Page* 161. leur climat, 162. abondance de leur païs, 162. leur Religion, 163.

Allarme cauſée par un tambour, 158. 189.

Americains, leurs mœurs, 10. leur Religion, 11. ſentiment qu'ils ont de leur ame, 12. leurs bonnes quatez, 13. leurs manieres particulieres, 14. leur ſcience en l'Art militaire, en l'Agriculture & en la connoiſſance des Simples, 15. de l'Aſtronomie, 16. leur adreſſe, 16. leur induſtrie en la conſtruction des canots, 17. leurs voïages par

terre, 18. leur menage, 18. leur logement, 19. leurs lits & uſtenciles de cuiſine, 20. leurs armes, 20. leurs veſtemens, 21. Soin du menage, partagé entre l'homme & la femme, 22.
Amerique ſeptentrionale, fertilité de ce païs, 8. de chaque contrée en particulier, 280. 285.
Animal extraordinaire, 224.
Armes du Roy, arborées au bruit de l'artillerie, 162. 188.
Avantures, 104. 323.

B.

BAÏE des Puans, 42. 132.
Baïe S. Loüis, 243.
Barque premiere vûë ſur le Lac ſuperieur, 31.
Barre (M. de la) ſon arrivée à Quebec en qualité de Gouverneur, 211. de *Beaujeu*, ſon retour en France, 245.
Biſcatonges, Sauvages ſurnommez Pleureurs, 255. caractere de ces peuples, 257
Bœufs, chaſſe qu'on leur fait 142. & 194.

Cadodaches, reception que ces Sauvages font aux François, 286.
Calumet, signal de la paix, 55. 158. 183. 222. 327. On le chante & on le danse, 56.
Canots dont se servent les Sauvages, 17.
Cappa, Sauvages, font de bons traitemens aux François, 158. 159. leurs mœurs & coûtumes, 161. leur climat, 162.
Castors, animaux amphibies 133. leur instinct 134. chasse qu'on leur fait, 138. sont en grand nombre chez les Mentons, 288.
Cavaliers. Rencontre de quatre Cavaliers bottez, 251.
Cavelier, frere de M. de la Sale, 238. recit qu'il fait de son voïage, 240.
Cenis, Sauvages, 267.
Chasseurs, bien reçus chez les Sauvages Chicacha, 155.
Chevaux farouches, 250. qualitez de certains chevaux sans estre ferrez, 274.
Chicacha, Sauvages, reçoivent bien deux chasseurs, 155. ce que c'est que cette nation, leur caractere, 291.

Chinonoas, Sauvages qui savent distinguer les François d'avec les Espagnols, 260.
Choumans, leurs Ambassadeurs, 269.
Cibolas, espece de gros bœufs : comment s'en fait la chasse, 194.
Collier presenté, quel signal c'est, 103.
Contretems fâcheux, 271.
Coroas, village de Sauvages, 188.
Coroas, Sauvages, bon traitement qu'ils font aux François, 330.
Cousture apporte la nouvelle de la mort de M. de la Sale, 301.
Crocodiles en grand nombre chez les Taëncas, 164. Servent de nourriture, 197. un Crocodile entraîne un homme dans l'eau, & le devore, 275.
Croix mise au haut d'un gros arbre, 192.

D.

M. DACAN envoïé à la decouverte des terres qui sont le long du fleuve Missisipi, 91. Ses progrés & sa course, 95.
Dan s'érige en Chef de la troupe, aprés la mort de M. de la Sale, 311.

est tué par un Allemand, 312.
Deputé vers les Iroquois, peril auquel il est exposé, 105, *& suiv.* court risque d'estre égorgé, 108. est renvoïé avec proposition de paix, 109. son rapport aux Islinois, 111. Deputé vers le Chef des Taëncas, 168.

E.

D'ENONVILLE, Marquis, nommé Gouverneur de la nouvelle France, à la place de M. de la Barre, 218.

F.

FEMMES sauvages, leur maniere d'élever leurs enfans, 25. nourriture qu'elles leur donnent, 26. leurs vestemens, 167. de quoi sont curieuses, 170. 171.
Fermeté. Exemple d'une fermeté inébranlable, 125.
Fort commencé chez les Iroquois, 34. chez les Miamis, 45. 206. chez les Islinois, 61. Fort appellé *Crevecœur*, 62. Fort pillé, 97. Fort visité par M. de la Sale, 147. Fort Prudhomme,

203. Fort Saint Joseph, 228.
François égorgez par un parti de Naches, 31. 8. 319.
Fusil. Coup de fusil tiré, jette l'épouvante parmi des Sauvages, 259.

G.

GABRIEL, Religieux massacré par les Sauvages, 127.

H.

HERMAPHRODITES en grand nombre parmi les Islinois, 59.

I.

JESUITES, leur habitation parmi les Sauvages, 42. 142.
Incident facheux, 123.
Iroquois, naturel de ces peuples, 32. 32. 71. reception qu'ils font aux François, 34. leur politique envers eux 75. peuples qu'ils ont subjuguez, 81. viennent pour attaquer les Islinois, 100. leur armée divisée en deux parties, 102. Deputé vers

ces Barbares, 105. eſt renvoïé avec propoſition de paix, 109. ſe jettent dans le camp des Iſlinois entierement abandonné, 113. envoïent un Mediateur de paix entre eux & les Iſlinois, 114. leur entrevûë avec les Iſlinois, 119. leur perfidie, 120. font des preſens aux François, 121. caractere de ces Sauvages, 203. traitement que leur font les autres peuples, 205. tâchent de s'oppoſer à nos établiſſemens chez les Iſlinois, 209. guerre declarée aux Iroquois, 226. ſe joignent avec les Anglois pour nous faire la guerre, 230. dreſſent une embuſcade, 232. ſe mettent à la raiſon, 236.

Iſlinois commercent avec les François 35. 36. leur riviere 50. 152. leur village abandonné, 52. ſe rangent en bataille, 54. leur demande, & la réponſe qu'on leur fait, 54. preſentent le Calumet, 55. bons traitemens qu'ils nous font, 56. naturel de ces peuples, 58. loix ſeveres qu'ils ſe ſont impoſées pour punir le vice infame, 59. peuvent épouſer pluſieurs femmes, 60. ſont fort

jaloux, 60. à quoi les femmes & les garçons effeminez s'occupent, 60. occupation des hommes. 61. étenduë de leur païs. 61. les Islinois conçoivent une inimitié contre nous. 69. sont desabusez. 70. 71. se voïent sur le point d'estre attaquez par les Iroquois. 101. deputent vers ces peuples. 102. *& suiv.* prennent le divertissement de la chasse. 113. les autres se retirent plus au loin. 113. mediateur de paix entre eux & les Iroquois. 114. imprudence d'un Islinois. 116. entrevûë des Islinois & des Iroquois. 119.

L.

LAc de Frontenac. 4. autrement dit *Superieur.* 30. sa traversée & son circuit. 30 se joint avec un autre lac. 30. lac de Conti. 30. 31. lac des Hurons. 31 39. lac des Islinois. 31. lac de Condé. 31. lac Herié. 37. lac des Arsenipoits. 93.

Lantelot, le jeune, égorgé par les Sauvages. 304.

Lantelot s'érige en chef de la troupe,

aprés avoir tué M. de la Sale. 311
est tué par un Anglois. 312.
Loüisiane. 7.

M.

M. de la MARNE se baigne & se noïe. 287. sa sepulture. 288.
Mausolea, secret Emissaire des Iroquois, son arrivée chez les Illinois. 72. ses intrigues & ses discours. 73. sa réponse à M. de la Sale. 79.
Mentons, Sauvages, leur opinion touchant les armes à feu. 288.
Miamis, fertilité du païs de ces peuples. 44. leur naturel. 45.
Missilimachinac, espece d'isthme. 39. fertilité de ce païs. 40.
Missisipi, fleuve, sa source. 92. peuples qui habitent ses bords. 92. son embouchure. 192. ses bords. 193.
Moranget assommé d'un coup de hache. 305.

N.

NACHES, Sauvages partagez en deux dominations. 184. 187.
Nassonis, Sauvages. 270.

Niagara, village situé sur le Lac Conti. 32.
Nica, homme piqué d'une vipere. 261.
Noüadiches, Sauvages, proposition qu'ils nous font. 283. offrent le Calumet. 317.

O.

S. ONNONTOÜANE, village. 32.
Ontnoüas, Sauvages. 141.
Ouabachi, leur riviere. 154.
Oumas, les plus valeureux d'entre les Sauvages. 223.
Ozages, leur riviere. 153.

P.

PEUPLES qui parlent du gosier. 79
Plongeurs en grand nombre chez les Naches. 185.
Pondalamia, village de cinq cent feux abandonné. 52.
Pontoualamis. 131. 141.
Prudhomme égaré dans les bois, revient retrouver les François. 157.
Puans. Baye des Puans. 42. 132.

Q.

QUANOATINOS, Sauvages redoutez des Iroquois. 279.
Quinipissas, Sauvages, ne permettent point l'entrée dans leur païs. 189. quatre de leurs femmes prises, 198. caractere de ces peuples. 199. se raccommodent avec les François. 222
Quinaquis, Sauvages, 252. leurs vêtemens. 252. leur équipage à cheval. 253. leurs femmes. 253.
Quodadiquio, Sauvages, joints avec deux autres nations. 324. leur langue & leurs habitations. 325. leur occupation & leur trafic. 325. leur maniere particuliere. 325.

R.

RELIGION. Vestiges de la vraie Religion chez quelques Sauvages. 270.
Rivieres de l'Amerique septentrionale.
Outa. 41.

Onisconeing, 43.
la *Sabloniere*, divisée en trois canaux. 188. 279.
Riviere aux vaches. 246.
Riber, pourquoi ainsi nommée. 254.
Rieus, d'où ainsi nommée. 255.
Passage d'une Riviere rapide. 262.
Maligne, malheur arrivé sur ses bords, 275.
Riviere aux Cannes, d'où ainsi nommée. 278.
Riviere Rouge. 326.

S.

SAGAVITE, espece de pain, 257.
Salle, (Monsieur de la) part de la Rochelle 4. entreprend avec trente hommes d'entrer dans l'Amerique septentrionale. 27. ses provisions & sa voiture. 28. ses guides. 28. s'embarque pour faire le trajet du Lac superieur. 31. envoïe quelques canots chercher du blé d'Inde pour sa subsistance. 32. s'en retourne à Frontenac. 38. à Niagara, 39. trafique à Missilimachinac. 40. aborde à la baïe des Puans. 42. s'embarque

pour aller chercher les Miamis 43. 44. trafique avec eux. 44. tâche de les soûmettre. 45. se resout d'aller chez les Islinois 50. dissention parmi ses gens mécontens 63. leurs plaintes. 64. leurs artifices 67. M. de la Salle se trouve en une fâcheuse conjoncture. 70. decouvre la perfidie de ses gens. 71. va dans le camp des Islinois. 76. son discours aux principaux de la nation. 77. s'adresse à Mausolea. 79. 80. aux Islinois. 81. effet de son discours. 86. partage ses courses en deux parties. 87. ses gens prennent la resolution de l'empoisonner. 88. lui & ses gens empoisonnez 89. ses empoisonneurs prennent la fuite. 89. envoïe M. Dacan à la decouverte des terres qui sont le long du fleuve Mississipi, 91. prend congé des Islinois pour se rendre à leur grand village. 94. perfidie de deux de ses gens. 95. visite le Fort de Crevecœur 147. part pour Frontenac. 148. est visité par le chef des Taëncas. 180. presente au Chef des Naches, quelques chevelures des Qui-

nipiſſas. 200. ſon arrivée à Quebec. 208. ſon depart du Canada. 209. incertitude de ſa deſtinée. 237. ſon ſecond depart de France. 240. ce qui lui arriva pendant ſa route. 241. reçoit à la teſte de ſa compagnie les Principaux de la nation des Cenis. 268. tombe malade 272. ſe remet en marche 274. la nouvelle de ſa mort. 301. Auteurs de ſa mort. 302. & 307. eſt regretté 308.

Saut Niagara. 30.

Saut ſainte Marie. 40.

Sauvage. Ce que fait le Sauvage au retour de la chaſſe. 23. caractere des Sauvages. 23. leur inclination. 27. un Sauvage monté ſur un cheval s'informe qui nous ſommes, 265.

Sel. Differend entre les Taënſas & les Nachitoches, au ſujet du Sel. 319.

Soleil adoré dans toute l'Amerique. 257. 320.

T.

TAENCAS, Sauvages. 163. grandeur de leur village. 165. leur

chef. 166. Deputé qu'on lui envoïe. 168. réponſe qu'il fait. 169. préſens qu'on lui fait. 170. Regal qu'il fait aux François. 172 173. devoüement de ſes peuples pour lui. 173. leur Religion & leurs Coûtumes. 175. leur Temple. 177. leur Chef rend viſite à M. de la Salle. 180.

Tambour cauſe une allarme. 159. 189.

Tangibao, village pillé & abandonné. 190.

V.

VAISSEAUX perdus par la negligence des matelots. 244.

Y.

YATACHES Sauvages joints avec deux autres nations. 321. reception qu'ils font aux François. 322.

Fin de la Table des Matieres.

LIVRES

LIVRES NOUVEAUX
Imprimez, & qui se vendent
chez le même Libraire.

LES Egaremens *des Passions*, & les chagrins qui les suivent, in 12. 1697.

Modéles de *Conversations* pour les Personnes polies. Par M. l'Abbé de Bellegarde. *in douze.* 1697.

Reflexions sur *le Ridicule*, & sur les moïens de l'éviter; *où les mœurs* & les differens caracteres des personnes de ce siecle *sont representez*. Par M. l'Abbé de Bellegarde. *Seconde Edition* de beaucoup augmentée. *in douze* 1697.

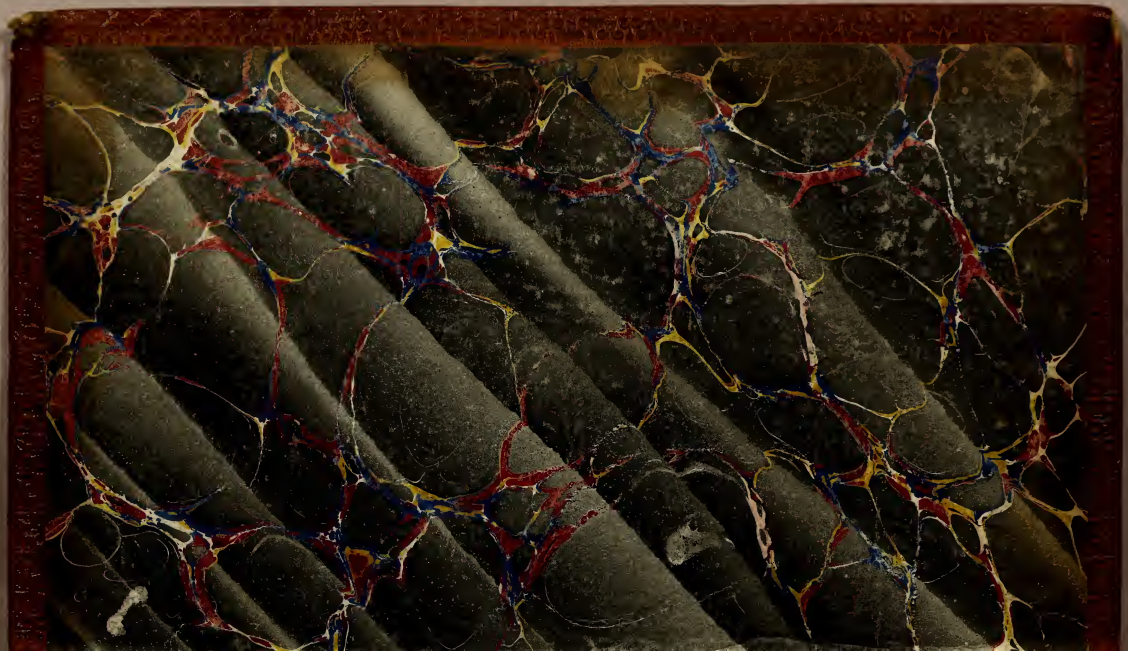
L'Esprit de l'Eglise dans l'usage des *Pseaumes*, en forme de priere ou d'exhortation *In douze* 2. *vol.* 1697.

Traité des *Droits Honorifiques* des Seigneurs dans les Eglises, par feu M. *Mareschal* Avocat en Parlement, nouvelle & derniere Edition, *augmentée* d'un Traité du Droit de *Patronage*, de la Présen-

tation aux Benefices, & des Droits Honorifiques des Seigneurs dans les Egliſes. Par M. Simon, *in douze*, 2. *vol.* 1697.

L'Hiſtoire & *les Avantures* de Kemiſki Georgienne, *In douze* 1697.

La Connoiſſance du Monde, *Voïages Orientaux*, Nouvelles purement hiſtoriques, *contenant* l'Hiſtoire de Rhetima *Georgienne*; Sultane diſgraciée; Et de Ruſpia. *Mingrelienne*, ſa compagne du Serail, avec celle de la fameuſe Ziſby, *Circaſſienne*. Dedié à Madame la Princeſſe Doüairiere de Conty, *un volume in douze* 1695.

L'Art de bien élever la *Jeuneſſe*, pour les divers états de la vie; *où il eſt traité* des principes de l'Education; *du choix* d'un Gouverneur, & des qualitez qu'il doit avoir; *de l'Art* de connoître les Eſprits; *Dialogue* entre le Solide & le Délicat; *de l'éducation* d'une Fille de qualité; *de l'établiſſement* des Enfans, *de l'honnête* Homme; *des états* de la vie, *des principes* de la Politique, *& de l'Art* de voyager, *in douze.*

E 697
D436d2